



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>

NEDL TRANSFER



HN 33Q5 Y



AVENTURES
SURPRENANTES
DE
ROBINSON CRUSOE,
TRADUITES DE L'ANGLAIS.

SENLIS,
IMPRIMERIE STÉRÉOTYPE DE TREMELAY.



..... et l'appelant par son nom,
cet aimable oiseau vint se reposer sur
mon doigt—.

Aventures Surprenantes
DE
ROBINSON CRUSOË,
Traduites de l'Anglais.
TOME 2^{eme}



*La-dessus je repris courage, et, me saisissant d'un
tison enflammé*

PARIS,

Chez **MASSON, LIBRAIRE,**

Rue Hautefeuille, N.º 14.

1822.

AVENTURES
SURPRENANTES
DE
ROBINSON CRUSÔE,
TRADUITES DE L'ANGLAIS.

NOUVELLE ÉDITION,

Revue, corrigée avec soin; augmentée, pour la première
fois, de notes relatives à la Géographie, à l'Histoire
naturelle, et de l'explication des termes de marine.

~~~~~  
**.TOME SECOND.**



**A PARIS,**  
**CHEZ MME DABO-BUTSCHERT,**  
**A LA LIBRAIRIE STÉRÉOTYPE, RUE DU FOY-DE-STE. N° 14.**  
**1829.**

KC 318



Mrs. Horatio S. Lamb

---

# AVENTURES

## DE

# ROBINSON CRUSOË.

---

J<sup>e</sup> menois alors une vie beaucoup plus douce en elle-même que je n'avois fait au commencement ; et cet accommodement avoit une influence égale sur l'esprit et sur le corps. Souvent , lorsque j'étois assis pour prendre mon repas , je rendois mes très-humbles actions de grâces à la divine Providence , et je l'admirois en même temps de m'avoir ainsi dressé une table au milieu du désert. J'appris à donner plus d'attention au bon côté de ma condition qu'au mauvais ; à considérer ce dont je jouissois , plutôt que ce dont je manquois , et à trouver quelquefois dans cette méthode une source de consolations secrètes , dont je ne puis exprimer la force par mes foibles paroles. C'est ce que j'ai été bien aise de remarquer ici , afin d'en graver l'image dans la mémoire de certaines gens qui , toujours mécontents , n'ont point de goût pour savourer les biens que Dieu leur a accordés , parce qu'ils tournent leurs désirs vers des choses qu'il ne leur a pas départies. Enfin il me paroissoit que les dé-

2.

1

n'avons pas émanent tous du défaut de reconnaissance pour ce que nous avons.

Une autre réflexion qui m'étoit encore d'un grand usage, et qui sans doute ne le seroit pas moins à toute personne qui auroit le malheur de tomber dans un pareil cas que le mien, c'étoit de comparer ma condition présente à celle à laquelle je m'étois attendu dans le commencement, et dont j'aurois très-certainement subi toute la rigueur, si Dieu, par sa providence admirable, n'eût procuré mon salut dans les suites de mon naufrage, en ordonnant que je pusse non-seulement aller à bord, mais encore en rapporter et débarquer quantité de choses qui m'étoient d'une grande utilité et d'un grand secours : sans quoi j'aurois manqué d'outils pour travailler, d'armes pour me défendre, de poudre et de plomb pour aller à la chasse, et par ce moyen pourvoir à ma nourriture.

Je passois les heures, et quelquefois les jours entiers, à me représenter avec les couleurs les plus vives la manière dont j'aurois agi si je n'eusse rien tiré du bâtiment ; comment je n'aurois pas seulement pu attraper quoi que ce soit pour ma nourriture, si ce n'est peut-être quelques poissons et quelques tortues ; et comme il se passa un long temps avant de découvrir aucune de ces dernières, il y a toute apparence que j'aurois péri sans faire cette découverte ; que si j'eusse subsisté, j'aurois vécu comme un véritable sauvage ; si

J'eusse tué un bouc ou un oiseau par quelque nouveau stratagème; je n'aurois pas su comment écorcher le premier, ni comment éventrer l'un et l'autre; en sorte qu'il m'auroit fallu employer et mes ongles et mes dents, à la façon des animaux de proie.

Ces réflexions me rendoient très-sensible à la bonté de la Providence à mon égard, et très-reconnoissant envers elle pour ma condition présente, quoiqu'elle ne fût pas exempte de peines et de misères. Je ne puis m'empêcher de recommander cet endroit de mon histoire aux méditations de ceux qui, dans leur malheur, sont sujets à faire cette exclamation : *Y a-t-il une affliction semblable à la mienne?* Que ces gens-là, dis-je, considèrent combien pire est le sort de tant d'autres, et combien pire pourroit être le leur, si la Providence l'avoit jugé à propos!

Je faisais encore une autre réflexion qui contribuit beaucoup à fortifier mon esprit, et à remplir mon cœur d'espérance; c'étoit le parallèle de l'état où je me voyois avec ce que j'avois mérité, et à quoi par conséquent j'aurois dû m'attendre, comme à un juste salaire que j'aurois reçu de la main vengeresse de Dieu. J'avois mené une vie détestable, sans connoissance ni crainte de mon créateur. Mes parents m'avoient donné de bonnes instructions; ils n'avoient rien épargné, dès ma plus tendre jeunesse, pour insinuer dans mon âme des sentiments de religion et de christia-

nisme, une sainte vénération pour tous mes devoirs, une connoissance parfaite de la fin à laquelle j'avois été destiné par l'auteur de la nature dans ma création. Mais, pour mon malheur, j'avois embrassé trop tôt la vie de marin, qui est, de tous les états du monde, celui où l'on a moins la crainte de Dieu en vue, quoiqu'on y ait plus de sujet de le craindre. Je dis donc que la mer et les matelots que je fréquentai dès ma première jeunesse, les railleries profanes et impies de mes commensaux, le mépris des dangers, lesquels j'affrontois de gaieté de cœur, la vue de la mort, avec laquelle je m'étois familiarisé par une longue habitude, l'éloignement de toute occasion, ou de converser avec d'autres personnes que celles de ma trempe, ou d'entendre dire quelque chose qui fût bon ou qui tendît au bien; tant de choses, dis-je, compliquées ensemble, étouffèrent en moi toute semence de religion.

Je songeois si peu, soit à ce que j'étois actuellement, soit à ce que je devois être un jour, et mon endurcissement étoit tel, que, dans les plus merveilleuses délivrances dont le ciel me favorisoit, comme lorsque je m'échappai de Salé, lorsque je fus reçu en haute mer par le capitaine portugais dans son bord, lorsque je possédois une belle plantation dans le Brésil, lorsque je reçus ma cargaison d'Angleterre, et en plusieurs autres occasions, je ne rendis jamais à Dieu les actions de grâces que je lui devois. Dans mes plus grandes

calamités, je ne songeai jamais à l'invoquer. Je ne parlois de cet Être suprême que pour avilir son nom, que pour jurer, que pour blasphémer.

J'avois vécu en scélérat, dans l'iniquité et le crime, et néanmoins ma conservation étoit l'effet de la Providence. Dieu avoit déployé à mon égard des bontés sans nombre : il m'avoit puni au-dessous de ce que mes iniquités méritoient, et avoit pourvu libéralement à ma subsistance. Toutes ces réflexions me donnèrent lieu d'espérer que Dieu avoit accepté ma repentance, et que je n'avois pas encore épuisé les trésors infinis de sa miséricorde.

Elles me portèrent non-seulement à une entière résignation à la volonté de Dieu, mais encore elles m'inspirèrent à son égard de vifs sentiments de reconnaissance. J'étois encore au nombre des vivants, je n'avois pas reçu la juste punition de mes crimes ; au contraire, je jouissois de plusieurs avantages auxquels je n'aurois pas dû m'attendre ainsi je n'avois pas à me plaindre ni à murmurer davantage de ma condition ; j'avois tout lieu au contraire de me réjouir et de remercier Dieu de ce que, par une suite continue de prodiges, j'avois du pain. Le miracle qu'il avoit opéré en faveur d'Elie, à qui les corbeaux apportèrent à manger, n'étoit pas aussi grand que celui qu'il avoit opéré à mon égard. Ma conservation n'étoit qu'une longue suite de mi-



rales. Je considérois d'ailleurs qu'il n'y avoit peut-être aucun lieu dans tout le monde habitable où j'eusse pu vivre avec autant de douceur.

Il est vrai que j'étois privé de tout commerce avec les hommes ; mais aussi je n'avois rien à craindre ni des loups, ni des tigres furieux, ni d'aucune bête féroce ou venimeuse, ni de la cruauté barbare des cannibales. Mes jours étoient en sûreté à tous ces égards-là.

En un mot, si ma vie étoit d'un côté une vie de tristesse et d'affliction, il faut avouer de l'autre que j'y ressentais des effets bien sensibles de la miséricorde divine. Il ne me manquoit rien pour vivre avec douceur, que d'avoir un sentiment vif et continuel de la bonté de Dieu et de ses soins envers moi. Ces pensées, quand j'y réfléchissois, me consolent entièrement, et faisoient évanouir mon chagrin et ma mélancolie.

Il y avoit déjà long-temps, ainsi que j'ai dit ci-dessus, qu'il ne me restoit plus qu'un peu d'encre : je tâchois de la conserver, en y mettant de l'eau de temps en temps ; mais enfin elle devint si pâle, qu'à peine pouvois-je remarquer sa noirceur sur le papier. Tant qu'elle dura, je marquai les jours où il m'étoit arrivé quelque chose de considérable. Il me souvient que ces jours extraordinaires tombèrent presque tous sur les mêmes jours de l'année. Si j'avois eu quelque penchant superstitieux pour ce sentiment, qu'il y eût des jours heureux et des jours malheureux, je n'aurois pas

manqué d'appuyer mon opinion sur un concours si curieux.

Le même jour de l'année que je m'enfuis de chez mon père, que j'arrivai à *Hull*, et que je me fis matelot, je fus pris par un vaisseau de guerre de *Salé* et fait esclave.

Le même jour de l'année que j'échappai d'un naufrage dans la rade d'*Yarmouth*, je me sauvai aussi de *Salé* dans un bateau.

Le même jour que je naquis, et qui étoit le 30 septembre, trente-six ans après, je fus miraculeusement sauvé, lorsque la tempête me jeta sur cette île. Ainsi ma vie dépravée et ma vie solitaire ont commencé par le même jour de l'année.

La première chose qui me manqua après l'encre fut le pain, ou plutôt le biscuit que j'avois apporté du vaisseau, bien que je l'eusse ménagé avec la dernière frugalité, ne m'en étant accordé pendant l'espace d'une année qu'un petit gâteau par jour : cependant il me manqua tout-à-fait un an avant que je pusse faire du pain du blé que j'avois semé.

Mes habits commençoient aussi à dépérir. Il y avoit long-temps que je n'avois plus de linge, hors quelques chemises bigarrées que j'avois trouvées dans les coffres des matelots, et que je conservois autant qu'il m'étoit possible, parce que très-souvent je ne pouvois supporter d'autre habit qu'une chemise. Ce fut un grand bonheur pour moi de ce que, parmi les habits des mato-

lots, j'en trouvai trois douzaines. Je sauvai aussi quelques surtouts grossiers ; mais ils me furent de peu d'usage ; ils étoient trop chauds.

Les chaleurs étoient si violentes, que je n'avois aucun besoin d'habits ; cependant, quoique je fusse seul, je ne pus jamais me résoudre à aller nu. Je n'y avois aucune inclination ; je n'en pouvois pas même supporter la pensée ; d'ailleurs la chaleur du soleil m'étoit plus insupportable quand j'étois nu, que lorsque j'avois quelques habits sur moi. La chaleur me causoit souvent des vessies sur toute la peau ; au lieu que, lorsque j'étois en chemise, l'air entrant par-dessous, l'agitoit de façon que j'en étois deux fois plus au frais ; de même je ne pus jamais m'accoutumer à m'exposer au soleil sans avoir la tête couverte ; le soleil dardoit ses rayons avec une telle violence, que, lorsque j'étois sans chapeau, je ressentais à l'instant de grands maux de tête ; mais ils me quittoient dès que je me couvrois.

L'expérience de toutes ces choses me fit songer à employer les haillons que j'avois et que j'appellois des habits, à un usage conforme à l'état où j'étois. Toutes mes vestes étoient usées ; je m'appliquai donc à faire une espèce de robe des gros surtouts et de quelques autres matériaux de cette nature que j'avois sauvés du naufrage. J'exerçois donc le métier de tailleur ou de ravaudeur ; car mon travail étoit piteux ; et je vins à bout, après bien des peines, de faire deux ou trois nou-

velles vestes, des culottes ou des caleçons; mais, comme j'ai dit, mon travail étoit massacré d'une étrange façon.

J'ai dit que j'avois conservé les peaux de toutes les bêtes que j'avois tuées; j'entends les bêtes à quatre pieds; mais comme je les avois étendues au soleil, la plupart devinrent si sèches et si dures, que je ne pus les employer à aucun usage; mais de celles dont je pus me servir, j'en fis premièrement un grand bonnet en tournant le poil en dehors, afin de me mettre mieux à couvert de la pluie, et ensuite je m'en fabriquai un habit entier, je veux dire une veste lâche et des culottes ouvertes; car mes habits devoient me servir plutôt contre la chaleur que contre le froid. Au reste, si j'entendois peu le métier de charpentier, j'entendois moins encore celui de tailleur. Néanmoins ces habits me servirent très-bien, la pluie ne pouvoit pas les percer.

Tous ces travaux finis, j'employai beaucoup de temps et bien des peines à faire un *parasol*. J'en avois vu faire un dans le Brésil, où ils sont d'un grand usage contre les chaleurs extraordinaires. Or, comme le climat que j'habitois étoit tout aussi chaud, ou même davantage, car j'étois plus près de l'équateur; comme d'ailleurs la nécessité m'obligeoit souvent de sortir par la pluie, je ne pouvois me passer d'une aussi grande commodité que celle-là. Ce travail me coûta infiniment; il se passa bien du temps avant que je pusse faire

quelque chose qui fût capable de me préserver de la pluie et des rayons du soleil ; encore cet ouvrage ne put-il me satisfaire, ni deux ou trois autres que je fis ensuite. Je pouvois bien les étendre, mais je ne pouvois pas les plier ni les porter autrement que sur ma tête ; ce qui me causoit trop d'embarras. Enfin pourtant j'en fis un qui répondit assez à mes besoins : je le couvris de peaux en tournant le poil du côté d'en-haut. J'y étois à l'abri de la pluie comme si j'eusse été sous un auvent, et je marchois par les chaleurs les plus brûlantes avec plus d'agrément que je ne faisais auparavant dans les jours les plus frais. Quand je n'en avois pas besoin, je le fermois et le portois sous mon bras.

Je vivois aussi avec beaucoup de douceur. Mon esprit étoit tranquille. Je m'étois résigné à la volonté de Dieu. Je m'étois entièrement soumis aux ordres de la Providence. Je préférois cette vie à celle que j'aurois pu mener dans le commerce du monde ; car, s'il m'arrivoit quelquefois de regretter la conversation des hommes, je me disois aussitôt : « Ne converses-tu pas avec toi-même ? et, « pour parler ainsi, ne converses-tu pas avec Dieu « lui-même par les soupirs et les prières que tu « poussees vers lui ? La société peut-elle te procurer d'aussi grands avantages ? »

Après avoir fini les ouvrages dont j'ai parlé, il ne m'est arrivé rien d'extraordinaire pendant l'espace de cinq ans. Je menois le train de vie que j'ai

ci-dessus représenté. Ma principale occupation, outre celle de semer mon orge et mon riz, d'accommoder mes raisins et d'aller à la chasse, fut, pendant ces cinq années, celle de faire un canot. Je l'achevai, et en creusant un canal, profond de six pieds et large de quatre, je l'amenai dans la baie. Pour le premier, qui étoit d'une prodigieuse grandeur, et que j'avois fait inconsidérément, je ne pus jamais ni le mettre à l'eau, ni faire un canal assez grand pour y conduire l'eau de la mer. Je fus obligé de le laisser dans sa place, comme s'il eût dû me servir de leçon, afin d'être plus circonspect à l'avenir. Mais, comme on vient de voir, ce mauvais succès ne me rebuta point : je profitai de ma première inadvertance; et bien que l'arbre que j'avois coupé pour faire un second canot fût à un demi-mille de la mer, et qu'il étoit bien difficile d'y amener l'eau de si loin, cependant, comme la chose n'étoit pas impraticable, je ne désespérai pas de la porter à son exécution. J'y travaillai pendant deux ans : je ne regrettois point mon travail, tant étoit grand l'espoir de me remettre en mer.

Voilà donc mon petit canot fini ; mais sa grandeur ne répondit point au dessein que j'avois lorsque je commençai à y travailler : c'étoit de hasarder un voyage en terre ferme, et qui auroit été de quarante milles. Je quittai donc mon travail ; je me résolus au moins de faire le tour de l'île. Je l'avois déjà traversée par terre, comme

j'ai dit; et les découvertes que j'avois faites alors me donnoient un violent désir de voir les autres parties de mes côtes. Je ne songeai donc plus qu'à mon voyage, et afin d'agir avec plus de précaution, j'équipai mon canot le mieux qu'il me fut possible; j'y fis un mât et une voile. J'en fis l'essai; et trouvant que mon canot feroit très-bien voile, je fis des boulines ou des layettes dans ses deux extrémités, afin d'y préserver mes provisions et mes munitions contre la pluie et l'eau de la mer qui pourroit entrer dans le canot. J'y fis encore un grand trou pour mes armes; je le couvris du mieux que je pus, afin de le conserver sec.

Je plantai ensuite mon parasol à la poupe de mon canot pour m'y mettre à l'ombre. Je me promenois de temps en temps dans mon canot sur la mer, mais néanmoins sans m'écarter jamais de ma petite baie. Enfin, impatient de voir la circonférence de mon royaume, je me résolus à en faire entièrement le tour. J'avitaillai pour cet effet mon bateau. Je pris deux douzaines de mes pains d'orge (je devois plutôt les appeler des gâteaux), un pot de terre plein de riz sec, dont j'usois beaucoup, une petite bouteille de rum, la moitié d'une chèvre, de la poudre et de la dragée pour en tuer d'autres; enfin deux des gros surtouts dont j'ai parlé ci-dessus, l'un pour me coucher dessus, et l'autre pour me couvrir pendant la nuit.

C'étoit le six de novembre, et l'an sixième de

mon règne ou de ma captivité (vous l'appellerez comme il vous plaira), que je m'embarquai pour ce voyage, qui fut plus long que je ne m'y étois attendu. L'île en elle-même n'étoit pas fort large, mais elle avoit à son est un grand rebord de rochers qui s'étendoient deux lieues avant dans la mer; les uns s'élevoient au-dessus de l'eau, et les autres étoient cachés : il y avoit outre cela au bout de ces rochers un grand fond de sable qui étoit à sec et avancé dans la mer d'une demi-lieue; tellement que, pour doubler cette pointe, j'étois obligé d'aller bien avant dans la mer.

A la première vue de toutes ces difficultés j'allois renoncer à mon entreprise, fondé sur l'incertitude, soit du grand chemin qu'il me faudroit faire, soit de la manière dont je pourrois revenir sur mes pas. Je revirai même mon canot et me mis à l'ancre; car j'ai oublié de dire que je m'en étois fait une d'une pièce rompue d'un grapin que j'avois sauvée du vaisseau.

Mon canot étant en sûreté, je pris mon fusil et je débarquai; puis je montai sur une petite éminence, d'où je découvris toute la pointe et toute son étendue; ce qui me fit résoudre à continuer mon voyage.

Entre autres observations néanmoins que je fis sur la mer de ces endroits, j'observai un furieux courant qui portoit à l'est, et qui touchoit la pointe de bien près. Je l'étudiai donc autant que je pus; car j'avois raison de craindre qu'il ne fût



dangereux, et que, si j'y tombois, il ne me portât en pleine mer, d'où j'aurois eu peine à regagner mon île. La vérité est que les choses seroient arrivées comme je le dis, si je n'eusse eu la précaution de monter sur cette petite éminence; car le même courant régnoit de l'autre côté de l'île, avec cette différence pourtant, qu'il s'en écartoit de beaucoup plus loin. Je remarquai aussi qu'il y avoit une grande barre au rivage; d'où je conclus que je franchirois aisément toutes ces difficultés si j'évitois le premier courant; car j'étois sûr de pouvoir profiter de cette barre.

Je couchai deux nuits sur cette colline; parce que le vent qui souffloit assez fort étoit à l'est-sud-est, et que d'ailleurs, comme il portoit contre le courant, et qu'il causoit divers brisements de mer sur la pointe, il n'étoit pas sûr pour moi ni de me tenir trop au rivage, ni de m'écarter loin en mer; car alors je risquois de tomber dans le courant.

Mais au troisième jour, le vent étant tombé et la mer étant calme, je recommençai mon voyage. Que les pilotes téméraires et ignorants profitent de ce qui m'est arrivé en cette rencontre. Je n'eus pas plus tôt atteint la pointe, que je me trouvai dans une mer très-profonde, et dans un courant aussi violent que le pourroit être une écluse de moulin. Je n'étois pourtant pas plus éloigné de terre que de la longueur de mon canot. Ce courant m'emporta moi et mon canot avec une telle violence, que je ne pus jamais retenir mon bateau

auprès du rivage. Je me sentois emporter loin de la barre qui étoit à gauche. Le grand calme qui régnoit ne me laissoit rien à espérer des vents ; et toute ma manœuvre n'aboutissoit à rien. Je me considérai donc comme un homme mort ; car je savois bien que l'île étoit entourée de deux courants , et que par conséquent à la distance de quelques lieues ils devoient se rejoindre. Je crus donc être irrévocablement perdu : je n'avois plus aucune espérance de vie , non que je craignisse d'être noyé , la mer étoit calme ; mais je ne voyois pas que je pusse m'exempter de mourir de faim. Toutes mes provisions n'étoient qu'un de mes pots de terre plein d'eau fraîche , et une grande tortue ; mais ces provisions ne pouvoient pas me suffire. Je prévoyois que ce courant me jetteroit en pleine mer , où je n'avois pas d'espérance de rencontrer , après un voyage peut-être de plus de mille lieues , rivage , île ou continent.

Qu'il est facile à la Providence , disois-je en moi-même , de changer la condition la plus triste en une autre encore plus déplorable ! Mon île me paroissoit alors le lieu du monde le plus délicieux. Toute la félicité que je souhaitois étoit d'y rentrer. « Heureux désert , m'écriai-je en y tournant la vue , heureux désert , je ne te verrai donc plus ! Que je suis misérable ! je ne sais où je suis porté ! Malheureuse inquiétude ! tu m'as fait quitter ce séjour charmant ; souvent tu m'as fait murmurer contre ma solitude ; mais main-

« tenant que ne donnerois-je point pour m'en retourner ? » Telle est en effet notre nature ; nous ne sentons les avantages d'un état qu'en éprouvant les incommodités de quelque autre.

Nous ne connoissons le prix des choses que par leur privation. Personne ne concevra jamais la consternation où j'étois de me voir emporté de ma chère île dans la haute mer. J'en étois alors éloigné de deux lieues , et je n'avois plus d'espérance de la revoir. Je travaillois cependant avec beaucoup de vigueur ; je dirigeois mon canot vers le nord autant qu'il m'étoit possible , c'est-à-dire vers le côté du courant où j'avois remarqué une barre. Sur le midi , je crus sentir une bise qui me souffloit au visage , et qui venoit du sud-sud-est. J'en ressentis quelque joie ; elle augmenta de beaucoup une demi-heure après , lorsqu'il s'éleva un vent qui m'étoit très-favorable. J'étois alors à une distance prodigieuse de mon île. À peine pouvois-je la découvrir ; et si le temps eût été chargé , c'en étoit fait de moi ; j'avois oublié mon compas de mer : je ne pouvois donc la rattraper que par la vue. Mais le temps continuant au beau , je mis à la voile portant vers le nord , et tâchant de sortir du courant.

Je n'eus pas plutôt mis à la voile , que j'aperçus par la clarté de l'eau qu'il alloit arriver quelque altération au courant ; car , lorsqu'il étoit dans toute sa force , les eaux en étoient sales , et elles devenoient claires à mesure qu'il diminueoit. Je

rencontrai à un demi-mille plus loin (c'étoit à l'est) un brisement de mer causé par quelques rochers. Ces rochers partageoient le courant en deux. La plus grande partie s'écouloit par le sud, laissant le rocher au nord-est ; l'autre, étant repoussée par les rocs, portoit avec force vers le nord-ouest.

Ceux qui ont éprouvé ce que c'est que de recevoir sa grâce dans le temps qu'on alloit les exécuter, ou d'être sauvés de la main des brigands qui alloient les égorger, sont les seuls capables de concevoir la joie que je ressentis alors. Il est difficile de comprendre l'empressement avec lequel je mis à la voile, et profitai du vent qui m'étoit favorable et du courant de la barre dont j'ai parlé.

Ce courant me servit pendant une heure de temps ; il portoit droit vers mon île, c'est-à-dire, deux lieues plus au nord que le courant qui m'en avoit auparavant éloigné. Ainsi, lorsque j'arrivai près de l'île j'étois à son nord : je veux dire que j'étois dans la partie de l'île qui étoit opposée à celle d'où j'étois parti.

J'étois présentement entre deux courants, l'un du côté du sud, c'est celui qui m'avoit emporté ; et l'autre du côté du nord, qui en étoit éloigné de la distance d'une lieue et qui portoit d'un autre côté. La mer où j'étois étoit entièrement morte, ses eaux étoient tranquilles et ne se mouvoient nulle part. Mais, profitant de la bise

fraîche qui souffloit vers mon île, j'y fis voile et m'en approchai, quoique avec plus de lenteur que lorsque j'étois aidé par le courant.

Il étoit alors quatre heures du soir, et j'étois éloigné d'une lieue de mon île; quand je trouvai la pointe des rochers qui causoient tout ce désastre. Ils s'étendoient au sud, et comme ils y avoient formé ce furieux courant, ils y avoient aussi fait une barre qui portoit au nord. Elle étoit forte, et ne me conduisoit pas directement à bord de mon île; mais, profitant du vent, je traversai cette barre le moins obliquement que je pus, et après une heure de temps j'arrivai à un mille du bord; l'eau y étoit tranquille; et peu de temps après je gagnai le rivage.

Dès que je fus abordé, me jetant à genoux, je remerciai Dieu pour ma délivrance, et résolus de ne plus courir les mêmes risques en vue de me sauver. Je me rafraîchis du mieux que je pus : je mis mon canot dans un petit caveau que j'avois remarqué sous des arbres, et las comme j'étois du travail et des fatigues de mon voyage, je m'endormis peu de temps après.

Etant éveillé, j'étois fort en peine comment je pourrois transporter mon canot dans la baie, qui étoit près de la maison; de l'y conduire par mer, c'étoit trop risquer; je connoissois les dangers qu'il y avoit du côté de l'est, et je n'osois me hasarder à prendre la route de l'ouest: je résolus donc de côtoyer les rivages de l'ouest; j'espérois

d'y rencontrer quelque baie pour mettre mon canot, afin que je le pusse retrouver en cas de besoin. J'en trouvai une après avoir côtoyé l'espace d'une lieue; elle me paroissoit fort bonne, et alloit en se rétrécissant jusqu'à un petit ruisseau qui s'y déchargeoit. J'y mis mon canot: je ne pouvois pas souhaiter de meilleur havre pour ma frégate. On auroit dit qu'il avoit été travaillé exprès pour la contenir.

Je m'occupai ensuite à reconnoître où j'étois; je vis que je n'étois pas éloigné de l'endroit où j'avois été lorsque je traversai mon île. Ainsi, faisant toutes mes provisions dans le canot, hors le fusil et le parasol, car il faisoit fort chaud, je me mis en chemin. Quoique je fusse très-fatigué, je marchai néanmoins avec assez de plaisir: j'arrivai sur le soir à la vieille treille que j'y avois faite autrefois. Tout y étoit dans le même état; je l'ai depuis toujours cultivée avec beaucoup de soin; c'étoit, comme j'ai dit, ma maison de campagne.

Je sautai la haie et me couchai à l'ombre, car j'étois d'une lassitude extraordinaire: je m'endormis d'abord. Lecteurs qui lirez cette histoire, jugez quelle fut ma surprise de me voir réveiller par une voix qui m'appeloit à diverses fois par mon nom: « Robinson, Robinson, Robinson » Crusoë, pauvre Robinson Crusoë, où avez-vous été? Robinson Crusoë, où êtes-vous? Robinson, Robinson Crusoë, où avez-vous été? »

Comme j'avois ramé tout le matin et marché

toute l'après-midi, j'étois tellement fatigué, que je ne m'éveillai pas entièrement. J'étois assoupi, moitié endormi et moitié éveillé, et croyois songer que quelqu'un me parloit. Mais la voix continuant de répéter « Robinson Crusoé, Robinson « Crusoé, » je m'éveillai enfin tout-à-fait, mais tout épouvanté et dans la dernière consternation. Je me remis un peu néanmoins après avoir vu mon perroquet perché sur la haie : je connus d'abord que c'étoit lui qui m'avoit parlé ; car je l'avois ainsi instruit. Souvent il venoit se reposer sur mon doigt, et, approchant son bec de mon visage, il se mettoit à crier : « Pauvre Robinson « Crusoé, où êtes-vous ? où avez-vous été ? comment êtes-vous venu ici ? » et autres choses semblables.

Mais, quoique je fusse certain que personne ne pouvoit m'avoir parlé que mon perroquet, j'eus pourtant quelque peine à me remettre.. « Comment, disois-je, est-il venu dans cet endroit plutôt que dans tout autre ? » Comme néanmoins il n'y avoit que lui qui pût m'avoir parlé, je quittai ces réflexions, et l'appelant par son nom, cet aimable oiseau vint se reposer sur mon pouce et me disoit, comme s'il eût été ravi de me revoir : « Pauvre Robinson Crusoé, où avez-vous été ? » etc. Je l'emportai ensuite au logis.

J'avois maintenant assez couru sur mer, et j'avois grand besoin de me reposer et de réfléchir sur les dangers par où j'avois passé. J'aurois été ravi

d'avoir mon canot dans la baie qui étoit près de ma maison ; mais je ne voyois pas que cela fût possible. Je ne voulois plus me hasarder à faire le tour de l'île du côté de l'est. A cette seule pensée mon cœur se resserroit et mes veines devenoient toutes glacées. Pour l'autre côté de l'île , je ne le connoissois point ; mais j'avois tout lieu de croire que le courant dont j'ai parlé y régnoit aussi-bien que vers l'est , et qu'ainsi je courois risque d'y être précipité, et d'être emporté bien loin de mon île. Je me passai donc de canot, et me résolus ainsi à perdre les fruits d'un travail de plusieurs mois.

Dans cet état, je vécus plus d'un an dans une vie retirée, comme on peut bien se l'imaginer. J'étois tranquille par rapport à ma condition : je m'étois résigné aux ordres de la Providence ; et, hors la société, il ne me manquoit rien pour être parfaitement heureux.

Durant cet intervalle de temps, je me perfectionnai beaucoup dans les professions mécaniques, auxquelles la nécessité m'obligeoit de recourir, et particulièrement je conclus, vu le manque où j'étois de plusieurs outils, que j'avois des dispositions toutes particulières pour la charpenterie.

Je devins un excellent maître potier ; j'avois inventé une roue admirable par laquelle je donnai à mes vaisselles, auparavant d'une étrange grossièreté, un tour, une forme très-commode. Je



trouvai aussi le moyen de faire une pipe : cette invention me causa une joie extraordinaire, et, si je l'ose dire, une si grande vanité, que je n'en ai jamais ressenti de pareille dans toute ma vie. Bien qu'elle fût grossière et de la même couleur et de la même matière que mes autres ustensiles de terre, cependant elle tiroit la fumée, et servoit assez bien à mon plaisir. J'aimois à fumer; et dans la croyance qu'il n'y avoit point de tabac dans mon île, j'avois négligé de prendre avec moi les pipes qui étoient dans le vaisseau.

Je fis aussi des progrès très-considérables dans la profession de vannier; je trouvai moyen de faire plusieurs corbeilles, qui, bien qu'elles fussent mal tournées, ne laissoient pas de m'être utiles : elles étoient aisées à porter, et propres à y resserrer plusieurs choses et à en aller chercher d'autres. Si, par exemple, je tuois une chèvre, je la pendois à un arbre, je l'écorchois, l'accommodois et la découpois, et ainsi l'apportoais au logis. J'en faisois de même à l'égard de la tortue; je l'éventrois, en prenois les œufs et quelques morceaux de sa chair que j'apportoais au logis dans ma corbeille, laissant tout l'inutile. De profondes corbeilles me servoient de grenier pour mon blé, que j'accommodois dès qu'il étoit sec.

Ma poudre commençoit à diminuer; si elle m'avoit manqué, j'étois tout-à-fait hors de pouvoir d'y suppléer de nouveau. Cette pensée me fit craindre pour l'avenir. Qu'aurois-je fait sans pou-

dre? Comment aurois-je pu tuer des chèvres? Je nourrissois à la vérité une chevrette depuis huit ans : je l'avois apprivoisée dans l'espérance que j'attraperois peut-être quelque bonc; mais je ne le pus faire que lorsque ma chevrette fut devenue une vieille chèvre. Je n'eus jamais le courage de la tuer; je la laissai mourir de vieillesse.

Mais étant dans l'onzième année de ma résidence, et mes provisions étant fort raccourcies, je commençai à songer aux moyens d'avoir les chèvres par adresse. Je souhaitois fort d'en attraper qui fussent en vie, et, s'il étoit possible, d'avoir des chevrettes qui portassent.

Pour cet effet je tendis des filets, et je suis persuadé qu'il y en eut quelques-unes qui s'y prirent; mais, comme le fil en étoit trop foible, elles s'en échappèrent aisément. La vérité est que je trouvais toujours mes filets rompus et les amorces mangées : je n'en pouvois pas faire de plus forte; je manquois de fil d'archal.

J'essayai de les prendre par le moyen d'un trébuchet. Je fis donc plusieurs creux dans les endroits où elles avoient coutume de paître; je couvris ces creux de claies que je chargeai de beaucoup de terre, en y parsemant des épis de riz et de blé. Mais mon projet ne réussit point; les chèvres venoient manger mon grain, s'enfonçoient même dans le trébuchet, mais ensuite elles trouvoient le moyen d'en sortir. Je m'avisai donc enfin de tendre encore une nuit trois trappes.

je les allai visiter le lendemain matin, et je trouvai qu'elles étoient encore tendues, mais que les amorces en avoient été arrachées. Tout autre que moi se seroit rebuté; mais au contraire je travaillai à perfectionner ma trappe; et pour ne vous pas arrêter plus long-temps, mon cher lecteur, je vous dirai qu'allant un matin pour visiter mes trappes, je trouvai dans l'une un vieux bouc d'une grandeur extraordinaire, et dans l'autre trois chevreaux, l'un mâle et les deux autres femelles.

Le vieux bouc étoit si farouche, que je n'en savois que faire. Je n'osois ni entrer dans son trébuchet, ni par conséquent l'emmener en vie, ce que j'aurois néanmoins souhaité avec beaucoup d'ardeur. Il m'auroit été facile de le tuer; mais cela ne répondoit point à mon but. Je le dégageai donc, et le laissai dans une pleine liberté. Je ne crois pas qu'on ait jamais vu d'animal s'enfuir avec plus de frayeur. Il ne me revint pas dans l'esprit alors que par la faim on pouvoit apprivoiser même les lions; car autrement je l'aurois laissé dans son trébuchet, et là, le faisant jeûner pendant trois ou quatre jours, et lui apportant ensuite à boire et un peu de blé, je l'aurois apprivoisé avec la même facilité que les trois autres chevreaux. Ces animaux sont fort dociles lorsqu'on leur donne leur nécessaire.

Pour les chevreaux, je les tirai de leur fosse un à un; et, les attachant tous trois à un même cordon, je les amenai chez moi avec pourtant beaucoup de difficulté.

Il se passa quelque temps avant qu'ils voulussent manger ; mais enfin , tentés par le bon grain que je mettois devant eux , ils commencèrent à manger et à s'apprivoiser. J'espérai pouvoir me nourrir de la chair de chèvre , quand même la poudre et la dragée me manqueroient. Selon toutes les apparences , dis-je , j'aurai dans la suite et autour de ma maison un troupeau de bœufs à ma disposition.

Il me vint dans la pensée que je devrois enfermer mes chevreaux dans un certain espace de terrain que j'entourerois d'une haie très-épaisse , afin qu'ils ne pussent pas se sauver , et que les chèvres sauvages ne pussent pas les approcher non plus ; car j'appréhendois que , par ce mélange , mes chevreaux ne devinssent sauvages.

Le projet étoit grand pour un seul homme ; mais l'exécution en étoit d'une nécessité absolue. Je cherchai donc une pièce de terre propre au pâturage , où il y eût de l'eau pour les abreuver et de l'ombre pour les garantir des chaleurs extraordinaires du soleil.

Ceux qui entendent la manière de faire cette espèce d'enclos me traiteront sans doute d'homme peu inventif , après qu'ils auront oui qu'ayant trouvé un lieu tel que je le désirois , c'étoit une plaine de pâturage que deux ou trois petits filets d'eau traversoient , et qui d'un côté étoit toute ouverte , et de l'autre aboutissoit à de grands bois ; ils ne pourront , dis-je , s'empêcher de se jouer de ma

grande prévoyance quand je leur dirai que, selon mon plan, je devois faire une haie d'une circonférence au moins de deux milles. Le ridicule de ce plan n'étoit pas en ce que la haie étoit disproportionnée à son enclos, mais en ce que, faisant un enclos d'une si grande étendue, les chèvres y auroient pu devenir sauvages, presque ni plus ni moins que si je leur eusse donné la liberté de courir dans l'île : et d'ailleurs je n'aurois jamais pu les attraper.

Ma haie étoit déjà avancée d'environ cinquante aunes, lorsque cette pensée me vint. Je changeai donc le plan de mon enclos, et je résolus que sa longueur ne seroit que d'environ cent vingt aunes, et sa largeur d'environ deux cents. Cela me suffisoit; cet espace étoit assez grand pour qu'un troupeau médiocre de boucs pût s'y maintenir; que, s'il devenoit fort grand, il m'étoit aisé d'étendre mon enclos.

Comme ce projet me paroissoit bien inventé, j'y travaillai avec beaucoup de vigueur; et, pendant tout cet intervalle, je faisois paître mes chevreaux auprès de moi, avec des entraves aux jambes, de crainte qu'ils ne s'échappassent. Je leur donnois souvent des épis d'orge et quelques poignées de riz. Ils les prenoient dans ma main, et de cette manière je les rendis tellement apprivoisés, que, lorsque mon enclos fut fini, et que je les eus débarrassés de leurs entraves, il me suivoient partout, bédant pour quelques poignées d'orge ou de riz.

Dans l'espace d'un an et demi , j'eus un troupeau de douze , tant boucs que chèvres et chevreaux ; deux ans après j'en eus quarante-trois , quoique j'en eusse tué plusieurs pour mon usage. Je travaillai après cela à faire cinq nouveaux enclos , mais plus petits que le premier. J'y fis plusieurs petits pares , pour y chasser les chèvres , afin de les prendre plus commodément : et des portes , afin qu'elles pussent passer d'un enclos dans un autre.

Ce ne fut qu'assez tard que je songeai à profiter du lait de mes chèvres. La première pensée que j'en eus me causa un très-grand plaisir. Ainsi , sans balancer long-temps , je fis une laiterie. Mes chèvres me rendoient quelquefois huit ou dix pintes de lait par jour : je n'avois jamais trait ni vache , ni chèvre , et n'avois jamais vu faire le beurre ni le fromage ; mais comme la nature , en fournissant aux animaux tous les aliments qui leur sont nécessaires , leur dicte en même temps les moyens d'en faire usage , ainsi , moi , je vins à bout , après néanmoins bien des essais et plusieurs fausses tentatives , de faire du beurre et du fromage : et depuis je n'en ai jamais manqué.

Que la bonté de Dieu paroît bien visiblement ; en ce qu'il tempère les conditions qui sembloient les plus affreuses , par des marques particulières de son affection et de sa protection ! En combien de manières ne peut-il pas adoucir l'état le plus fâcheux et fournir à ceux-là mêmes qui sont dans

les plus noirs cachots de puissants motifs pour lui rendre leurs plus sincères actions de grâces ! Quelle apparence pour moi que dans ce désert où je croyois périr de faim , je dusse trouver une table aussi abondante !

Il n'y avoit point de stoïcien qui ne se fût diverti de me voir dîner avec toute ma famille. J'étois le roi et le seigneur de toute l'île : maître absolu de tous mes sujets , j'avois en ma puissance leur vie et leur mort. Je pouvois les pendre , les écarteler , les priver de leur liberté , et la leur rendre. Point de rebelles dans mes États.

Je dinois comme un roi à la vue de toute ma cour : mon perroquet , comme s'il eût été mon favori , avoit seul la permission de parler. Mon chien , qui alors étoit devenu vieux et chagrin , et qui n'avoit pas d'animaux de son espèce pour la multiplier , étoit toujours assis à ma droite. Mes deux chats étoient , l'un à un bout de la table et l'autre à l'autre bout , attendant que , par une faveur spéciale , je leur donnasse quelques morceaux de viande.

Ces deux chats n'étoient pas les mêmes que ceux que j'apportai avec moi du vaisseau : il y avoit long-temps qu'ils étoient morts et enterrés de mes propres mains. Mais l'un ayant fait des petits , de je ne sais quelle espèce d'animal , j'apprivoisai ces deux ; car les autres s'enfuirent dans les bois et devinrent sauvages. Ils s'étoient tellement multipliés , qu'ils me devinrent très-incom-

modes. Ils pillotent tout ce qu'ils pouvoient de provisions ; je ne pus m'en défaire qu'en les tuant.

Je souhaitois fort d'avoir mon canot ; mais je ne pouvois me résoudre à m'exposer à de nouveaux hasards. Quelquefois je songeois aux moyens de l'amener, encôtoyant, dans ma baie, et d'autres fois je m'en consolais. Mais il me prit un jour une si violente envie de faire un voyage à la pointe de l'île où j'avois déjà été, et d'observer de nouveau les côtes en montant sur la petite colline dont j'ai parlé ci-dessus, que je ne pus résister à mon penchant. Je m'y acheminai donc. Si dans la province d'Yorck on rencontroit un homme dans l'équipage où j'étois alors, ou l'on s'épouvanteroit, ou l'on feroit des éclats de rire extraordinaires. Formez-vous une idée de ma figure sur ce portrait abrégé que j'en vais faire.

Je portois un chapeau d'une hauteur effroyable et sans forme, fait de peaux de chèvres. J'y avois attaché par derrière la moitié d'une peau de bouc, qui me couvroit tout le cou : c'étoit afin de me préserver des chaleurs du soleil, et que la pluie n'entrât pas sous mes habits ; car dans ces climats rien n'est plus dangereux.

J'avois une espèce de robe courte, faite, de même que mon chapeau, de peaux de chèvres. Les bords en descendoient jusque sous mes genoux ; mes culottes étoient tout ouvertes ; c'étoit la peau d'un vieux bouc. Le poil étoit d'une longueur si extraordinaire, qu'il descendoit, tout comme



tont les pantalons, jusqu'au milieu de ma jambe. Je n'avois ni bas ni souliers; mais je m'étais fait pour mes jambes une paire de je ne sais quoi, qui ressembloit néanmoins assez à des bottines; je les attachois comme on fait les guêtres. Elles étoient, de même que tous mes autres habits d'une forme étrange et barbare.

J'avois un ceinturon fait de la même étoffe que mes habits. Au lieu d'une épée et d'un sabre, je portois une scie et une hache, l'une d'un côté et l'autre de l'autre. Je portois un autre ceinturon, mais qui n'étoit pas aussi large; il pendait par-dessus mon cou, et à son extrémité, qui étoit sous le bras gauche, pendoient deux poches faites de la même matière que le reste; dans l'une je mettois ma poudre, et dans l'autre ma dragée. Sur mon dos je portois une corbeille, sur mes épaules un fusil, et sur ma tête un parasol assez grossièrement travaillé, mais qui, après mon fusil, étoit ce dont j'avois plus de besoin.

Pour mon visage, il n'étoit pas aussi brûlé qu'on l'aurait pu croire d'un homme qui n'en prenoit aucun soin, et qui n'étoit éloigné de la ligne équinoxiale que de huit à neuf degrés. Pour ma barbe, je l'avois une fois laissé croître jusqu'à la longueur d'un quart d'aune; mais comme j'avois des ciseaux et des rasoirs, je me la coupois ordinairement d'assez près, hors celle qui me croissait sur la lèvre inférieure. Je m'étais fait un plaisir d'en faire une moustache à la mahométane, et

telle que la portoient les Turcs que j'avois vus à Salé ; car les Maures n'en portent point. Je ne dirai pas ici que mes moustaches étoient si longues que j'y aurois pu pendre mon chapeau ; mais j'ose bien dire qu'elles étoient d'une longueur et d'une conformation si monstrueuse , qu'en Angleterre elles auroient paru effroyables.

Mais ceci soit dit en passant. Je reviens au récit de mon voyage. J'y employai cinq ou six jours , marchant d'abord le long des côtes , droit vers le lieu où j'avois mis autrefois mon canot à l'ancre. De là je découvris bien aisément la colline où j'avois fait mes observations. J'y montai , et quel fut mon étonnement , de voir la mer calme et tranquille ! point de mouvement impétueux , point de courant , non plus que dans ma petite baie.

Je donnai la torture à mon esprit afin de pénétrer les raisons de ce changement. Je me résolus à observer la mer pendant quelque temps ; car je conjecturois que le furieux courant dont j'ai parlé n'avoit d'autre cause que le reflux de la marée. Je ne fus pas long-temps sans être au fait de cette étrange mutation de la mer ; car je vis , à n'en pouvoir douter , que le reflux de la marée , partant de l'ouest et se joignant au cours de quelque rivière , étoit la cause du courant qui m'avoit emporté avec tant de violence ; et selon que les vents de l'ouest et du nord étoient plus ou moins violents , le courant , aussi élevé , s'étendoit jusque sur l'île , ou se perdoit à une moindre distance

dans la mer. Il n'étoit pas encore midi lorsque je faisois toutes ces observations ; mais celles que je fis sur le soir me confirmèrent dans mon opinion ; je revis le courant tout de même que je l'avois vu autrefois , avec cette différence pourtant , qu'il reportoit pas directement à mon île ; il s'en éloignoit d'une demi-lieue.

De toutes ces observations je conclus qu'en remarquant le temps du flux et du reflux de la marée , il me seroit très-aisé d'amener mon canot auprès de ma maison ; mais le souvenir des dangers passés me causoit une frayeur si extraordinaire , que je n'osai jamais porter ce projet à son exécution. J'aimai mieux prendre une autre résolution , qui étoit plus sûre , quoique plus laborieuse ; c'étoit de faire un autre canot. Ainsi j'en aurois eu deux , l'un pour ce côté de l'île , et l'autre pour l'autre côté.

J'avois donc à présent deux plantations , s'il est permis de m'exprimer ainsi. L'une étoit ma tente ou ma petite forteresse , entourée de sa palissade et creusée dans le roc ; j'y avois plusieurs chambres. Dans celle qui étoit la moins humide et la plus grande , et qui avoit une porte pour sortir hors de la palissade , je tenois les grands pots de terre dont j'ai fait ci-dessus la description , et quatorze ou quinze grandes corbeilles dont chacune contenoit cinq ou six boisseaux. Dans ces corbeilles je mettois mes provisions , et particulièrement mes grains , les uns encore dans

leurs épis et les autres tout nus, les ayant froissés hors de leurs épis avec les mains.

Les pieux de ma palissade étoient devenus de grands arbres, et tellement touffus, qu'il étoit comme impossible d'apercevoir qu'ils renfermassent dans leur centre aucune espèce de lieu habité.

Tout auprès, mais dans un lieu moins élevé, j'avois comme une petite terre pour y semer mes grains; et, comme je la tenois toujours fort bien cultivée, j'en tirois chaque année une abondante récolte. S'il y avoit eu de la nécessité pour moi d'avoir plus de grains, j'aurois pu l'agrandir sans beaucoup de peine.

Outre cette plantation, j'en avois une autre assez considérable; je l'appelois ma maison de campagne. J'y avois un petit berceau que j'entretenois avec beaucoup de soin, c'est-à-dire que j'émondois la haie qui fermoit ma plantation de manière qu'elle n'excédât pas sa hauteur ordinaire. Les arbres qui, au commencement, n'étoient que des pieux, mais qui étoient devenus hauts et fermes, je les cultivois de façon qu'ils pussent étendre leurs branches, devenir touffus, et par-là jeter un agréable ombrage. Au milieu de ce circuit j'avois ma tente : c'étoit une pièce d'une voile que j'avois étendue sur des perches. Sous cette tente je plaçai un lit de repos, une petite couche faite de la peau des bêtes que j'avois tuées et d'autres choses molles. Une couverture de lit que j'avois sauvée

du naufrage, et un gros surtout, servoient à me couvrir. Voilà quelle étoit ma maison de campagne, où je me retirois lorsque mes affaires ne me retenoient point dans ma capitale.

A côté, et tout aux environs de mon berceau, étoient les pâturages de mon bétail, c'est-à-dire, de mes chèvres; et, comme j'avois pris des peines inconcevables à partager ces pâturages en divers enclos, j'étois aussi fort soigneux d'en préserver les haies. Je portai même mon travail sur cet article jusqu'à planter tout autour de mes haies de petits pieux en très-grand nombre et fort serrés. C'étoit une palissade plutôt qu'une haie. On n'y pouvoit pas fourrer la main; et dans la suite ces pieux ayant pris racine, et étant crus, comme ils firent par le premier temps pluvieux, rendirent mes haies aussi fortes et même plus fortes que les meilleures murailles.

Tous ces travaux témoignent bien que je n'étois pas paresseux, et que je n'épargnois ni soins ni peines pour me procurer de quoi vivre avec quelque aisance. « Le troupeau de boucs, « me disois-je en moi-même, est pour toute ma « vie, fût-elle de quarante années, un magasin « vivant de viande, de lait, de beurre et de fromage. Je ne dois donc rien négliger pour ne « pas les perdre. »

Mes vignes étoient dans ces quartiers; j'en tirois des provisions de raisins pour tout l'hiver. Je les ménageois avec toute la précaution possi-

Ble : c'étoient mes mets les plus délicieux. Ils me servoient de médecine , de nourriture et de rafraichissement.

D'ailleurs cet endroit étoit justement à mi-chemin de ma forteresse et de la baie où j'avois mis mon canot. Lorsque j'allois le visiter , je m'y arrêtois et y couchois une nuit. J'ai toujours eu grand soin de mon canot ; je prenois beaucoup de plaisir à me promener sur la mer , mais ce n'étoit que sur ses bords ; je n'osois m'en éloigner tout au plus que de deux jets de pierre. J'appréhendois que le vent, quelque courant, ou quelque autre hasard, ne m'emportât bien loin de mon île. Mais me voici insensiblement arrivé à une condition de vie bien différente de celle que j'ai dépeinte jusqu'ici.

Un jour, comme j'allois à mon canot, je découvris très-distinctement sur le sable les marques d'un pied nu d'homme. Je n'eus jamais une plus grande frayeur ; je m'arrêtai tout court, comme si j'eusse été frappé de la foudre , ou comme si j'eusse eu quelque apparition. Je me mis aux écoutes , je regardai tout autour de moi ; mais je ne vis rien et je n'entendis rien : je montai sur une petite éminence pour étendre ma vue ; j'en descendis et j'allai au rivage , mais je n'aperçus rien de nouveau , aucun autre vestige d'homme que celui dont j'ai parlé. J'y retournai , dans l'espérance que ma crainte n'étoit peut-être qu'une imagination sans fondement , mais je revis les

mêmes marques d'un pied nu, les orteils, le talon et tous les autres indices d'un pied d'homme. Je ne savois qu'en conjecturer : je m'enfuis à ma fortification tout troublé, regardant derrière moi presque à chaque pas, et prenant tous les buissons que je rencontrais pour des hommes. Il n'est pas possible de décrire les diverses figures qu'une imagination effrayée trouve dans tous les objets. Combien d'idées folles et de pensées bizarres ne m'est-il pas venu dans l'esprit pendant que je m'enfuyois à ma forteresse !

Je n'y fus pas plus tôt arrivé, que je m'y jetai comme un homme qu'on poursuit. Il ne me souvient pas si j'y entrai ou par l'échelle, ou par le trou qui étoit dans le roc, et que j'appelois une porte; j'étois trop effrayé pour en garder le souvenir : jamais lapin ni renard ne se terra avec plus de frayeur que je me sauvai dans mon château; car c'est ainsi que je l'appellerai dans la suite.

Je ne pus dormir de toute la nuit : à mesure que je m'éloignois de la cause de ma frayeur, mes craintes s'augmentoient aussi; bien opposé à cet égard à ce qui arrive ordinairement à tous les animaux qui ont peur : mais mes idées effrayantes me troubloient tellement, que, bien qu'éloigné de l'endroit où j'avois pris cette crainte, mon imagination ne me représentoit rien qui ne fût triste et affreux. Je m'imaginois quelquefois que c'étoit le diable; j'en avois cette raison, qu'il étoit impossible pour un homme d'être venu dans

cet endroit. Où étoit le vaisseau qui l'avoit amené ? Y avoit-il quelque autre marque d'aucun pied d'homme dans toute l'île ? Mais cependant, dis-je, quelle apparence que Satan se revête dans cette île d'une figure humaine ? Quel pourroit être en cela son but ? Pourquoi laisser une marque de son pied ? Etoit-il sûr que je la rencontrasse ? Le diable n'avoit-il pas d'autres moyens de m'effrayer ? Je vivois dans l'autre quartier de l'île, et, s'il eût eu le dessein de me donner de la terreur, il n'auroit pas été si simple que de laisser des vestiges si équivoques dans un lieu où il y avoit mille à parier contre un que je ne le verrois pas ; dans un lieu qui, sablonneux, ne pouvoit pas conserver long-temps ces marques qui y étoient imprimées ; en un mot, la conjecture que Satan avoit fait cette marque ne pouvoit pas s'accorder avec les idées que nous avons de sa subtilité et de son adresse (1).

Toutes ces preuves étoient plus que suffisantes pour détourner mon esprit de la crainte du diable, et pour me faire conclure que des êtres encore plus dangereux étoient la cause de ce que je venais d'apercevoir : je m'imaginois que ce ne pouvoit être que des sauvages du continent, qui, ayant mis en mer avec leurs canots, avoient été portés dans l'île par les vents contraires ou par

---

(1) Ces terreurs et ces idées superstitieuses sont tout-à-fait contraires à ce que nous enseigne la vraie religion.



les courants, et qui avoient en aussi peu d'envie de rester sur ce rivage désert que j'en avois de les y voir.

Pendant que ces réflexions rouloient dans mon esprit, je rendois grâces au ciel de ce que je n'avois pas été alors dans cet endroit de l'île, et de ce qu'ils n'avoient pas remarqué ma chaloupe, dont ils auroient certainement conclu que l'île étoit habitée; ce qui les auroit pu porter à me chercher et à me découvrir.

Dans certains moments je m'imaginois que ma chaloupe avoit été trouvée, et cette pensée m'agitoit de la manière la plus cruelle; je m'attendois à les voir revenir en plus grand nombre, et je craignois que, quand même je pourrois me dérober à leur barbarie, ils ne trouvassent mon enclos, ne détrussissent mon blé, n'emmenassent mon troupeau, et ne me forçassent à mourir de disette.

C'est alors que mes appréhensions bannirent de mon cœur toute ma confiance en Dieu, fondée sur l'expérience merveilleuse que j'avois faite de ses bontés pour moi; comme si celui qui, jusqu'à ce jour, m'avoit nourri par une espèce de miracle, manquoit de pouvoir pour me conserver les choses que j'avois reçues de ses mains paternelles. Dans cette situation, je me reprochois la paresse de n'avoir semé qu'autant de grain qu'il m'en falloit jusqu'à la saison nouvelle, et je trouvois ce reproche si juste, que je pris la résolution de me pourvoir toujours pour deux ou trois années, afin

de n'être pas exposé à périr de faim , quelque accident qui pût m'arriver.

De combien de sources secrètes , opposées les unes aux autres , les différentes circonstances ne font-elles pas sortir nos passions ? Nous laissons le soir ce que nous avons chéri hier ; nous désirons un objet avec passion , et quelques moments après nous ne saurions seulement en soutenir l'idée. J'étois alors un triste et vif exemple de cette vérité. Autrefois je m'affligeois de me voir entouré du vaste Océan , condamné à la solitude , banni de la société humaine ; je me regardois comme un homme que le ciel trouvoit indigne d'être au nombre des vivants et de tenir le moindre rang parmi les créatures. La seule vue d'un homme m'auroit paru une espèce de résurrection et la plus grande grâce , après le salut , que je pusse obtenir de la bonté divine. A présent je tremble à la seule idée d'un être de mon espèce ; l'ombre d'une créature humaine , un seul de ses vestiges me cause les plus mortelles frayeurs.

Telles sont les vicissitudes de la vie humaine ; source féconde de réflexions pour moi , lorsque je me trouve dans une assiette plus calme.

Dès que je fus un peu remis de mes alarmes , je considérai que ma triste situation étoit l'effet d'une providence infiniment bonne , infiniment sage ; qu'incapable d'un côté de pénétrer dans les vues de la sagesse suprême à mon égard , je commettois de l'autre la plus haute injustice , en pré-

tendant me soustraire à la souveraineté d'un être qui, comme mon créateur, a un droit absolu de disposer de mon sort, et qui, comme mon juge, est le maître de punir comme il le trouve à propos ; puisque je m'étois attiré son indignation par mes péchés, c'étoit à moi à plier sous ses châtimens. Je songeois que Dieu, aussi puissant que juste, ayant trouvé bon de m'affliger, avoit le pouvoir de me tirer de mes malheurs ; et que, s'il continuoit à appesantir sa main sur moi, j'étois obligé à attendre, dans une résignation parfaite, les intentions de sa providence, en continuant d'espérer en lui et de lui adresser mes prières.

Ces réflexions m'occupèrent des heures, des jours, et même des semaines et des mois, et je ne saurois m'empêcher d'en rapporter une particularité qui me frappa beaucoup. Un matin, étant dans mon lit, inquiet par mille pensées touchant le danger que j'avois à craindre des sauvages du continent, je me trouvai dans l'accablement le plus triste, quand tout d'un coup ce passage me vint dans l'esprit : « Invoque-moi au jour de ta détresse, et je t'en délivrerai, et tu me glorifieras. »

Là-dessus je me lève, non-seulement rempli d'un nouveau courage, mais encore porté à demander à Dieu ma délivrance par les plus ferventes prières. Quand elles furent finies, je pris la Bible, et, en l'ouvrant, les premières paroles qui frappèrent mes yeux étoient celles-ci : « Attende-

« toi au Seigneur et aie bon courage , et il fortifiera ton cœur ; attends-toi , dis-je , au Seigneur. » La consolation que j'en tirai est inexprimable ; elle remplit mon âme de reconnaissance pour la Divinité , et dissipa absolument mes frayeurs.

Parmi ce flux et reflux de pensées et d'inquiétudes , je me mis dans l'esprit , un jour , que le sujet de ma crainte n'étoit peut-être qu'une chimère , et que le vestige que j'avois remarqué pourroit bien être la marque de mon propre pied. Peut-être , dis-je , en sortant de ma chaloupe ai-je pris le même chemin qu'en y rentrant ; mes propres vestiges m'ont effrayé , et j'ai joué le rôle de ces fous qui font des histoires de spectres et d'apparitions , et qui ensuite sont plus alarmés de leurs fables que ceux devant qui ils les débitent.

Là-dessus je repris courage , et je sortis de ma retraite pour aller fureter partout à mon ordinaire ; je n'étois pas sorti de mon château pendant trois jours et autant de nuits , et je commençois à languir de faim , n'ayant rien chez moi que quelques biscuits et de l'eau ; je songeai d'ailleurs que mes chèvres avoient grand besoin d'être traitées , ce qui étoit d'ordinaire mon amusement du soir. Je n'avois point tort d'en être en peine ; les pauvres animaux avoient beaucoup souffert ; plusieurs en étoient très-fatigués , et le lait de la plupart étoit desséché ,

Encouragé donc par la pensée que je n'avois

en peur que de ma propre ombre, je fus à ma maison de campagne pour traire mon troupeau ; mais on m'auroit pris pour un homme agité par la plus mauvaise conscience, à voir avec quelle crainte je marchois, combien de fois je regardois derrière moi, à me voir de temps en temps poser à terre mon seau à lait, et courir comme s'il s'agissoit de me sauver la vie.

Cependant y ayant été de cette manière-là pendant deux ou trois jours, je devins plus hardi, et je me confirmai dans le sentiment que j'avois été la dupe de mon imagination : je ne pouvois pas pourtant en être convaincu avant que de me transporter sur les lieux, et de mesurer le vestige qui m'avoit donné tant d'inquiétude. Dès que je fus dans l'endroit en question, je vis évidemment qu'il n'étoit pas possible que je fusse sorti de ma barque près de là ; qui plus est, je trouvai le vestige dont il s'agit bien plus grand que mon pied, ce qui remplit mon cœur de nouvelles agitations et mon cerveau de nouvelles vapeurs : un frisson me saisit comme si j'avois eu la fièvre, et je m'en retournai chez moi, persuadé que des hommes étoient descendus sur ce rivage, ou bien que l'île étoit habitée, et que je courois risque d'y être attaqué à l'improviste sans savoir de quelle manière me précautionner.

Dans quelles bizarres résolutions les hommes ne donnent-ils pas, quand ils sont agités par les craintes ? Cette passion les détourne de se servir

des moyens que la raison même leur offre pour les secourir. Je me proposai d'abord de jeter à bas mes enclos, de faire rentrer dans les bois mon troupeau apprivoisé, et d'aller chercher dans un autre coin de l'île des commodités parcellées, à celles que je voulois sacrifier à ma conservation : je résolus encore de renverser ma maison de campagne et ma hutte, et de bouleverser mes deux terres couvertes de blé, afin d'ôter aux sauvages jusqu'aux moindres soupçons capables de les animer à la découverte des habitants de l'île.

C'étoit là le sujet de mes réflexions pendant la nuit suivante, quand les frayeurs qui avoient saisi mon âme étoient encore dans toute leur force. C'est ainsi que la peur du danger est mille fois plus effrayante que le danger lui-même, quand on le considère de près ; c'est ainsi que l'inquiétude que cause un mal éloigné est souvent infiniment plus insupportable que le mal même. Ce qu'il y avoit de plus affreux dans ma situation, c'est que je ne tirai aucun secours de la résignation qui m'avoit été autrefois si familière. Je me considérai comme un autre Saül, qui se plaignoit non-seulement que les Philistins étoient sur lui, mais encore que Dieu l'avoit abandonné : je ne songeois point à me servir des véritables moyens de me tranquilliser, en criant à Dieu dans les inquiétudes, et en se reposant sur sa providence comme j'avois fait autrefois. Si j'avois pris cette même route, je me serois roidi avec plus de fer-

meté contre mes nouvelles appréhensions , et je m'en serois débarrassé avec une résolution plus grande.

Cette confusion de pensées me tint éveillé pendant toute la nuit ; mais à l'approche du jour je m'endormis , et la fatigue de mon âme et l'épuisement de mes esprits me procurèrent un sommeil très-profond. Quand je me réveillai , je me trouvais beaucoup plus tranquille , et je commençai à raisonner sur mon état d'une manière calme. Après un long plaidoyer avec moi-même , je conclus qu'une île si agréable , si fertile , si voisine du continent , ne devoit pas être autant abandonnée que je l'avois cru ; qu'à la vérité il n'y avoit point d'habitants fixes , mais qu'apparemment on y venoit quelquefois avec des chaloupes , ou de propos délibéré , qu par la force des vents contraires. De l'expérience de quinze années , dans lesquelles j'avois toujours vécu , et n'avois pas aperçu seulement l'ombre d'une créature humaine , je croyois pouvoir inférer que , si de temps en temps les gens du continent étoient forcés d'y prendre terre , ils se rembarquoient dès qu'ils pouvoient , puisque jusqu'ici ils n'avoient pas trouvé à propos de s'y établir. Je vis parfaitement bien que tout ce que j'avois à craindre , c'étoient ces descentes accidentelles contre lesquelles la prudence vouloit que je cherchasse une retraite sûre.

Je commençai alors à me repentir d'avoir percé ma caverne si avant , et de lui avoir donné une

sortie dans l'endroit où ma fortification joignoit le rocher. Pour remédier à cet inconvénient, je résolus de me faire un second retranchement dans la même figure d'un demi-cercle, à quelque distance de mon rempart, justement là où douze ans avant j'avois planté une double rangée d'arbres. Je les avois mis si serrés, qu'il ne me falloit qu'un petit nombre de palissades entre deux pour en faire une fortification suffisante.

De cette manière j'étois retranché dans deux remparts : celui de dehors étoit rembarré de pièces de bois, de vieux câbles et de tout ce que j'avois jugé propre à le renforcer, et je le rendis épais de plus de dix pieds à force d'y apporter de la terre, et de lui donner de la consistance en marchant dessus. J'y fis cinq ouvertures assez larges pour y passer le bras, dans lesquelles je mis les cinq mousquets que j'avois tirés du vaisseau, comme j'ai dit auparavant, et je les plaçai en guise de canons sur des espèces d'affûts, de telle manière que je pouvois faire feu de toute mon artillerie en deux minutes de temps : je me fatiguai pendant plusieurs mois à mettre ce retranchement dans sa perfection ; je n'eus point de repos avant que de le voir fini.

Cet ouvrage étant achevé, je remplis un grand espace de terre hors du rempart, de rejets de bois semblable à de l'osier, propre à s'affermir et à croître en peu de temps ; je crois que j'en fichai dans la terre, en une seule année, plus de vingt



mille, de manière que je laissois un vide assez grand entre ces bois et mon rempart, afin de pouvoir découvrir l'ennemi, et qu'il ne pût me dresser des embuscades au milieu de ces jeunes arbres.

Deux ans après ils formoient déjà un bocage épais; et, au bout de six ans, j'eus devant ma demeure une forêt d'une telle épaisseur et d'une si grande force, qu'elle étoit absolument impénétrable, et qu'àme qui vive ne se seroit mis dans l'esprit qu'elle cachât l'habitation d'une créature humaine.

Comme je n'avois point laissé d'avenue à mon château, je me servois pour y entrer et pour en sortir de deux échelles; avec la première, je montois jusqu'à un endroit du roc où il y avoit place pour poser la seconde, et quand je les avois retirées l'une et l'autre, il n'étoit pas possible à âme vivante de venir à moi sans courir les plus grands dangers; d'ailleurs, quand quelqu'un auroit eu assez de bonheur pour descendre du roc, il se seroit encore trouvé au-delà de mon retranchement extérieur.

C'est ainsi que je pris pour ma conservation toutes les mesures que la prudence humaine étoit capable de me suggérer; et l'on verra bientôt que ces précautions n'étoient pas absolument inutiles, quoique ce ne fût alors qu'une crainte vague qui me les inspirât.

Pendant ces occupations, je ne laissois pas

d'avoir l'œil sur mes autres affaires ; je m'intéressois surtout à mon petit troupeau de chèvres , qui commençoit non-seulement à être d'une grande ressource pour moi dans les occasions présentes , mais qui , pour l'avenir , me faisoit espérer l'épargne de mon plomb , de ma poudre et de mes fatigues , que sans elles j'aurois dû employer dans la chasse des chèvres sauvages. J'aurois été au désespoir de perdre un avantage si considérable , et d'être obligé à la peine d'assembler et d'élever un troupeau nouveau.

Après une mûre délibération , je ne trouvai que deux moyens de les mettre hors d'insulte : le premier étoit de creuser une autre caverne sous terre et de les y faire entrer toutes les nuits ; et le second , de faire deux ou trois petits enclos éloignés les uns des autres et les plus cachés qu'il fût possible , dans chacun desquels je pusse renfermer une demi-douzaine de jeunes chèvres , afin que , si quelque désastre arrivoit au troupeau en général , je pusse le remettre sur pied en peu de temps et avec peu de peine : quoique ce dernier parti demandât beaucoup de fatigue et de temps , il me parut le plus raisonnable.

Pour exécuter ce dessein , je me mis à parcourir tous les recoins de l'île ; et je trouvai bientôt un endroit aussi détourné que je souhaitois. C'étoit une pièce de terre unie au beau milieu des bois les plus épais , où , comme j'ai dit , j'avois failli à me perdre un jour en revenant de la partie

orientale de l'île : c'étoit déjà une espèce d'enclos dont la nature avoit presque fait tous les frais , et qui , par conséquent , n'exigcoit pas un travail si rude que celui que j'avois employé à mes autres enclos.

Je mis aussitôt la main à l'œuvre , et en moins d'un mois j'avois si bien aidé la nature , que mes chèvres , qui étoient passablement bien apprivoisées , pouvoient être en sûreté dans cet asile. J'y conduisis d'abord deux femelles et deux mâles ; après quoi je me mis à perfectionner mon ouvrage à loisir.

Le seul vestige d'un homme me coûta tout ce travail , et il y avoit déjà deux ans que je vivois dans ces transes mortelles , qui répandoient une grande amertume sur ma vie , comme s'imagineroient sans peine tous ceux qui savent ce que c'est que d'être engagé perpétuellement dans les pièges d'une terreur panique. Je dois remarquer ici avec douleur que les troubles de mon esprit dérangoient extrêmement ma piété ; car la crainte de tomber entre les mains des anthropophages occupoit tellement mon imagination , que je me trouvois rarement en état de m'adresser à mon Créateur avec ce calme et cette résignation qui m'avoit été autrefois ordinaire. Je ne priois Dieu qu'avec l'accablement d'un homme environné de dangers , et qui doit s'attendre chaque soir à être mis en pièces et mangé avant la fin de la nuit ; et ma propre expérience m'oblige d'avouer qu'un cœur

rempli de tranquillité, d'amour et de reconnaissance pour son Créateur, est beaucoup plus propre à cet exercice de piété qu'une âme saisie et troublée par de continuelles appréhensions. A mon avis, le dérangement d'esprit causé par la crainte d'un malheur prochain nous rend aussi incapables de former une bonne prière, qu'une maladie qui nous atterre dans un lit de mort nous rend peu disposés à une véritable repentance.

La prière est un acte de l'esprit, et un esprit malade doit avoir bien de la peine à s'en acquitter comme il faut.

Après avoir mis de cette manière en sûreté une partie de ma provision vivante, je parcourus toute l'île pour chercher un second lieu propre à recevoir un pareil dépôt. Un jour, m'avancant davantage vers la pointe occidentale de l'île, que je n'avois encore fait, je crus voir d'une hauteur où j'étois une chaloupe bien avant dans la mer : j'avois trouvé quelques lunettes d'approche dans un des coffres que j'avois sauvés du vaisseau ; mais par malheur je n'en avois pas alors sur moi, et je ne pus pas distinguer l'objet en question, quoique j'eusse fatigué mes yeux à force de le fixer. Ainsi je restai dans l'incertitude si c'étoit une chaloupe ou non, et je pris la résolution de ne plus sortir jamais sans une de mes lunettes.

Étant descendu de la colline, et me trouvant dans un endroit où je n'avois pas été auparavant, je fus pleinement convaincu qu'un vestige d'homme

n'étoit pas une chose fort rare dans mon île , et que , si une providence particulière ne m'avoit jeté du côté où les sauvages ne venoient jamais , j'aurois su qu'il est très-ordinaire aux canots du continent de chercher une rade dans cette île , quand ils se trouvoient par hasard trop avant dans la haute mer. J'aurois appris encore qu'après quelque combat naval les vainqueurs menaient leurs prisonniers sur mon rivage pour les tuer et pour les manger en vrais cannibales comme ils étoient.

Ce qui m'instruisit de ce que je viens de dire , étoit un spectacle que je vis alors sur le rivage du côté du sud-ouest , spectacle qui me remplit d'étonnement et d'horreur. J'aperçus la terre parsemée de crânes , de mains , de pieds et d'autres ossements d'hommes : j'observai près de là les restes d'un feu , et un banc creusé dans la terre en forme de cercle , où sans doute ces abominables sauvages s'étoient placés pour faire leur affreux festin.

Cette cruelle vue suspendit pour quelque temps les idées de mes propres dangers ; toutes mes appréhensions étoient étouffées par les impressions que me donnoit cette brutalité infernale. J'en avais entendu parler souvent , et cependant la vue m'en choqua comme si la chose ne m'étoit jamais entrée dans l'imagination : je détournai mes yeux de ces horreurs ; je sentois de cruelles pensées , et je serois tombé en foiblesse , si la nature ne m'avoit soulagé par un vomissement très-violent

quelque revenu à moi-même, je ne pus me résoudre à rester dans cet endroit, et je tournai mes pas du côté de ma demeure.

Quand je fus éloigné de ce lieu horrible, je m'arrêtai tout court comme un homme frappé de la foudre; et, quand j'eus repris mes sens, j'élevai mes yeux au ciel, et, le cœur attendri, les yeux pleins de larmes, je rendis grâces à Dieu de ce qu'il m'avoit fait naître dans une partie du monde éloignée d'un si abominable peuple; je le remerciai de ce que, dans ma condition que j'avois trouvée misérable, il m'avoit donné tant de différentes consolations, surtout celle de le connoître, et d'avoir lieu d'espérer en ses bontés; félicité qui contre-balançoit abondamment toute la misère que j'avois soufferte, et que je pouvois souffrir encore.

L'âme pleine de ces sentiments de reconnaissance, je revins chez moi plus tranquille que je n'avois été auparavant, parce que je remarquois que ces misérables n'abordoient jamais l'île dans le dessein de s'y mettre en possession de quelque chose, n'ayant pas besoin d'y rien chercher, ou ne s'attendant pas apparemment d'y trouver grand-chose; en quoi ils étoient peut-être confirmés par les courses qu'ils pouvoient avoir faites dans la forêt.

J'avois déjà passé dix-huit ans sans rencontrer personne, et je pouvois espérer d'en passer encore avec le même bonheur, à moins de me découvrir

moi-même (ce qui n'étoit nullement dans mon dessein), et de trouver l'occasion de faire connaissance avec une meilleure espèce d'hommes que les cannibales.

Cependant l'horreur qui me resta de leur brutale coutume me jeta dans une espèce de mélancolie qui me tint pendant deux ans renfermé dans mes *propres domaines*, j'entends par-là, *mon château, ma maison de campagne, et mon nouvel enclos dans les bois*; je n'allois dans ce dernier lieu, qui étoit la demeure de mes chèvres, que quand il le falloit absolument; car la nature m'inspiroit une si grande aversion pour ces abominables sauvages, que j'avois aussi peur de les voir que de voir le diable en propre personne. Je n'avois garde non plus d'aller examiner l'état de ma chaloupe, et je résolus plutôt d'en construire une autre; car de faire le tour de l'île avec la vieille, afin de l'approcher de mon habitation, il n'y falloit pas songer; c'étoit le vrai moyen de les rencontrer en mer, et de tomber en leurs mains.

Le temps et la certitude où j'étois que je ne courois aucun risque d'être découvert, me remirent peu à peu dans ma manière de vivre ordinaire, excepté que j'avois l'œil plus alerte qu'auparavant, et que je ne tirois plus mon fusil de peur d'exciter la curiosité des sauvages, si par hasard ils se trouvoient dans l'île. C'étoit par conséquent un grand bonheur pour moi de m'être pourvu d'un troupeau de chèvres apprivoisées, et

de n'être pas contraint d'aller à la chasse des sauvages ; si j'en attrapois quelque une , ce n'étoit que par le moyen de piéges et de trappes. Je ne sortois pourtant jamais sans mon mousquet ; et comme j'avois sauvé trois pistolets du vaisseau , j'en avois toujours deux pour le moins que je portois dans ma ceinture de peau de chèvre. J'y ajoutois un de mes grands coutelas que je m'étois mis à fourbir , et pour lequel j'avois fait de la même peau un porte-épée. On croira facilement que dans mes sorties j'avois l'air formidable , si l'on ajoute à la description que j'ai faite auparavant de ma figure les deux pistolets , et ce large sabre qui pendoit à mon côté sans fourreau.

Ces précautions nécessaires étoient la seule chose qui m'inquiétoit en quelque sorte ; et considérant ma condition d'un œil tranquille , je commençai à ne la trouver guère misérable en comparaison de bien d'autres : en réfléchissant là-dessus , je vis qu'il y auroit peu de murmure parmi les hommes , dans quelque état qu'ils pussent se trouver , s'ils se portoient à la reconnaissance par la considération d'un état plus déplorable , plutôt que de nourrir leurs plaintes en portant leurs yeux sur ceux qui sont plus heureux.

Quoique peu de choses me manquassent , j'étois sûr pourtant que mes frayeurs , et les soins que j'avois eus de ma conservation , avoient émoussé ma subtilité ordinaire dans la recherche de mes commodités ; entre autres choses , j'avois négligé



un bon dessein qui m'avoit occupé autrefois, savoir, de sécher une partie de mon grain, et de le rendre propre à faire de la bière.

Cette pensée me paroissoit fort bizarre à moi-même, à cause d'un grand nombre de moyens qui me manquoient pour parvenir à mon but; je n'avois point de tonneaux pour conserver ma bière, et, comme je l'ai déjà observé, j'avois autrefois employé le travail de plusieurs mois pour en construire, sans en venir à bout; d'ailleurs j'étois dépourvu de houblon pour la rendre durable, de levure pour la faire fermenter, et de chaudière pour la faire bouillir; nonobstant tous ces inconvénients, je suis persuadé que, sans les appréhensions que m'avoient causées les sauvages, je l'aurois entrepris, et peut-être avec succès, puisque rarement j'abandonnois un dessein, quand je me l'étois une fois mis dans la tête, et que j'avois commencé à y mettre la main.

Mais à présent mon esprit inventif s'étoit tourné de tout autre côté, et je ne faisais que ruminer nuit et jour sur les moyens de détruire quelques-uns de ces monstres au milieu de leurs divertissements sanguinaires, et de sauver leurs victimes s'il étoit possible. Je remplirois un plus grand volume que celui-ci de toutes les pensées qui me rouloient dans l'esprit sur la manière de tuer une troupe de ces sauvages, ou du moins de leur donner une alarme assez chaude pour les détourner de remettre jamais les pieds dans l'île; mais tout

n'aboutissoit à rien ; toute ma ressource étoit en moi-même : et que pouvoit faire un seul homme au milieu d'une trentaine de gens armés de javalots, de dards et de flèches dont les coups étoient aussi sûrs que ceux des armes à feu ?

Quelquefois je songeois à creuser une mine sous l'endroit où ils faisoient leur feu , et à y placer cinq ou six livres de poudre à canon , qui , s'allumant dès que le feu y pénétreroit , feroit sauter en l'air tout ce qui se trouveroit aux environs. Mais j'étois fâché de perdre tout d'un coup tant de poudre de ma provision , qui ne consistoit plus que dans un seul baril ; de plus , je ne pouvois avoir aucune certitude du bon effet de ma mine , qui peut-être n'auroit fait que leur griller les oreilles. sans leur donner assez de frayeur pour abandonner l'île pour toujours. Je renonçai donc à cette entreprise , et je me proposai plutôt de me mettre en embuscade dans un lieu convenable , avec mes trois fusils chargés à double charge , et de tirer sur eux au milieu de leur cérémonie sanguinaire , sûr d'en tuer ou d'en blesser du moins deux ou trois à chaque coup , et de venir facilement à bout du reste , quand ils seroient une vingtaine , en tombant sur eux avec mes trois pistolets et mon sabre.

J'employai plusieurs jours à chercher un endroit propre à mon entreprise , et je descendis même fréquemment vers le lieu de leur festin , avec lequel je commençai à me familiariser ; avec

tout dans le temps que mon esprit étoit plein d'idées de vengeance et de carnage, je n'étois que plus animé à l'exécution de mon dessein, par les marques de la barbarie de ces cruels anthropophages.

A la fin je trouvai un lieu dans un des côtés de la colline où je pouvois attendre en sûreté l'arrivée de leurs barques, et d'où, pendant qu'ils débarqueroient, je me pouvois glisser dans le plus épais du bois : j'y avois découvert un arbre creux, capable de me cacher entièrement ; de là je pouvois épier toutes leurs actions, et viser sur eux, quand, en mangeant, ils seroient si serrés, qu'il seroit presque impossible de n'en pas mettre trois ou quatre hors de combat du premier coup.

Content de cet endroit, et résolu d'exécuter mon entreprise tout de bon, je préparai deux mousquets et mon fusil de chasse ; je chargeai chacun des premiers de ferraille et de quatre ou cinq balles de pistolet ; et l'autre, d'une poignée de la plus grosse dragée : je laissai couler aussi quatre halles dans chaque pistolet, et, dans cette posture, fourni de munitions pour une seconde et troisième décharge, je me préparai au combat.

Dans cette résolution, je ne manquai pas de me trouver tous les matins au haut de la colline, éloignée de mon château d'un peu plus d'une lieue ; mais je fus plus de deux mois en sentinelle de cette manière sans faire la moindre découverte, et sans voir la moindre barque, non-seulement

près du rivage, mais même dans tout l'Océan, autant que ma vue, aidée par mes lunettes, pouvoit s'étendre.

Pendant tout ce temps-là mon dessein subsistoit dans toute sa vigueur, et je continuai à être dans toute la disposition nécessaire pour massacrer une trentaine de ces sauvages, pour un crime dans lequel je n'étois intéressé que par la chaleur d'un faux zèle. Animé par la coutume inhumaine de ces barbares, il ne me venoit pas seulement dans l'esprit, que la Providence, dans sa direction infiniment sage, avoit souffert que ces pauvres gens n'eussent pas d'autre guide pour leur conduite que leurs propres passions corrompues, et que, par une tradition malheureuse, ils s'étoient familiarisés avec une coutume affreuse, où rien n'auroit pu les porter que la corruption humaine abandonnée du ciel, et soutenue par des instigations infernales.

A la fin la fatigue de tenter si long-temps en vain la même entreprise me fit raisonner avec justesse sur l'action que j'allois commettre : quelle autorité, dis-je, quelle vocation ai-je pour m'établir juge et bourreau sur ces gens, que depuis plusieurs siècles le ciel a permis d'être les exécuteurs de sa justice les uns envers les autres ? Quel droit ai-je de venger le sang qu'ils répandent tour à tour ? Sais-je ce que la divinité elle-même juge de cette action, qui me paroît si criminelle ? Du moins est-il certain que ces peuples, en la com-

mettant, ne pèchent point contre les lumières de leur conscience, et qu'ils sont fort éloignés de la considérer comme un crime : ils n'ont pas le moindre dessein de braver la justice divine, comme nous faisons nous autres dans la plupart de nos péchés : ils ne se font pas une plus grande affaire de tuer un prisonnier et de le manger, que nous de tuer un bœuf, ou de manger un mouton.

Il suivoit de là que mon entreprise n'étoit rien moins que légitime, et que ces sauvages ne devoient non plus passer pour meurtriers que les chrétiens, qui, dans un combat, font passer sans quartier au fil de l'épée des troupes entières de leurs ennemis, quoiqu'ils aient mis bas les armes.

Enfin, supposé que rien ne soit plus criminel que la brutalité de ces peuples, ce n'étoit pas mon affaire; ils ne m'avoient jamais offensé personnellement; et ce que j'entreprendois ne pouvoit être excusé que par la nécessité de me défendre moi-même contre leurs attaques, desquelles je n'avois rien à craindre, ces gens ne me connoissant pas seulement : bien loin de former des desseins contre ma vie, en former contre la leur c'étoit justifier la barbarie par laquelle les Espagnols avoient détruit des millions d'Africains, qui, bien que barbares et idolâtres, coupables des cérémonies les plus horribles, comme celle, par exemple, d'immoler des hommes à leurs idoles, étoient pourtant un peuple fort innocent par rapport à leurs bourreaux.

Aussi est-il très-certain que les Espagnols eux-mêmes conspirèrent avec tous les autres chrétiens à parler de cette destruction comme d'un carnage abominable qu'il n'est pas possible de justifier ni devant Dieu ni devant les hommes. Le nom même d'Espagnols est devenu par-là terrible à tous les peuples, comme si les royaumes d'Espagne produisoient une race particulière d'hommes dépourvus de ces principes de tendresse et de pitié qui forment le caractère d'une âme généreuse.

Ces considérations calmèrent ma fureur, et peu à peu je renonçai à mes mesures, en concluant qu'elles étoient injustes, et qu'il falloit attendre à les exécuter jusqu'à ce qu'ils eussent commencé les hostilités.

Je repris cette résolution, d'autant plus que le premier parti, loin d'être un moyen de me conserver, tendoit absolument à ma ruine; car c'étoit assez d'un seul sauvage de toute une troupe échappé à mes mains pour donner de mes nouvelles à tout un peuple, et pour l'attirer dans l'île à venger la mort de leurs compatriotes; et je pouvois fort bien me passer d'une pareille visite.

Je conclus donc que la raison et la politique devoient me détourner également de me mêler des actions des sauvages, et que mon unique affaire étoit de me tenir à l'écart, et de ne pas faire soupçonner, par la moindre marque, qu'il y avoit des êtres raisonnables dans l'île.

Cette prudence étoit soutenue par la religion,

qui me défendoit de tremper mes mains dans le sang innocent; innocent, dis-je, par rapport à moi; car pour les crimes que l'habitude avoit rendus communs à tous ces peuples, je devois les abandonner à la justice de Dieu, qui est le roi des nations, et qui sait punir les crimes des nations entières par des punitions nationales.

Je trouvois tant d'évidence dans toutes ces différentes réflexions, que j'eus une satisfaction inexprimable de n'avoir pas commis une action que la raison me dépeignoit aussi noire qu'un meurtre volontaire; et je rendis grâces à Dieu, à genoux, d'avoir délivré mes mains du sang, en le suppliant de me sauver, par sa providence, de celles des barbares, et de m'empêcher de rien attenter contre eux, sinon dans la nécessité d'une défense légitime.

Je restai dans cette disposition pendant une année entière, si éloigné de chercher le moyen d'attaquer les sauvages, que je ne daignai pas une seule fois monter sur la colline pour voir s'ils étoient débarqués ou non, toujours craignant d'être tenté par quelque occasion avantageuse de renouveler mes desseins contre eux. Je ne fis qu'éloigner de là ma barque et la mener du côté oriental de l'île, où je la plaçai dans une cavité que je trouvai sous des rochers élevés, et que les courants rendoient impraticables aux canots des sauvages.

Je vécus depuis ce temps-là plus retiré que jan

mais , en ne sortant que pour m'acquitter de mes devoirs ordinaires , savoir , pour traire mes chèvres et pour nourrir le petit troupeau que j'avois caché dans le bois , qui , étant tout-à-fait de l'autre côté de l'île , étoit entièrement hors d'insulte ; car , selon toutes les apparences , les cannibales n'étoient pas d'humeur à abandonner jamais le rivage ; et ils y avoient été souvent , aussi-bien avant que j'eusse pris mes précautions qu'après : quand j'y pensois , je réfléchissois avec horreur sur la situation où j'aurois été , si je les avois rencontrés autrefois , quand , nu et désarmé , je n'avois pour ma défense qu'un seul fusil chargé de dragée. Je parcourois dans ce temps-là toute l'île sans cesse ; et quelle auroit été ma frayeur , si , au lieu de voir un seul vestige , j'avois trouvé une vingtaine de sauvages qui n'auroient pas manqué de m'en donner la chasse , et de m'atteindre bientôt par la vitesse extraordinaire de leur course !

Je frissonnois en songeant qu'il n'y auroit eu aucune ressource pour moi dans cette occasion , et que même je n'aurois pas eu la présence d'esprit nécessaire pour m'aider des moyens qui auroient pu être en mon pouvoir ; moyens bien inférieurs à ceux que mes précautions m'avoient fournis à la fin. Ces idées me jetoient souvent dans un profond abattement , qui étoit suivi de sentiments de reconnaissance pour Dieu , qui m'avoit délivré de tant de dangers inconnus et de



tant de malheurs dont j'aurois été incapable de me sauver, n'ayant pas la moindre connoissance de leur possibilité.

Tout ceci renouvela dans mon esprit une réflexion que j'avois souvent faite, quand je commençai à regarder les bénignes dispositions du ciel à l'égard des dangers qui nous environnent dans cette vie. Combien de fois en sommes-nous délivrés comme par miracle sans le savoir ? Combien de fois n'arrive-t-il pas qu'en hésitant si nous irons par un chemin ou par un autre, un motif secret nous détermine vers une autre route que celle où nous portoient notre destin, notre inclination et nos affaires ? Nous ignorons quel pouvoir nous dirige de cette manière ; mais nous découvrons ensuite que, si nous avions pris le chemin où notre intérêt apparent sembloit nous appeler, nous aurions pris le chemin de notre ruine.

Après plusieurs expériences de cette vérité, je me suis fait une règle de suivre constamment les ordres de ce pouvoir inconnu, sans en avoir d'autre raison que l'impression même que je sens alors dans mon âme. Je pourrois donner plusieurs exemples du succès de cette conduite dans tout le cours de ma vie, tirés surtout des dernières années de mon séjour dans cette île ; j'y aurois plus réfléchi, si je les avois contemplés de l'œil dont je les regarde à présent ; mais il n'est jamais trop tard pour devenir sage, et je ne puis qu'avertir

tout homme capable de prudence, dont la vie est sujette à des accidents extraordinaires, de ne pas négliger de pareils avertissements secrets de la Providence. Pour moi, je les regarde comme une preuve certaine du commerce et de la communication secrète des esprits purs avec ceux qui sont unis à des corps; preuve incontestable que j'aurai occasion de confirmer par plusieurs exemples, dans le récit du reste de mes aventures dans cette solitude.

Le lecteur ne trouvera pas étrange si je confesse que les inquiétudes et les dangers dans lesquels je passois ma vie m'avoient détourné entièrement du soin de mes commodités, et que je songeois plus à vivre qu'à vivre agréablement : je ne me souciois plus de mettre quelque part un clou ou d'affermir un morceau de bois, crainte de faire du bruit; beaucoup moins avois-je le cœur de tirer un coup de fusil, et c'étoit avec toute l'inquiétude possible que je me basardois à allumer du feu, dont la fumée, visible à une très-grande distance, auroit pu me trahir. Pour cette raison, je transportai mes affaires qui demandoient du feu du côté de mon appartement dans le bois, où je trouvai enfin, après plusieurs allées et venues, avec tout le ravissement imaginable, une cave naturelle d'une grande étendue, dont je suis sûr que jamais sauvage n'avoit vu l'ouverture, bien loin d'être assez hardi pour y entrer, et que peu d'hommes eussent osé hasarder, à

moins que d'avoir, comme moi, un besoin extrême d'une retraite assurée.

L'entrée de cet antre étoit derrière un grand rocher; et je la découvris par hasard, ou, pour parler plus sagement, par un effet particulier de la Providence, en coupant quelques grosses branches d'arbre pour les brûler et en conserver le charbon, moyen dont je m'étois avisé pour éviter de faire de la fumée en cuisant mon pain et en préparant mes autres mets.

Dès que j'eus trouvé cette ouverture derrière quelques broussailles épaisses, ma curiosité me porta à y entrer; ce que je fis avec peine. J'en trouvai le dedans suffisamment large pour m'y tenir debout; mais j'avoue que j'en sortis avec plus de précipitation que je n'y étois entré, après que, portant mes regards plus loin dans cet antre obscur, j'y eus aperçu deux grands yeux brillants comme deux étoiles, sans savoir si c'étoit les yeux d'un homme ou d'un démon.

Après quelques moments de délibération, je revins à moi, et je me reprochai ma faiblesse de craindre le diable, moi qui avois vécu depuis vingt ans dans ce désert, et qui avois l'air plus effroyable peut-être que tout ce qu'il pouvoit y avoir de plus affreux dans la caverne. Là-dessus je repris courage, et, me saisissant d'un tison enflammé, je rentrai dans l'antre d'une manière brusque: mais à peine eus-je fait trois pas en avant, que ma frayeur redoubla par un grand soupir que j'en-

tendis, suivi de sons semblables à des paroles mal articulées, et d'un autre soupir encore plus terrible : une sueur froide sortit de mon corps ; et si j'avois eu un chapeau sur la tête, je crois que mes cheveux, à force de se redresser, l'auroient fait tomber à terre. Je fis cependant tous mes efforts pour dissiper ma crainte par la pensée que la puissance divine, qui étoit présente ici comme ailleurs, étoit capable de me protéger contre les plus grands périls ; et, avançant avec intrépidité, je découvris une vieille chèvre d'une extraordinaire grandeur, couchée à terre, et prête à mourir de vieillesse.

Je la poussai un peu pour essayer si je pourrois la faire sortir de là, et elle fit quelques efforts pour se lever sans y pouvoir réussir. Je m'en mettois peu en peine, persuadé que, tant qu'elle seroit en vie, elle feroit la même peur à quelque sauvage, s'il étoit assez hardi pour se fouyer dans cet antre.

Pleinement tranquillisé, je portai alors mes yeux de tous côtés, et je trouvai la caverne assez étroite et sans figure régulière, puisque la nature seule y avoit travaillé sans aucun secours de l'industrie humaine. Je découvris dans l'enfoncement une seconde ouverture, mais si basse, qu'il étoit impossible d'y entrer qu'à quatre pieds ; ce que je diffèrai jusqu'à ce que je pusse tenter l'aventure, muni de chandelle et d'un fusil à faire du feu. J'y revins le jour suivant avec une provision de six grosses chandelles que j'avois faites de graisse

de chèvre ; et après avoir rampé par cette ouverture étroite l'espace de dix aunes , je me vis beaucoup plus au large. Je me trouvai sous une voûte élevée à peu près de la hauteur de vingt pieds , et je puis protester que , dans toute l'île , il n'y avoit rien de si beau et de si digne d'être considéré que ce souterrain ; la lumière des deux chandelles que j'avois allumées étoit réfléchie de plus de cent mille manières par les murailles qui étoient à l'entour. Je ne saurois dire ce qui étoit la cause d'un objet si brillant , si c'étoient des diamants , d'autres pierres précieuses , ou bien de l'or ; le dernier me paroît plus vraisemblable.

En un mot , c'étoit la plus charmante grotte qu'on puisse imaginer , quoique parfaitement obscure ; le fond en étoit uni et sec , couvert d'un gravier fin et délié ; on n'y voyoit aucune trace de quelque animal venimeux ; aucune vapeur , aucune humidité ne paroissoit sur les murailles.

Le seul désagrément qu'il y avoit , c'étoit la difficulté de l'entrée ; mais ce désagrément même en faisoit la sûreté. J'étois charmé de ma découverte , et je résolus d'abord de porter dans cette grotte tout ce dont la conservation m'inquiétoit le plus , surtout mes munitions et mes armes de réserve.

Ce dessein me donna occasion d'ouvrir mon baril de poudre que j'avois sauvé de la mer. Je trouvai que l'eau y avoit pénétré de tous côtés à peu près à la profondeur de trois ou quatre pou-

ces, et que la poudre mouillée avoit formé une espèce de croûte qui avoit conservé le reste, comme une noix est conservée dans sa coque; de cette manière il me restoit au centre du baril environ soixante livres de fort bonne poudre à canon, que je portai toute dans ma grotte, avec tout le plomb que j'avois encore, et je n'en gardai dans mon château que ce qui m'étoit nécessaire pour me défendre en cas de surprise.

Dans cette situation, je me comparois aux géants de l'antiquité qui habitoient des antres inaccessibles, persuadé que, lorsque les sauvages me donneroient la chasse, en quelque nombre qu'ils fussent, ils ne m'attraperoient pas, ou du moins n'oseroient pas m'attaquer dans ma nouvelle grotte,

La vieille chèvre mourut le jour après ma découverte, à l'entrée de ma caverne, où je trouvai plus à propos de l'enterrer que de m'efforcer à en tirer le cadavre dehors,

J'étois alors dans la vingt-troisième année de ma résidence dans cette île, et si accoutumé à ma manière d'y vivre, que, sans la crainte des sauvages, j'aurois été content d'y passer le reste de mes jours, et de mourir dans la grotte où j'avois donné la sépulture à la chèvre. Je m'étois ménagé de quoi m'amuser et me divertir; ce qui m'avoit manqué autrefois: j'avois enseigné à parler à mon perroquet, comme j'ai dit auparavant, et il s'en acquittoit si bien, que sa conversation a été un

grand agrément pour moi pendant vingt-six ans que nous avons vécu ensemble. On croit dans le Brésil que ces animaux vivent un siècle entier : il vit donc peut-être encore, et il appelle, selon sa coutume, le *pauvre Robinson Crusoé*. Certainement, si quelque Anglais avoit le malheur d'aborder cette île et l'entendoit causer, il le prendroit pour le diable. Mon chien me fut encore un agréable et fidèle compagnon pendant seize ans, après lesquels il mourut de pure vieillesse. Pour mes chats, ils s'étoient tellement multipliés, comme j'ai déjà dit, que, de peur qu'ils ne me dévorassent avec tout ce que je possédois, j'avois été obligé d'en tuer plusieurs à coups de fusil ; mais j'eus du repos de ce côté-là dès que j'eus forcé les vieux à désertir faute d'aliments, et à se jeter dans les bois avec toute leur race. Je n'en avois gardé auprès de moi que deux ou trois favoris, dont j'avois grand soin de noyer les petits dès qu'ils venoient au monde ; le reste de mon domestique consistoit en deux chevreaux que j'avois accoutumés à manger de ma main, et deux autres perroquets qui jasoient assez bien pour prononcer *Robinson Crusoé*, mais qui étoient bien éloignés de la perfection de l'autre, pour lequel j'avois pris aussi beaucoup de peine. J'avois encore quelques oiseaux de mer, dont j'ignorois les noms ; je les avois attrapés sur le rivage et leur avois coupé les ailes ; ils habitoient et pondoient dans le jeune bois que j'avois planté devant le re-

tranchement de mon château, et ils contribuoient beaucoup à mon divertissement. J'étois content, encore un coup, pourvu que les sauvages ne vinssent pas troubler ma tranquillité.

Mais le ciel en avoit ordonné autrement, et je conseille à tous ceux qui liront mon histoire d'en tirer la réflexion suivante. Combien souvent n'arrive-t-il pas, dans le cours de notre vie, que le mal que nous évitons avec le plus grand soin, et qui nous paroît le plus terrible quand nous y sommes tombés, soit, pour ainsi dire, la porte de notre délivrance, et l'unique moyen de finir nos malheurs ! Cette vérité a été surtout remarquable dans les dernières années de ma vie solitaire dans cette île, comme le lecteur le verra bientôt.

C'étoit dans le mois de décembre, le temps ordinaire de ma moisson, qui m'obligeoit à être presque les jours entiers en campagne, quand, sortant du matin, un peu avant le lever du soleil, je fus surpris par la vue d'une lumière sur le rivage, à une grande demi-lieue de moi : ce n'étoit pas du côté où j'avois observé que les sauvages abordoient d'ordinaire : je vis avec la dernière douleur que c'étoit du côté de mon habitation.

La peur d'être surpris me fit entrer bien vite dans ma grotte, où j'avois beaucoup de peine à me croire en sûreté, à cause que mon grain à moitié coupé pouvoit découvrir aux sauvages que l'île étoit habitée, et les porter à me chercher partout jusqu'à ce qu'ils m'eussent découvert.



Dans cette appréhension, je retournai vers mon château ; et ayant retiré mon échelle après moi , je me préparai à la défense ; je chargeai tous mes pistolets , aussi-bien que l'artillerie que j'avois placée dans mon nouveau retranchement , résolu de me battre jusqu'à mon dernier soupir , sans oublier d'implorer la protection divine ; et dans cette posture j'attendis l'ennemi pendant deux heures , fort impatient de savoir ce qui se passoit au-dehors.

Mais n'ayant personne pour l'aller reconnoître , incapable de soutenir plus long-temps une si cruelle incertitude , je m'enhardis à monter sur le haut du rocher par le moyeu de mes deux échelles , et me mettre ventre à terre ; je me servis de ma lunette d'approche pour découvrir de quoi il s'agissoit. Je vis d'abord neuf sauvages assis en rond autour d'un petit feu , non pour se chauffer , car il faisoit une chaleur extrême , mais apparemment pour préparer quelques mets de chair humaine qu'ils avoient apportés avec eux .

Ils avoient avec eux deux canots qu'ils avoient tirés sur le rivage ; et comme c'étoit alors le temps du flux , ils paroissoient attendre le reflux pour s'en retourner ; ce qui calma mon trouble , puisque je conclusois de là qu'ils venoient et retournoient toujours de la même manière , et que je pouvois battre la campagne sans danger durant le flux , pourvu que je n'en eusse pas découvert auparavant sur le rivage : observation qui me fit

continuer ma moisson dans la suite avec assez de tranquillité.

La chose arriva précisément comme je l'avois conjecturé ; dès que la marée commença à aller du côté de l'occident , je les vis se jeter dans leurs barques et faire force de rames ; ce n'étoit pas sans s'être divertis auparavant par des danses , comme je remarquai par leurs postures et par leurs gesticulations. Quelque forte que fût mon attention à les examiner , ils m'avoient paru absolument nus ; mais il me fut impossible de distinguer leur sexe.

Aussitôt que je les vis embarqués , je sortis avec deux fusils sur mes épaules , deux pistolets à ma ceinture , et mon large sabre à mon côté ; et avec tout l'empressement possible , je gagnai la colline d'où j'avois vu les marques des festins horribles de ces cannibales , et là je m'aperçus qu'il y avoit de ce côté trois autres canots qui étoient tous en mer , aussi-bien que les autres , pour regagner le continent.

Descendu sur le rivage , je vis de nouveau les marques horribles de leur brutalité , et j'en conçus tant d'indignation , que je résolus , pour la seconde fois , de tomber sur la première troupe que je rencontrerois , quelque nombreuse qu'elle pût être.

Les visites qu'ils faisoient dans l'île devoient être fort rares , puisqu'il se passa plus de quinze mois avant que j'en revisse le moindre vestige ; je vivois pourtant pendant tout ce temps dans les

plus cruelles appréhensions, dont je ne voyois aucun moyen de me délivrer.

Je continuoïs cependant toujours dans mon humeur meurtrière, et j'employois presque toutes les heures du jour, dont j'aurois pu faire un meilleur usage, à dresser le plan de mon attaque la première fois que j'en aurois l'occasion, surtout si je trouvois leurs forces divisées comme la dernière fois. Je ne considérois pas seulement qu'en tuant tantôt un peu de leur parti, tantôt quelques autres, ce seroit toujours à recommencer, et qu'à la fin je deviendrois un plus grand meurtrier que ceux-là mêmes dont je voulois punir la barbarie.

Mes inquiétudes, rencuvelées par cette dernière rencontre, répandoient beaucoup d'amertume sur ma vie; quand je me hasardois à sortir de ma retraite, c'étoit avec toute la précaution possible, et en tournant continuellement les yeux sur tous les objets dont j'étois environné. Quel bonheur pour moi d'avoir mis mon troupeau en sûreté, et d'être dispensé de faire feu sur les chèvres sauvages! Il est vrai que le bruit auroit pu mettre en fuite un petit nombre de sauvages effrayés: mais je devois être convaincu qu'ils reviendroient avec plusieurs centaines de canots, et je savois ce que j'avois alors à attendre de leur inhumanité. Cependant je fus assez heureux pour n'en voir plus jusqu'au mois de mai de la vingt-quatrième année de ma vie solitaire, dans lequel

j'eus avec eux une rencontre très-surprenante, que je rapporterai dans son lieu.

Durant ces quinze mois je passai les jours dans des pensées inquiètes, et les nuits j'avois des songes effrayants qui me réveilloient en sursaut; je rêvois que je tuois des sauvages, et que je pe-sois les raisons qui m'autorisoient à ce carnage.

C'étoit à peu près le milieu du mois de mai (se-lon le *poteau* où je marquois chaque jour, qui me servoit de calendrier), lorsqu'il fit une tempête terrible, accompagnée de tonnerre et d'éclairs. La nuit suivante ne fut pas moins épouvantable, et dans le temps que j'étois occupé à lire dans la bible, et à faire de sérieuses réflexions sur ma lec-ture, je fus surpris d'un bruit semblable à celui d'un coup de canon tiré en mer.

Cette surprise étoit bien différente de toutes celles qui m'avoient saisi jusqu'alors; je me levai avec tout l'empressement possible, et en moins de rien je parvins au haut du rocher par le moyen de mes échelles. Dans le même moment une lu-mière me prépara à entendre un second coup de canon qui frappa mes oreilles une demi-minute après, et dont le son devoit venir de ce côté de la mer où j'avois été emporté dans ma chaloupe par les courants.

Je jugeai d'abord que ce devoit être quelque vaisseau en péril, qui, par ces signaux, deman-doit du secours à quelqu'autre bâtiment qui alloit

avec lui de conserve (1). Je songeai là-dessus que , si j'étois incapable de lui donner du secours , il m'en pouvoit donner peut-être à moi , et dans cette vue je ramassai tout le bois sec qui étoit aux environs ; j'y mis le feu au haut de la colline , et , quoique le vent fût violent , il ne laissa pas de s'enflammer à merveille , et j'étois sûr qu'il devoit être aperçu par ceux du vaisseau , si mes conjectures là-dessus étoient justes. Ils le virent sans doute ; car , à peine mon feu étoit-il dans toute sa force , que j'entendis un troisième coup de canon suivi de plusieurs autres , venant tous du même endroit. J'entretins mon feu toute la nuit , et quand il fit jour et que l'air se fut éclairci , je vis quelque chose à une grande distance à l'est de l'île , sans pouvoir le distinguer même avec mes lunettes.

J'y fixai mes yeux constamment pendant tout le jour ; et comme je voyois l'objet dans le même lieu , je crus que c'étoit un vaisseau à l'ancre. Ayant grande envie de satisfaire pleinement ma curiosité là-dessus , je pris mon fusil à la main , et je m'avançai en courant du côté de la partie méridionale de l'île , où les courants m'avoient porté autrefois au pied de quelque rocher : je montai sur le plus haut de tous , et le temps étant alors serein , je vis , à mon grand regret , le corps du

---

(1) Ce terme se dit d'un vaisseau qui fait route avec un autre pour le secourir ou pour en être secouru dans l'occasion.

vaisseau, qui s'étoit brisé dans la nuit sur des rocs cachés que j'avois trouvés quand je mis en mer avec ma chaloupe, et qui, résistant à la violence de la marée, faisoient une espèce de contre-marée, par laquelle j'avois été délivré du plus grand danger que je courus de ma vie.

C'est ainsi que ce qui cause la délivrance de l'un est la destruction de l'autre; car il semble que ces gens, n'ayant aucune connoissance de ces rochers entièrement cachés sous l'eau, y avoient été portés pendant la nuit par un vent qui étoit tantôt est, et tantôt est-nord-est. S'ils avoient découvert l'île, ce qu'apparemment ils ne firent point, ils auroient sans doute tâché de se sauver à terre dans leur chaloupe; mais les coups de canon qu'ils avoient tirés en voyant mon feu, firent naître un grand nombre de différentes pensées dans mon imagination: tantôt je croyois qu'apercevant cette lumière, ils s'étoient mis dans leur chaloupe pour gagner le rivage, mais que les ondes extrêmement agitées les avoient emportés. Tantôt je m'imaginois qu'ils avoient commencé par perdre leur chaloupe; ce qui arrive souvent quand les flots, entrant dans le vaisseau, forcent les matelots à mettre la chaloupe en pièces, ou à la jeter dans la mer. D'autres fois je trouvois vraisemblable que les vaisseaux qui alloient avec celui-ci de conserve, avertis par ces signaux, en avoient sauvé l'équipage. Dans d'autres moments, je pensois qu'ils étoient entrés dans la

chaloupe tous ensemble, et que les courants les avoient emportés dans le vaste Océan, où il n'y avoit aucun bonheur à attendre pour eux, où ils mourroient peut-être de faim, à moins que de se manger les uns les autres.

Tout cela n'étoit que conjectures ; et dans l'état où j'étois, tout ce que je pouvois faire, c'étoit de jeter un œil pitoyable sur la misère de ces pauvres gens, dont je tirai, par rapport à moi, cet avantage, que j'en devins de plus en plus reconnoissant envers Dieu, qui m'avoit donné tant de consolations dans ma situation déplorable, et qui, des deux équipages qui étoient périés sur ces côtes, avoit trouvé bon de sauver ma vie seule. J'appris par-là à remarquer de nouveau qu'il n'y a pas d'état si bas, point de misère si grande, où l'on ne trouve quelque sujet de reconnoissance en voyant au-dessous de soi des situations encore plus déplorables.

Telle étoit la condition de ce malheureux équipage, dont la conservation me sembloit hors de toute vraisemblance, à moins qu'il ne fût sauvé par quelque autre bâtiment. Mais ce n'étoit là tout au plus qu'une possibilité destituée, par rapport à moi, de toute certitude.

Je ne trouve point de paroles assez énergiques pour exprimer le désir que j'avois d'en voir au moins un seul homme sauvé, afin de trouver un compagnon unique, du commerce duquel je pusse jouir dans ma solitude : je n'avois jamais tant

langui près de la société des hommes, ni senti si vivement le malheur d'en être privé.

Il y a dans nos passions certaines sources secrètes qui, vivifiées, pour ainsi dire, par des objets absents réellement, seulement présents à l'imagination, se répandent vers cet objet avec tant de force, que l'absence en devient la chose du monde la plus insupportable.

De cette nature-là étoient mes souhaits pour la conservation d'un seul de ces hommes. Je répétais mille fois de suite : *Plût à Dieu qu'un seul fût échappé !* en prononçant ces mots, mes passions étoient si vives, que mes mains se joignoient avec une force terrible ; mes dents se serroient tellement dans ma bouche, que je fus un temps considérable avant que de les pouvoir séparer.

Que les naturalistes expliquent de pareils phénomènes ; pour moi, je me contente d'exposer le fait dont j'ai été surpris moi-même, et qui étoit sans doute causé par les fortes idées qui représentoient à mon imagination comme réelle et présente la consolation que j'aurois tirée du commerce de quelque chrétien.

Mais ce n'étoit pas là le sort de ces malheureux, ni le mien ; car, jusqu'à la dernière année de mon séjour dans cette île, j'ai ignoré si quelqu'un s'étoit sauvé de ce naufrage. Quelques jours après j'eus seulement la douleur de voir sur le sable le cadavre d'un mousse noyé : il avoit pour son habillement une veste de matelot, une mauvaise



paire de culottes et une chemise de toile blanche ; de manière qu'il m'étoit impossible de deviner de quelle nation il pouvoit être ; tout ce qu'il avoit dans ses poches consistoit en deux pièces de huit et une pipe à tabac , qui étoit pour moi d'une valeur infiniment plus considérable que l'argent.

La mer étoit cependant devenue calme , et j'avois grande envie de visiter le vaisseau , moins pour y trouver quelque chose d'utile pour moi , que pour voir s'il n'y avoit pas quelque créature vivante dont je pusse sauver la vie , et rendre par-là la mienne infiniment plus agréable.

Cette pensée faisoit de si fortes impressions sur moi , que je n'eus repos ni jour ni nuit avant d'exécuter mon dessein ; je ne doutois point qu'elle ne me vint du ciel , et que ce ne fût m'opposer à mon propre bonheur que de ne pas y obéir.

Dans cette persuasion , je préparai tout pour mon voyage : je pris une bonne quantité de pain , un pot rempli d'eau fraîche , une bouteille de ma liqueur forte , dont j'étois encore suffisamment pourvu , et un panier plein de raisins secs. Chargé de ces provisions , je descendis vers ma chaloupe , je la nettoyai , je la mis à flot , et j'y portai toute cette cargaison ; ensuite je retournai pour chercher le reste de ce qui m'étoit nécessaire , savoir , du riz , un parasol , deux douzaines de mes gâteaux , un fromage et un pot de lait de chèvre.

Mon petit bâtiment étant ainsi chargé , je priai Dieu de bénir mon voyage ; et , rasant le rivage , je vins à la dernière pointe de l'île du côté du nord-est , d'où il falloit entrer dans l'Océan , si j'étois assez hardi pour poursuivre mon entreprise. Je regardai avec beaucoup de frayeur les courants qui avoient autrefois failli me perdre , et ce souvenir ne pouvoit que me décourager ; car , si j'avois eu le malheur d'y donner , ils m'eussent emporté certainement bien avant dans la mer hors de la vue de mon île , et , si un vent un peu gaillard s'étoit levé , c'étoit fait de moi.

J'en étois si effrayé , que je commençai à abandonner ma résolution ; et , ayant tiré ma chaloupe dans une petite sinuosité du rivage , je me mis sur un petit tertre , flottant entre la crainte et le désir d'achever mon voyage ; j'y restai aussi long-temps que je vis que la marée changcoit et que le flux commençoit à venir , ce qui rendit mon dessein impraticable pendant quelques heures. Là-dessus je me mis dans l'esprit de monter sur la dune la plus élevée , pour observer quelle route prenoient les courants pendant le flux ; pour juger si , emporté par un des courants et mettant en mer , il n'y en avoit pas un autre qui pût me ramener avec la même rapidité. Je trouvai bientôt une hauteur d'où l'en pouvoit observer la mer de côté et d'autre , et de là je vis clairement que , comme le courant du flux sortoit du côté de la pointe méridionale de l'île , ainsi le courant du flux rentroit da

côté du nord, et qu'il étoit fort propre à me reconduire chez moi.

Enhardi par cette observation, je résolus de sortir le lendemain avec le commencement de la marée, et je le fis après m'être reposé la nuit dans ma barque. Je dirigeai d'abord mon cours vers le nord, jusqu'à ce que je commençai à sentir la faveur du courant qui m'emporta bien avant du côté de l'est, sans me maîtriser assez pour m'ôter toute la direction de mon bâtiment qui avoit un bon gouvernail, que j'aidois encore par ma rame : de cette manière j'allois droit vers le vaisseau, et j'y arrivai en moins de deux heures.

C'étoit un fort triste spectacle : le vaisseau, qui paroissoit espagnol par sa structure, étoit comme cloué entre deux rocs : la poupe et une partie du corps de ce vaisseau étoient fracassées par la mer, et, comme la proue avoit donné contre les rochers avec une grande violence, le grand mât et le mât d'artimon s'étoient brisés par la base ; mais le beaupré étoit resté en bon état et paroissoit ferme vers la pointe de l'éperon.

Lorsque je fus tout près, un chien parut sur le tillac, qui, me voyant venir, se mit à crier et à aboyer. Dès que je l'appelai, il sauta dans la mer, et je l'aidai à entrer dans ma barque : le trouvant à moitié mort de faim et de soif, je lui donnai un morceau de mon pain qu'il engloutit comme un loup qui auroit languï pendant quinze jours dans la neige ; je lui fis boire ensuite de mon eau

fraîche, et, si je l'avois laissé faire, il se seroit crevé.

Le premier spectacle qui s'offrit à mes yeux dans le vaisseau, étoit deux hommes noyés dans la chambre de proue, qui se tenoient embrassés l'un l'autre : il est probable que, lorsque le bâtiment toucha, la mer y étoit entrée si abondamment et avec tant de violence, que ces pauvres gens en avoient été étouffés, de même que s'ils avoient été continuellement sous l'eau.

Excepté le chien, il n'y avoit rien de vivant dans tout le bâtiment, et presque toute la charge me parut abîmée par l'eau : je vis pourtant quelques tonneaux remplis de vin ou d'eau-de-vie ; mais ils étoient trop gros pour en tirer le moindre usage. Il y avoit encore plusieurs coffres ; j'en mis deux dans ma chaloupe, sans examiner ce qui y étoit contenu. Je jugeai ensuite par ce que j'y trouvai, que le vaisseau devoit être richement chargé ; et si je puis tirer quelques conjectures par le cours qu'il prenoit, il y a de l'apparence qu'il étoit destiné pour *Buenos-Ayres* (1), ou bien pour *Rio de la Plata* (2), dans le sud de l'Amérique au-delà du Brésil ; de là pour la Havane, et ensuite pour l'Espagne.

Outre ces deux coffres, j'y trouvai un petit

---

(1) Ville riche et commerçante de l'Amérique méridionale.

(2) Même explication.

tonneau rempli environ de vingt pots, et je le mis dans ma chaloupe avec bien de la peine. J'aperçus dans une des chambres plusieurs fusils et un grand cornet à poudre, où il y en avoit à peu près quatre livres : je m'en saisis ; mais je laissai là les armes, puisque j'en avois suffisamment ; je m'appropriai encore une pelle à feu et des pincettes dont j'avois un extrême besoin, comme aussi deux chaudrons de cuivre, un gril et une chocolatière. Je m'en fus avec cette charge et avec le chien, voyant venir la marée qui devoit me ramener chez moi, et le même soir je revins à l'île extrêmement fatigué de ma course.

Après avoir reposé cette nuit dans la chaloupe, je résolus de porter mes nouvelles acquisitions dans ma grotte, non dans mon château ; mais je trouvai bon d'en faire auparavant l'examen. Le petit tonneau étoit rempli d'une espèce de rhum, qui n'étoit point de la bonté de celui qu'on trouve dans le Brésil. Pour les deux coffres, ils étoient pleins de plusieurs choses d'un grand usage pour moi ; j'y trouvai, par exemple, un petit cabaret plein de liqueurs cordiales très-excellentes, et en grande quantité ; elles étoient dans des bouteilles garnies d'argent, et qui contenoient chacune trois pintes. J'y vis encore deux pots de confitures si bien fermés, que l'eau n'avoit pu y pénétrer, et deux autres qui étoient gâtés par la mer : il y avoit de plus de fort bonnes chemises, quelques cravates de différentes couleurs, une demi-dou-

saine de mouchoirs de toile blanche fort commodes pour essuyer mon visage dans les grandes chaleurs : toute cette trouvaille me fut extraordinairement agréable.

Quand je vins au fond du coffre, j'y trouvai trois grands sacs de pièces de huit, au nombre à peu près de onze cents, outre un petit papier qui renfermoit six doubles pistoles et quelques autres petits bijoux d'or, qui pouvoient peser ensemble environ une livre.

Dans l'autre coffre il y avoit quelques habits, mais de peu de valeur, et trois flacons pleins d'une poudre à canon fort fine, destinée apparemment pour en charger les fusils de chasse dans l'occasion. A tout compter, je tirai peu de fruit de mon voyage ; l'argent m'étoit de peu de valeur, et j'aurois donné tout ce que j'en avois trouvé pour trois ou quatre paires de bas et de souliers : j'en avois bon besoin, et il y avoit un grand nombre d'années que j'avois été obligé de m'en passer.

Il est vrai que je m'étois approprié deux paires de souliers des pauvres matelots que j'avois trouvés noyés dans le vaisseau ; mais ils ne valoient pas nos souliers anglais, ni pour la commodité, ni pour le service. Pour finir, je trouvai encore dans le second coffre une cinquantaine de pièces de huit, mais point d'or ; d'où je pouvois facilement inférer qu'il avoit appartenu à un plus pauvre maître que le premier, qui doit avoir été quelque officier.

Je ne laissai pas de porter tout cet argent dans ma grotte auprès de celui que j'avois sauvé de notre pauvre vaisseau. C'étoit dommage que je n'eusse pas trouvé accessible le fond du bâtiment, j'en aurois pu tirer de quoi charger plus d'une fois ma chaloupe, et j'aurois amassé un trésor considérable, qui auroit été dans ma grotte en grande sûreté, et que j'aurois pu faire aisément venir dans ma patrie, si la bonté du ciel permettoit un jour de me tirer de l'île.

Après avoir mis de cette manière toutes mes acquisitions en lieu sûr, je remis ma barque dans sa rade ordinaire, et je m'en revins à ma demeure, où je trouvai tout dans l'état où je l'avois laissé; je me remis à vivre à ma manière accoutumée, et à m'appliquer à mes affaires domestiques. Pendant un temps je jouis d'un assez grand repos, excepté que j'étois toujours fort sur mes gardes, et que je sortois fort rarement, toujours avec beaucoup d'inquiétude, à moins que de tourner mes pas du côté de l'ouest, où j'étois sûr que les sauvages ne venoient jamais; ce qui m'exemptoit de me charger dans cette promenade de ce fardeau d'armes qui m'accabloit toujours dans les autres routes.

Ce fut ainsi que je vécus deux ans de suite passablement heureux, si mon esprit, qui paroissoit être fait pour rendre mon corps misérable, ne s'étoit rempli de mille projets de me sauver de mon île. Quelquefois je voulois faire un second tour au vaisseau échoué, où je ne devois plus

m'attendre à rien trouver qui valût la peine du voyage : tantôt je songeois à m'échapper d'un côté, tantôt d'un autre; et je crois fermement que, si j'avois eu en ma possession la chaloupe avec laquelle j'avois quitté *Salé*, je me serois mis en mer à tout hasard.

J'ai été dans toutes les circonstances de ma vie un exemple de la misère qui se répand sur les hommes, du mépris qu'ils ont pour leur état présent où Dieu et la nature les ont placés; car, sans parler de ma condition primitive, et des excellents conseils de mon père, que j'avois négligés avec tant d'opiniâtreté, n'étoit-ce pas une folie de la même nature qui m'avoit jeté dans ce triste désert? Si la Providence, qui m'avoit si heureusement établi dans le Brésil, m'eût donné des désirs limités; si je m'étois contenté d'aller à la fortune pas à pas, ma plantation seroit devenue sans doute une des plus considérables de tout le pays, et auroit pu monter en quelques années jusqu'à la valeur de cent mille *moidores*.

J'avois bien affaire, en vérité, de laisser là un établissement sûr pour aller dans la Guinée chercher moi-même des nègres qui auroient pu être amenés chez moi par des gens qui en font leur seul négoce! Il est vrai qu'il m'en auroit coûté un peu davantage; mais cette différence valoit-elle la peine de m'exposer à de pareils hasards?

La folie est le sort de la jeunesse, et celui d'un âge plus mûr est la réflexion sur les folies passées,



achetée bien cher par une longue et triste expérience ; j'étois alors dans ce cas , et cependant l'extravagance particulière dont je viens de parler avoit jeté de si profondes racines dans mon cœur , que toutes mes pensées rouloient sur les désagréments de ma situation présente et sur les moyens de m'en délivrer.

Pour que le reste de mon histoire donne plus de plaisir au lecteur , il sera bon , je crois , d'entrer ici dans le détail de tous les plans ridicules que je formois alors pour sortir de l'île , et des motifs qui m'y excitoient. Qu'on me suppose à présent retiré dans mon château , ma barque est mise en sûreté , et ma condition est la même qu'elle étoit avant mon voyage vers le vaisseau échoué ; mon bien s'est augmenté , mais je n'en suis pas plus riche , et mon or m'est aussi inutile qu'il l'étoit aux habitants du Pérou (1) avant l'arrivée des Espagnols.

Pendant une nuit du mois de mars de la vingt-quatrième année de ma vie solitaire , j'étois dans mon lit , me portant fort bien et de corps et d'esprit , et cependant il m'étoit impossible de fermer l'œil. Après que mille idées eurent roulé dans ma tête , mon imagination se fixa à la fin sur les événements de ma vie passée , avant que d'arriver à

---

(1) Grand pays de l'Amérique méridionale , rempli de mines d'or et d'argent.

mon île, desquels je me représentois l'histoire comme en *miniature*.

De là passant à ce qui m'étoit arrivé dans l'île même, j'entrai dans une comparaison affligeante des premières années de mon exil avec celles que j'avois passées dans la crainte, l'inquiétude et la précaution, depuis le moment que j'avois vu le pied d'un homme imprimé dans le sable. Les sauvages pouvoient y être venus ce moment-là, comme après : je n'en doutai point ; mais alors je n'en avois rien su, et ma tranquillité avoit été parfaite au milieu des plus grands dangers ; les ignorer, auroit été pour moi un bonheur égal à celui de n'y être point exposé du tout.

Cette vérité me donna lieu de réfléchir sur la bonté que Dieu a pour l'homme, même en limitant sa vue et ses connoissances. A la faveur de ce double aveuglement, il est calme et tranquille au milieu de mille périls qui l'environnent, et qu'il ne pourroit envisager sans horreur et sans tomber dans le désespoir, s'il perdoit l'heureuse ignorance qui les dérobe à ses yeux.

Ces pensées tournèrent naturellement mes réflexions sur les dangers où j'avois été moi-même exposé à mon insu pendant un si grand nombre d'années, lorsqu'avec la plus grande sûreté je m'étois promené partout, dans le temps qu'entre moi et la mort la plus terrible il n'y avoit bien souvent que la pointe d'une colline, un gros arbre, une légère vapeur ; c'étoient des moyens

si peu considérables , si dépendants du hasard , qui m'avoient préservé de la fureur des cannibales , qui ne se seroient pas fait un plus grand crime de me tuer et de me dévorer , que je m'en faisois de manger un pigeon tué de mes propres mains. Cet affreux souvenir me remplit de sentiments de reconnoissance pour Dieu , et je reconnus avec humilité que c'étoit à sa seule protection que je devois attribuer tant de secours qui m'avoient délivré , sans que je m'en aperçusse , de la brutalité des sauvages.

Cette brutalité même devint alors le sujet de mon raisonnement ; j'avois de la peine à comprendre par quel motif le sage directeur de toutes choses avoit pu livrer des créatures raisonnables à un excès d'inhumanité qui les met au-dessous des brutes mêmes , dont la faim épargne les animaux de leur propre espèce. Ayant peine à sortir de cet embarras , je m'emis à examiner dans quelle partie du monde ces malheureux peuples pouvoient vivre ; combien leur demeure étoit éloignée de l'île ; par quelle raison ils se hasardoient à y aborder , de quelle structure étoient leurs bâtimens , et si je ne pouvois pas aller à eux aussi facilement qu'ils venoient à moi.

Je ne daignois pas songer seulement au sort qui m'attendoit dans le continent , si j'étois assez heureux pour y parvenir sans tomber parmi les canots de sauvages ; il ne me venoit pas même dans l'esprit de penser comment , en ce cas , je trouve-

rois des provisions, et de quel côté je dirigerois mon cours; tout ce qui m'occupoit c'étoit de gagner le continent : je considérois mon état présent comme tellement misérable, qu'il m'étoit impossible de faire un mauvais troc, à moins que de le changer contre la mort. Je me flattois d'ailleurs de trouver quelque secours inespéré au continent, ou de réussir comme j'avois fait en Afrique, en suivant le rivage, à trouver quelque terre habitée et la fin de mes misères; peut-être, dis-je, rencontrerai-je quelque vaisseau chrétien qui voudra bien me prendre : en tout cas le pis qui peut arriver, c'est de mourir, et de finir tout d'un coup mes malheurs.

Cette résolution bizarre étoit l'effet d'un esprit naturellement impatient, poussé jusqu'au désespoir par une longue et continuelle souffrance, et surtout par le malheur d'avoir été trompé dans mon espérance de trouver à bord du vaisseau quelque homme vivant qui auroit pu m'informer où étoit situé l'endroit de ma demeure, et par quels moyens je pouvois me tirer de mon triste état.

Toutes ces pensées m'agitèrent d'une telle force, qu'elles suspendirent pour un temps la tranquillité que m'avoit donnée autrefois ma résignation à la Providence. Il n'étoit pas dans mon pouvoir de détourner mon esprit du projet de mon voyage, qui excitoit dans mon âme des desirs si impétueux, que ma raison étoit incapable d'y résister.

Pendant deux heures entières cette passion m'emporta avec tant de violence, qu'elle fit bouillonner mon sang dans mes veines comme si j'avois eu la fièvre ; mais un épuisement d'esprit succédant à cette agitation, me jeta dans un profond sommeil.

Il est naturel de penser que mes songes doivent avoir roulé sur le même sujet ; cependant à peine y avoit il la moindre circonstance qui s'y rapportât. Je rêvai que, quittant le matin mon château à mon ordinaire, je voyois près du rivage deux canots d'où sortoient onze sauvages avec un prisonnier destiné à leur servir de nourriture. Ce malheureux, dans le moment qu'il alloit être tué, s'échappe et se met à courir de mon côté dans le dessein de se cacher dans le bocage épais qui couvroit mon retranchement ; le voyant tout seul sans être poursuivi, je me découvre, et, le regardant d'un visage riant, je lui donne courage, je l'aide à monter mon échelle, je le mène avec moi dans mon habitation, et il devient mon esclave. J'étois charmé de cette rencontre, persuadé d'avoir trouvé un homme capable de me servir de pilote dans mon entreprise, et de me donner les conseils nécessaires pour éviter toutes sortes de dangers.

Voilà mon songe qui, pendant qu'il dura, me remplit d'une joie inexprimable, mais qui fut suivie d'une douleur extravagante dès que je me fus réveillé.

J'insérâi pourtant de mon songe , que le seul moyen d'exécuter mon dessein avec succès étoit d'attraper quelques sauvages , surtout , s'il étoit possible , quelque prisonnier qui me sût gré de sa délivrance : mais j'y voyois cette terrible difficulté , que , pour y réussir , il falloit absolument massacrer une caravane entière ; entreprise désespérée , qui pouvoit très-facilement manquer. D'un autre côté , je frissonnois en songeant aux raisons dont j'ai déjà parlé , et qui me faisoient considérer cette action comme extrêmement criminelle. Il est vrai que j'avois dans l'esprit d'autres raisons qui plaidoient pour l'innocence de mon projet , savoir , que ces sauvages étoient réellement mes ennemis , puisqu'il étoit certain qu'ils me dévoreroient dès qu'il leur seroit possible ; que par conséquent les attaquer c'étoit proprement travailler à ma propre conservation , sans sortir des bornes d'une défense légitime , d'autant plus que c'étoit l'unique moyen de me délivrer d'une manière de vivre qu'on pouvoit appeler une espèce de mort. Ces arguments pourtant ne me tranquillisoient pas , et j'avois de la peine à me familiariser avec la résolution de me procurer ma délivrance au prix de tant de sang.

Néanmoins , après plusieurs délibérations inquiètes , après avoir pesé long-temps le pour et le contre , ma passion prévalut sur mon humanité , et je me déterminai à faire tout mon possible pour m'emparer de quelque sauvage , à quelque prix

que ce fût. La question étoit de quelle manière en venir à bout ; mais , comme il ne m'étoit pas possible de prendre là-dessus des mesures plausibles , je résolus seulement de me mettre en sentinelle pour découvrir mes ennemis quand ils débarqueroient , et de former alors mon plan conformément aux circonstances qui s'offriroient à mes yeux.

Dans cette vue , je ne manquois pas un jour d'aller reconnoître ; mais je ne découvris rien dans l'espace de dix-huit mois , quoique pendant tout ce temps j'allasse sans relâche tantôt du côté de l'ouest de l'île , tantôt du côté du sud-ouest , les deux parties les plus fréquentées par les sauvages. La fatigue que me donnoient ces sorties inutiles , bien loin de me dégoûter , comme autrefois , de mon entreprise , et d'émousser ma passion , ne fit que l'enflammer davantage : je souhaitois aussi ardemment de rencontrer les cannibales , que j'avois autrefois désiré de les éviter.

J'avois même alors tant de confiance en moi-même , que je me faisois fort de me ménager assez bien jusqu'à trois de ces sauvages , pour me les assujettir entièrement , et pour leur ôter tout moyen de me nuire ; je me plaisois fort dans cette idée avantageuse de mon savoir-faire , et rien ne me manquoit , selon moi , que l'occasion de l'employer.

Elle parut à la fin se présenter un matin que je vis sur le rivage jusqu'à six canots , dont les sau-

vages étoient déjà à terre et hors de la portée de ma vue. Je savois qu'ils venoient d'ordinaire du moins cinq ou six dans chaque barque, et par conséquent leur nombre rompoit toutes mes mesures ; quelle possibilité pour un seul homme d'en venir aux mains avec une trentaine ? Cependant après avoir été irrésolu pendant quelques moments , je préparai tout pour le combat ; j'écoutai avec attention si j'entendois quelque bruit ; ensuite, laissant mes deux fusils au pied de mon échelle, je me plaçai d'une telle manière, que ma tête n'en passoit pas le sommet. De là j'aperçus, par le moyen de mes lunettes, qu'ils étoient trente tout au moins, qu'ils avoient allumé du feu pour préparer leur festin, et qu'ils dansoient à l'entour avec mille postures et mille gesticulations bizarres, selon la coutume du pays.

Un moment après je les vis qui tiroient d'une barque deux misérables, pour les mettre en pièces. Un des deux tomba bientôt à terre, assommé, à ce que je crois, d'un coup de massue ou d'un sabre de bois ; et sans délai, deux ou trois de ces bourreaux se jetèrent dessus, lui ouvrirent le corps et en préparèrent tous les morceaux pour leur infernale cuisine, tandis que l'autre victime se tenoit là auprès en attendant que ce fût son tour à être immolé. Ce malheureux se trouvant alors un peu en liberté, la nature lui inspira quelque espérance de se sauver, et il se mit à courir avec toute la vitesse imaginable directement de



mon côté, je veux dire du côté du rivage qui menoit à mon habitation.

J'avoue que je fus terriblement effrayé en le voyant enfile ce chemin, surtout parce que je m'imaginois qu'il étoit poursuivi par toute la troupe, et je m'attendis à le voir vérifier mon songe en cherchant un asile dans mon bocage, sans avoir lieu de croire que le reste de mon songe se vérifieroit aussi, et que les sauvages ne l'y trouveroient pas. Je restai néanmoins dans le même endroit, et j'eus bientôt de quoi me rassurer en voyant qu'il n'y avoit que trois hommes qui le poursuivoient, et qu'il gagnoit considérablement du terrain sur eux, de manière qu'il devoit leur échapper indubitablement, s'il soutenoit seulement cette course pendant une demi-heure.

Il y avoit dans le rivage, entre lui et mon château, une petite baie, où il devoit être attrapé de nécessité, à moins que de la passer à la nage; mais quand il fut venu jusque-là, il ne s'en mit pas fort en peine, et quoique la marée fût haute alors, il s'y jeta à corps perdu, gagna l'autre bord dans une trentaine d'élans tout au plus; après quoi il se remit à courir avec la même force qu'auparavant. Quand ses trois ennemis vinrent dans le même endroit, je remarquai qu'il n'y en avoit que deux qui sussent nager, et que le troisième, après s'être arrêté un peu sur le bord, s'en retourna à petits pas vers le lieu du festin; ce qui n'étoit pas un petit bonheur pour celui qui fuyoit. J'observai

encore que les deux qui nageoient mettoient à passer cette eau le double du temps que leur prisonnier y avoit employé.

Je fus alors pleinement convaincu que l'occasion étoit favorable pour m'acquérir un compagnon et un domestique, et que j'étois appelé évidemment par le ciel à sauver la vie du misérable en question. Dans cette persuasion, je descendis précipitamment du rocher, pour prendre mes fusils, et, remontant avec la même ardeur, je m'avantai vers la mer; je n'avois pas grand chemin à faire, et bientôt je me jetai entre les poursuivants et le poursuivi, en tâchant de lui faire entendre par mes cris de s'arrêter. Je lui fis encore signe de la main; mais je crois qu'au commencement il avoit tout aussi grand'peur de moi que de ceux à qui il tâchoit d'échapper. J'avantai cependant sur eux à pas lents, et ensuite me jetant brusquement sur le premier, je l'assommaï d'un coup de crosse; j'aimois mieux m'en défaire de cette manière-là, que de faire feu sur lui, de peur d'être entendu des autres, quoique la chose fût fort difficile à une si grande distance, et qu'il eût été impossible aux sauvages de savoir ce que signiïoit ce bruit inconnu.

Le second, voyant tomber son camarade, s'arrête tout court comme effrayé; je continue à aller droit à lui, mais en l'approchant je le vois armé d'un arc et qu'il y met la flèche; ce qui m'oblige à le prévenir, et je le jette à terre roide mort du

premier coup. Pour le pauvre fuyard, quoiqu'il vit ses deux ennemis hors de combat, il étoit si épouvanté du feu et du bruit qui l'avoient frappé, qu'il s'arrêta tout court sans bouger du même endroit, et je vis dans son air effaré plus d'envie de s'enfuir de plus belle que d'approcher; je lui fais signe de nouveau de venir à moi; il fait quelques pas; puis il s'arrête encore, et continue ce même manège pendant quelques moments. Il s'imaginait sans doute qu'il étoit devenu prisonnier une seconde fois, et qu'il alloit être tué comme ses deux ennemis. Enfin, après lui avoir fait signe d'approcher pour la troisième fois, de la manière la plus propre à le rassurer, il s'y hasarda en se mettant à genoux à chaque dix ou douze pas, pour me témoigner sa reconnoissance. Pendant tout ce temps je lui souriois aussi gracieusement qu'il m'étoit possible. Enfin étant arrivé auprès de moi, il se jette à mes genoux, il baise la terre, il prend un de mes pieds et le pose sur sa tête, pour me faire comprendre sans doute qu'il me juroit fidélité, et qu'il me faisoit hommage en qualité de mon esclave. Je le levai de terre en lui faisant des caresses, pour l'encourager de plus en plus; mais l'affaire n'étoit pas encore finie; je vis bientôt que le sauvage que j'avois fait tomber d'un coup de crosse n'étoit pas mort, et qu'il n'avoit été qu'étourdi; je le fis remarquer à mon esclave, qui là-dessus prononça quelques mots que je n'entendis pas, et qui ne laissèrent point de me

charmer , comme le premier son d'une voix humaine qui avoit frappé mes oreilles dans l'espace de vingt-cinq ans.

Mais il n'étoit pas temps encore de m'abandonner à ce plaisir ; le sauvage en question avoit déjà assez repris de forces pour se mettre sur son séant , et la frayeur recommença à paroître dans l'air de mon esclave ; mais dès qu'il me vit faire mine de lâcher mon second fusil sur ce malheureux , il me fit entendre par signes qu'il souhaitoit de m'emprunter mon sabre , ce que je lui accordai. A peine s'en est-il saisi , qu'il se jette sur son ennemi , et qu'il lui tranche la tête d'un seul coup , aussi vite et aussi adroitement que pourroit le faire le plus habile bourreau de toute l'Allemagne. C'étoit pourtant la première fois de sa vie qu'il avoit vu une épée , à moins qu'on ne veuille donner ce nom aux sabres de bois , qui sont les armes ordinaires de ces peuples. J'ai pourtant appris dans la suite que ces sabres sont d'un bois si dur et si pesant , et qu'ils savent si bien les affiler , que d'un seul coup ils font voler de dessus un corps la tête avec les épaules.

Après avoir fait cette expédition , il revint à moi en sautant et en faisant des éclats de rire pour célébrer son triomphe , et avec mille gestes dont j'ignorois le sens : il mit mon sabre à mes pieds avec la tête du sauvage.

Ce qui l'embarrassa extraordinairement , c'étoit la manière dont j'avois tué l'autre Indien à une si

grande distance; et me le montrant , il me demanda par signes la permission de le voir de près : en étant tout proche , sa surprise augmente , il le regarde , le tourne tantôt d'un côté , tantôt de l'autre ; il examine la blessure que la balle avoit faite justement dans la poitrine , et qui ne paroissoit pas avoir saigné beaucoup , à cause que le sang s'étoit répandu en dedans. Après avoir considéré cela assez de temps , il revint à moi avec l'arc et les flèches du mort ; et moi , résolu de m'en aller , je lui ordonne de me suivre , en lui faisant entendre que je craignois que les sauvages ne fussent bientôt suivis d'un plus grand nombre.

Il me fit signe ensuite qu'il alloit les enterrer , de peur qu'ils ne nous découvrirent ; je le lui permis , et dans un instant il eut creusé deux trous dans le sable , où il les enterra l'un après l'autre. Cette précaution prise , je l'emmenai avec moi , non dans mon château , mais dans la grotte que j'avois plus avant dans l'île ; ce qui démentit mon songe , qui avoit donné mon bocage pour asile à mon esclave.

C'est dans cette grotte que je lui donnai du pain , une grappe de raisins secs , et de l'eau dont il avoit surtout grand besoin , étant fort altéré par la fatigue d'une si longue et si rude course : je lui fis signe d'aller dormir , en lui montrant un tas de paille de riz , avec une couverture qui me servoit de lit assez souvent à moi-même.

C'étoit un grand garçon bien découplé , de

vingt-cinq ans à peu près ; il étoit parfaitement bien fait : tous ses membres , sans être fort gros , marquoient qu'il étoit adroit et robuste ; son air étoit mâle sans aucun mélange de férocité ; au contraire , on voyoit dans ses traits , surtout quand il sourioit , cette douceur et cet agrément qui est particulier aux Européens. Il n'avoit pas les cheveux semblables à de la laine frisée , mais longs et noirs ; son front étoit grand et élevé , ses yeux brillants et pleins de feu. Son teint n'étoit pas noir , mais fort basané , sans avoir rien de cette désagréable couleur tannée des habitans du Brésil et de la Virginie ; il approchoit plutôt d'une légère couleur d'olive , dont il n'est pas aisé de donner une idée juste , mais qui me paroissoit avoir quelque chose de fort revenant. Il avoit le visage rond et le nez bien fait , la bouche belle , les lèvres minces , les dents bien rangées et blanches comme de l'ivoire.

Après avoir plutôt sommeillé que dormi pendant une demi-heure , il se réveille , sort de la grotte pour me rejoindre ; car dans cet intervalle j'avois été traire mes chèvres , qui étoient dans mon enclos tout près de là : il vient à moi en courant , il se jette à mes pieds avec toutes les marques d'une âme véritablement reconnoissante , il renouvelle la cérémonie de me jurer fidélité , posant mon pied sur sa tête ; en un mot , il fait tous les gestes imaginables pour m'exprimer son désir de s'assujettir à moi pour toujours. J'entendois la

plupart de ses signes, et je fis de mon mieux pour lui faire connoître que j'étois content de lui. En peu de temps je commençai à lui parler, et il apprit à me parler à son tour. Je lui enseignai d'abord qu'il s'appelleroit *Vendredi*, nom que je lui donnai en mémoire du jour dans lequel il étoit tombé en mon pouvoir. Je lui appris encore à me nommer mon *maître*, et à dire à propos *oui* et *non*. Je lui donnai ensuite du lait dans un pot de terre; j'en bus le premier, et j'y trempai mon pain; en quoi m'ayant imité, il me fit signe qu'il le trouvoit bon.

Je restai avec lui toute la nuit suivante dans la grotte; mais dès que le jour parut je lui fis comprendre de me suivre, et que je lui donnerois des habits: ce qui parut le réjouir, car il étoit absolument nu. En passant par l'endroit où il avoit enterré les sauvages, il me le montra exactement, aussi-bien que les marques qu'il avoit laissées pour le reconnoître, en me faisant signe qu'il falloit déterrer ces corps et les manger. Je me donnai là-dessus l'air d'un homme fort en colère; je lui exprimai l'horreur que j'avois d'une pareille pensée, en faisant comme si j'allois vomir, et je lui ordonnai de s'en aller, ce qu'il fit dans le moment avec beaucoup de soumission. Je le menai ensuite avec moi au haut de la colline pour voir si les ennemis étoient partis, et en me servant de ma lunette je ne découvris que la place où ils avoient été, sans apercevoir ni eux ni leurs

édifices ; marque certaine qu'ils s'étoient embarqués.

Je n'étois pas encore satisfait de cette découverte, et me trouvant à présent plus de courage, et par conséquent plus de curiosité, je pris mon esclave avec moi, armé de mon épée, et l'arc avec les flèches sur le dos : je lui fis porter un de mes mousquets, j'en gardai deux moi-même, et de cette manière nous marchâmes vers le lieu du festin.

En y arrivant mon sang se glaça par l'horreur du spectacle, qui ne fit pas le même effet sur *Vendredi* ; tout l'endroit étoit couvert d'ossements et de chair à moitié mangée ; en un mot, de toutes les marques du *repas de triomphe*, par lequel les sauvages avoient célébré la victoire qu'ils avoient obtenue sur leurs ennemis. Je vis à terre trois crânes, cinq mains et les os de deux ou trois jambes, autant de pieds, et *Vendredi* me fit entendre par ses signes qu'ils avoient emmené avec eux quatre prisonniers, dont ils en avoient mangé trois, lui-même étant le quatrième ; qu'il y avoit eu une grande bataille entre eux et le roi dont il étoit sujet, et qu'il y avoit eu beaucoup de prisonniers de part et d'autre, qui avoient été destinés au même sort que ceux dont je voyois les restes.

Je fis en sorte que mon esclave les ramassât tous dans un monceau, et que, mettant un grand feu à l'entour, il les réduisit en cendres ; je voyois bien



que son estomac étoit avide de cette chair, et que dans le cœur il étoit encore un vrai cannibale ; mais je lui marquai tant d'horreur pour un appétit si dénaturé, qu'il n'osoit pas le découvrir de crainte que je ne le tuasse.

La chose étant faite, nous nous en retournâmes dans mon château, où je me mis à travailler aux habits de *Vendredi*. Je lui donnai d'abord une culotte de toile que j'avois trouvée dans le coffre d'un des matelots, et qui, changée, un peu, lui alloit passablement bien. J'y ajoutai une veste de peau de chèvre, et comme j'étois devenu tailleur dans les formes, je lui fis encore un bonnet de la peau d'un lièvre, dont la façon n'étoit pas tant mauvaise. Il étoit charmé de se voir presque tout aussi bien vêtu que son maître, quoique dans le commencement il eût un air fort grotesque dans ces habillements, auxquels il n'étoit pas accoutumé. Sa culotte l'incommoda fort, et les manches de la veste lui faisoient mal aux épaules et sous les bras : mais tout cela étant élargi un peu dans les endroits nécessaires, commença bientôt à lui devenir familier.

Le jour suivant je me mis à délibérer où loger mon domestique d'une manière commode pour lui, sans que j'en eusse rien à craindre pour moi, s'il étoit assez méchant pour attenter quelque jour à ma vie. Je ne trouvai rien de plus convenable que de lui faire une hutte entre mes deux retranchements, et je pris toute la précaution nécessaire.

pour l'empêcher de venir dans mon château, malgré moi; de plus, je résolus d'emporter toutes les nuits avec moi, dans ma demeure, tout ce que j'avois d'armes en ma possession.

Heureusement toute cette prudence n'étoit pas fort nécessaire; jamais homme n'eut un valet plus fidèle, plus rempli de candeur et d'amour pour son maître : il s'attachoit à moi avec une tendresse véritablement filiale; il étoit sans fantaisies, sans opiniâtreté, incapable d'emportement, et en toute occasion il auroit sacrifié sa vie pour sauver la mienne. Il m'en donna en peu de temps un si grand nombre de preuves, qu'il me fut impossible de douter de son mérite et de l'inutilité de mes précautions à son égard.

Les bonnes qualités de mon esclave me faisoient remarquer souvent que, s'il avoit plu à Dieu dans sa sagesse de priver un si grand nombre d'hommes du véritable usage de leurs facultés naturelles, il leur avoit pourtant donné les mêmes principes de raisonnement qu'aux autres hommes, les mêmes desirs, les mêmes sentiments de probité et de reconnaissance, la même sincérité, la même fidélité, et que ces pauvres barbares employoient toutes ces facultés tout aussi bien que nous, dès qu'il plaisoit à la Divinité de leur donner l'occasion de s'apercevoir eux-mêmes de l'excellence de leur nature.

Cette réflexion me rendoit fort mélancolique, quand je songeois jusqu'à quel point nous nous

servons nous-mêmes de toutes les facultés de notre raison, quoique éclairés par l'esprit de Dieu et par la connoissance de sa parole; et je ne pouvois pas comprendre pourquoi la Providence avoit refusé le même secours à tant de millions d'âmes qui en auroient fait un meilleur usage que nous, si j'en puis juger par la conduite de mon sauvage. Ma raison étoit quelquefois assez égarée pour s'en prendre à la souveraineté de Dieu même, ne pouvant pas concilier avec la justice divine cette disposition arbitraire de la providence qui éclaire l'esprit des uns, laisse celui des autres dans les ténèbres, et exige pourtant de toutes les deux les mêmes devoirs. Tout ce que je pouvois imaginer pour me tirer de cette difficulté embarrassante, c'est que Dieu, étant infiniment saint et juste, ne puniroit ses créatures que pour avoir péché contre les *lumières qui leur servent de loi*, et qu'il ne les condamneroit que par des règles de justice, qui passent pour telles dans leur propre conscience; qu'enfin nous sommes comme l'argile entre les mains du potier, à qui aucun vase n'a droit de dire : *Pourquoi m'as tu fait ainsi?*

Mais pour retourner à mon nouveau compagnon, j'étois charmé de lui; et je me faisois une affaire de l'instruire et lui enseigner à parler, et je le trouvai le meilleur écolier du monde; il étoit si gai, si ravi quand il pouvoit m'entendre, ou faire en sorte que je l'entendisse, qu'il me communiquoit sa joie, et me faisoit trouver un plaisir

pliquant dans nos conversations. Mes jours s'écouloient alors dans une douce tranquillité, et pourvu que les sauvages me laissassent en paix, j'étois content de finir ma vie dans ces lieux.

Trois ou quatre jours après que j'avois commencé à vivre avec *Vendredi*, je résolus de le détourner de son appétit cannibale en lui faisant goûter d'autres viandes; je le conduisis donc un matin dans le bois, où j'avois dessein de tuer un de mes propres chevreaux pour l'en régaler; mais en y entrant je découvris par hasard une chèvre femelle couchée à l'ombre, et accompagnée de deux de ses petits : là-dessus j'arrêtai *Vendredi*, en lui faisant signe de ne point bouger, et en même temps je fis feu sur un des chevreux et le tuai. Le pauvre sauvage, qui n'avoit vu terrasser de loin un de ses ennemis sans pouvoir comprendre la possibilité de la chose, effrayé de nouveau, trembloit comme la feuille; sans tourner les yeux du côté du chevreau pour voir si je l'avois tué ou non, il ne songea qu'à ouvrir sa veste pour examiner s'il n'étoit pas blessé lui-même. Il croyoit sans doute que j'avois résolu de m'en défaire; car il vint se mettre à genoux devant moi, et embrassant les miens, il me tint d'assez longs discours, où je ne comprenois rien, sinon qu'il me supplioit de ne le pas tuer.

Pour le désabuser je le pris par la main en souriant, je le fis lever, et lui montrant du doigt le

chevreau , je lui fis signe de l'aller chercher ; ce qu'il fit ; et dans le temps qu'il étoit occupé à découvrir comment cet animal avoit été tué , je chargeai mon fusil de nouveau. Dans le moment même j'aperçus sur un arbre , à la portée du fusil , un oiseau que je pris d'abord pour un oiseau de proie , mais qui dans la suite se trouva être un perroquet. Là-dessus j'appelle mon sauvage , et lui montrant du doigt mon fusil , le perroquet et la terre qui étoit sous l'arbre , je lui fais entendre mon dessein d'abattre l'oiseau : je le fis tomber effectivement , et je vis mon sauvage effrayé de nouveau , malgré tout ce que j'avois tâché de lui faire comprendre. Ne m'ayant rien vu mettre dans mon fusil , il le regarda comme une source inépuisable de ruine et de destruction. De long-temps il ne put revenir de sa surprise , et si je l'avois laissé faire , je crois qu'il auroit adoré mon fusil aussi-bien que moi. Il n'osa pas y toucher pendant plusieurs jours ; mais il lui parloit comme si cet instrument eût été capable de lui répondre : c'étoit , comme je l'ai appris dans la suite , pour le prier de ne pas lui ôter la vie.

Quand je le vis un peu revenu de sa frayeur , je lui fis signe d'aller chercher l'oiseau ; ce qu'il fit : mais voyant qu'il avoit de la peine à le trouver , parce que la bête , n'étant pas tout-à-fait morte , s'étoit trainée assez loin de là , je pris ce temps pour recharger mon fusil à l'insu de mon

sauvage. Il revint bientôt après avec ma proie ; et moi , ne trouvant plus l'occasion de l'étonner , je m'en retournai avec lui dans ma demeure.

Le même soir j'écorchai le chevreau , je le coupai en pièces , et j'en mis quelques morceaux sur le feu dans un pot que j'avois : je les fis étuver , j'en fis un bouillon , et je donnai une partie de cette viande ainsi préparée à mon valet , qui , voyant que j'en mangeois , se mit à la goûter aussi. Il me fit signe qu'il y prenoit plaisir ; mais ce qui lui parut étrange , c'est que je mangeois du sel avec mon bouilli. Il me fit comprendre que le sel n'étoit pas bon , et après en avoir mis quelques grains dans sa bouche , il le cracha et fit une grimace comme s'il en avoit mal au cœur , ensuite se lava la bouche avec de l'eau fraîche. Pour moi , au contraire , je fis les mêmes grimaces en prenant une bouchée de viande sans sel ; mais je ne pus pas le porter à en faire de même , et il fut fort long-temps sans pouvoir s'y accoutûmer.

Après l'avoir ainsi apprivoisé avec cette nourriture , je voulus le jour suivant le régaler d'un plat de rôti ; ce que je fis en attachant un morceau de mon chevreau à une corde , et en le faisant tourner continuellement devant le feu , comme je l'avois vu pratiquer quelquefois en Angleterre. Dès que *Vendredi* en eut goûté , il fit tant de différentes grimaces pour me dire qu'il le trouvoit excellent et qu'il ne mangeroit plus de chair hu-

maine, qu'il y auroit eu bien de la stupidité à ne le pas entendre.

Le jour d'après, je l'occupai à battre du blé et à le vanner à ma manière, ce qu'en peu de temps il fit aussi bien que moi; il apprit de même à faire du pain; en un mot, il ne lui fallut que peu de jours d'apprentissage pour être capable de me servir de toutes manières.

J'avois à présent deux bouches à nourrir, et j'avois besoin d'une plus grande quantité de grain que par le passé. C'est pourquoi je choisis un champ plus étendu, et je me mis à l'enclore comme j'avois fait par rapport à mes autres terres; en quoi *Vendredi* m'aida non-seulement avec beaucoup d'adresse et de diligence, mais encore avec beaucoup de plaisir, sachant que c'étoit pour augmenter mes provisions et pour être en état de les partager avec lui. Il me parut fort sensible à mes soins, et il me fit entendre que sa reconnoissance l'animeroit à travailler avec d'autant plus d'assiduité. C'est l'année la plus agréable que j'aie passée dans mon île. *Vendredi* commençoit à parler fort joliment; il savoit déjà les noms de presque toutes les choses dont je pouvois avoir besoin, et de tous les lieux où j'avois à l'envoyer; ce qui me rendoit l'usage de ma langue qui m'avoit été si long-temps inutile, du moins par rapport au discours. Ce n'étoit pas seulement par sa conversation qu'il me plaisoit; j'étois charmé de plus en

plus de sa probité, et je commençois à l'aimer avec passion, voyant que, de son côté, il avoit pour moi tout l'attachement et toute la tendresse possible.

Un jour j'eus envie de savoir de lui s'il regrettoit beaucoup sa patrie; et comme il savoit assez d'anglais pour répondre à la plupart de mes questions, je lui demandai si sa nation n'étoit jamais victorieuse dans les combats; et se mettant à sourire : *Oui*, me dit-il, *nous toujours combattre le meilleur*; c'est-à-dire nous remportons toujours la victoire. Là-dessus nous eûmes l'entretien suivant, que je range ici en forme de dialogue.

LE MAÎTRE.

Votre nation combat toujours le meilleur ? D'où vient donc que vous avez été fait prisonnier ?

VENDREDI.

Ma nation pour combattre beaucoup.

LE MAÎTRE.

Mais comment donc avez-vous été pris ?

VENDREDI.

Eux plus beaucoup que ma nation, où moi être. Eux prendre un, deux, trois, et moi. Ma nation battre eux dans l'autre place, où moi n'être pas; là ma nation prendre un, deux grands mille

LE MAÎTRE.

Pourquoi donc vos gens ne vous ont pas repris sur les ennemis ?



VENDREDI.

Eux porter un, deux, trois et moi dans le canot. Ma nation n'avoir point canot alors.

LE MAÎTRE.

Eh bien ! *Vendredi*, dites-moi que fait votre nation des prisonniers qu'elle fait : les emmène-t-elle pour les manger ?

VENDREDI.

Oui, ma nation aussi manger hommes, manges tout-à-fait.

LE MAÎTRE.

Où les mène-t-elle ?

VENDREDI.

Les mener partout où trouver bon.

LE MAÎTRE.

Les mène-t-elle quelquefois ici ?

VENDREDI.

Oui, ici et beaucoup autres places.

LE MAÎTRE.

Avez-vous été ici avec vos gens ?

VENDREDI.

Oui, moi venir ici, dit-il, en montrant du doigt le nord-ouest de l'île.

Par-là je compris que mon sauvage avoit été par le passé dans l'île, à l'occasion de quelque festin cannibale sur le rivage le plus éloigné de

moi; et quelque temps après, lorsque je me hasardai d'aller de ce côté-là avec lui, il reconnut d'abord l'endroit, et me conta qu'il avoit aidé un jour à manger vingt hommes, deux femmes et un enfant. Il ne savoit pas compter jusqu'à vingt, mais il mit autant de pierres sur le sable, et me pria de les compter.

Ce discours me donna occasion de lui demander combien il y avoit de l'île au continent, et si dans ce trajet les canots ne périssent pas souvent? Il me répondit qu'il n'y avoit point de danger, et qu'un peu avant dans la mer on trouvoit les matins le même vent et le même courant, et toutes les après-dînées un vent et un courant directement opposés.

Je crus d'abord que ce n'étoit autre chose que le flux et le reflux; mais je compris dans la suite que ce phénomène étoit causé par la grande rivière *Orénoque* (1), dans l'embouchure de laquelle mon île étoit située, et que la terre que je découvrois à l'ouest et au nord-ouest étoit la grande île de la *Trinité*, située au septentrion de la rivière. Je fis mille questions à *Vendredi* touchant le pays, les habitants, la mer, les côtes et les peuples qui en étoient voisins, et il me donna sur tout cela toutes les ouvertures qu'il pouvoit; mais j'avois beau lui demander les noms des différents peuples

---

(1) Grande rivière de l'Amérique dans la terre-ferme qui se jette dans la mer par seize embouchures.

des environs , il ne me répondoit rien , sinon *Caribs* ; d'où j'inférois que c'étoit *Caribs* que nos cartes placent du côté de l'Amérique , qui s'étend de la rivière *Orénoque* vers *Gulana* et *Sainte-Marthe*. Il me dit encore que bien loin derrière la lune ( il vouloit dire vers le couchant de la lune , ce qui doit être à l'ouest de leur pays ) il y avoit des hommes blancs et barbus comme moi , et qu'ils avoient tué *grand beaucoup hommes* : c'étoit là sa manière de s'exprimer. Il étoit aisé de comprendre qu'il désignoit par-là les Espagnols , dont les cruautés se sont répandues par tous les pays , et que les habitants détestent par tradition.

Je m'informai de lui là-dessus comment je pourrois faire pour venir parmi ces hommes blancs. Il me repartit que j'y pouvois aller *en deux canots* , ce que je ne compris pas d'abord ; mais quand il se fut expliqué par signes , je vis qu'il entendoit par-là un canot aussi grand que deux autres.

Cet entretien me fit grand plaisir , et me donna l'espérance de me tirer quelque jour de l'île , et de trouver pour cela un secours considérable dans mon fidèle sauvage.

Je ne négligeois pas parmi ces différentes conversations de poser dans son âme les bases de la religion chrétienne. Un jour , entre autres , je lui demandois qui l'avoit fait. Le pauvre garçon , ne me comprenant pas , crut que je lui demandois qui étoit son père. Je donnai donc un autre tour à ma question , et je lui demandai qui avoit fait la

mer, la terre, les collines, les forêts. Il me dit que c'étoit un vieillard nommé Benakmukée, *qui survivoit à toutes choses*. Tout ce qu'il en savoit dire, c'est qu'il étoit fort âgé, plus âgé que la mer, la lune et les étoiles. Je lui demandai encore pourquoi, puisque ce vieillard avoit fait toutes choses, toutes les choses ne l'adornoient pas. Il me repartit avec un air de simplicité, que toutes créatures lui disoient : *Oh ! c'est-à-dire dans son style, lui rendoient hommage*. Mais, lui dis-je, où vont les gens de votre pays après leur mort ? Ils vont tous, *chez Benakmukée*, me répliqua-t-il ; et il me donna la même réponse à la même question que je lui fis touchant leurs ennemis qu'ils mangeoient.

Je tirai de là occasion de l'instruire dans la connoissance du vrai Dieu : je lui dis que le grand créateur de tous les êtres vit dans le ciel, qu'il gouverne tout par le même pouvoir et par la même sagesse, par lesquels il a tout formé ; qu'il est tout-puissant, capable de faire tout pour nous, de nous donner tout, de nous ôter tout ; et de cette manière-là je lui ouvris les yeux par degrés. Il m'écoutoit avec attention, et paroissoit recevoir avec plaisir la notion de Jésus-Christ envoyé au monde pour nous racheter, et de la véritable manière d'adresser nos prières à Dieu qui pouvoit les entendre, quoiqu'il fût dans le ciel.

Il me dit là-dessus que, puisque notre Dieu pouvoit nous entendre, quoiqu'il demeurât au-delà du soleil, il devoit être un plus grand Dieu

que leur Benakmukée, qui n'étoit pas si éloigné d'eux, et qui cependant ne pouvoit les entendre, à moins qu'ils ne vinssent lui parler sur les hautes montagnes où il avoit sa demeure. Y avez-vous été quelquefois, lui dis-je, pour avoir une pareille conférence? Il me répondit « que les jeunes gens « n'y alloient jamais, et que c'étoit l'affaire des « Ookakée, qui lui vont dire, *Oh!* et qui leur rapportent sa réponse. » Par ces Ookakée, il entendoit certains vieillards qui leur tiennent lieu de prêtres.

Je compris par-là qu'il y a des fraudes pieuses, même parmi les aveugles païens, et que la politique de se réserver certains mystères du culte religieux ne se trouve pas seulement chez le clergé romain (1), mais encore chez le clergé de toutes les religions, quelque absurdes et quelque barbares qu'elles puissent être.

Je fis mes efforts pour rendre sensible à mon sauvage la fraude de leurs prêtres, en lui disant que leur prétention d'aller parler à Benakmukée et d'en rapporter les réponses, étoit une fourberie, ou bien, s'ils avoient réellement de pareilles conférences, que ce ne devoit être qu'avec quelque mauvais génie. J'eus par-là occasion d'entrer dans un discours détaillé concernant le diable, son origine, sa rébellion contre Dieu, sa haine pour les

---

(1) Il est aisé de voir, par ce passage et quelques autres, que l'auteur professoit la religion réformée.

hommes qui le porte à se placer parmi les peuples les plus ignorants pour s'en faire adorer ; les stratagèmes qu'il emploie pour nous duper , la communication secrète qu'il se ménage avec nos passions et nos penchans , et sa subtilité à accommoder si bien ses pièges à nos inclinations naturelles , que nous devenons nos propres tentateurs , et que nous courons à notre perte de notre propre gré (1).

Les idées justes que je m'efforçois à lui donner du diable , ne faisoient pas sur son esprit les mêmes impressions que les notions de la Divinité. La nature même l'aideroit à sentir l'évidence de mes arguments , touchant la nécessité d'une première cause et d'une providence , comme aussi touchant la justice qu'il y a à en rendre hommage à celui à qui nous devons notre existence et notre conservation. Mais il étoit fort éloigné de trouver les mêmes secours pour se former l'idée du démon , de son origine , de son inclination à faire du mal , et à porter le genre humain à l'imiter.

Le pauvre garçon m'embarrassa un jour terriblement sur cette matière par une question qu'il me fit sans malice , et à laquelle pourtant je ne sus que lui répondre. En voici l'occasion.

Je venois de lui parler d'une manière étendue de la toute-puissance de Dieu , de son aversion pour le péché , par laquelle il devient un feu con-

---

(1) Voyez la note , page 37.

savant pour des *ouvriers d'iniquité*, et de son pouvoir de nous détruire dans un moment, comme dans un moment il nous a créés. Il avoit écouté tout cela d'un air fort sérieux et fort attentif.

J'en étois venu ensuite à lui conter que le diable étoit l'ennemi de Dieu dans les cœurs des hommes, et qu'il se servoit de toute sa subtilité malicieuse pour détruire les bons desseins de la Providence, et pour ruiner le royaume de Jésus-Christ. « Comment ! dit là-dessus *Vendredi*, Dieu « être si grand, si puissant, n'être pas lui grand, « plus puissant que le diable ? » Certainement il est plus puissant que le diable, lui dis-je ; et c'est pour cette raison que nous prions Dieu de pouvoir fouler le diable sous nos pieds, résister à ses tentations, et éteindre ses dards enflammés. « Mais, « répliqua-t-il, Dieu plus puissant, plus grand « que le diable ; pourquoi Dieu ne pas tuer le « diable, pour le diable non plus faire mauvais ? »

La question me surprit : j'étois un homme d'âge, mais fort jeune docteur, et peu propre à résoudre de telles difficultés. Comme je ne savois que dire, je fis semblant de ne pas l'entendre, et je lui demandai ce qu'il vouloit dire. Mais il souhaitoit trop sérieusement une réponse pour oublier sa question, et il la répéta dans le même mauvais style. Pour moi, ayant eu le temps de me reconnoître, je lui répondis que Dieu puniroit le diable à la fin sévèrement ; qu'il étoit réservé pour le jugement dernier, qui le condamneroit au feu

éternel. Ma solution ne satisfit pas mon sauvage , et répétant mes paroles : « A la fin , dit-il , réservé « pour le jugement ? moi non entendre : pourquoi « non tuer le diable à présent , pourquoi non tuer « grand auparavant ? » Il vaudroit autant me demander , repartis-je , pourquoi Dieu ne nous tue pas vous et moi , quand nous l'offensons. Il nous conserve pour que nous nous repentions , et qu'il puisse nous pardonner. Après avoir un peu ruminé là-dessus : « Bon , bon , dit-il avec une espèce de passion , ainsi vous , moi , diable , tous « mauvais , tous préserver , tous repentir , Dieu « tous pardonner à la fin. »

Me voilà atterré pour la seconde fois ; marque certaine que les simples notions de la nature peuvent conduire les créatures raisonnables à connoître la Divinité , et à lui adresser un culte religieux ; mais que la révélation seule nous peut ramener à la connoissance d'un Christ , rédempteur du genre humain , médiateur de la nouvelle alliance et notre intercesseur devant le trône de Dieu. Il n'y a , dis-je , qu'une révélation divine qui puisse imprimer de telles notions dans notre âme , et par conséquent la sainte Écriture seule , accompagnée dans l'esprit de Dieu , nous peut instruire dans la science du salut.

Cette réflexion me fit interrompre mon entretien avec Vendredi , et , me levant avec précipitation , je fis semblant d'avoir des affaires ; je trouvai même moyen de l'envoyer bien loin de là sous



quelque prétexte , et dans cet intervalle je priai Dieu ardemment de préparer le cœur de ce malheureux sauvage par son saint esprit, pour le rendre accessible à la connoissance de l'évangile, qui seule pouvoit le réconcilier avec son créateur: je le suppliai de guider tellement ma langue quand je lui parlerois de sa sainte parole, que ses yeux pussent s'ouvrir, et son esprit être convaincu et son âme sauvée.

Dès qu'il fut de retour, je me mis à lui parler fort au long de la rédemption du genre humain par notre divin Sauveur, de la doctrine de l'évangile qui nous a été prêchée par le ciel même, dont les principaux points sont la repentance et la foi en Jésus-Christ. Je lui expliquai de mon mieux pourquoi il n'avoit pas revêtu la nature d'un ange, mais celle d'un homme, et comment pour cette raison la rédemption ne regardoit pas les anges tombés, mais uniquement *les brebis égarées de la maison d'Israël.*

Il y avoit beaucoup plus de bonne volonté que de connoissance dans ma méthode d'instruire mon pauvre *Vendredi*, et j'avoue qu'il m'arriva ce qui arrive en pareil cas à bien d'autres; en travaillant à son instruction, je m'instruisis moi-même sur plusieurs points qui m'avoient été inconnus auparavant, ou du moins que je n'avois pas considérés avec assez d'attention, mais qui se présentoient naturellement à mon esprit lorsque j'en avois besoin. Je me trouvois même plus animé à la recherche

des vérités salutaires, que je l'avois été de ma vie; ainsi, que j'aie réussi avec mon sauvage ou non, du moins est-il sûr que j'avois de fortes raisons pour rendre grâces au ciel de me l'avoir fait rencontrer. Quel bonheur pour moi dans l'exil auquel j'avois été condamné, d'être non-seulement emporté par les châtimens de Dieu à tourner mes yeux du côté du ciel pour chercher la main qui me frappoit, mais surtout de me trouver un instrument de la Providence pour sauver le corps d'un malheureux sauvage, et peut-être aussi son âme, en le conduisant à la connoissance de Jésus-Christ, qui est la *vie éternelle*!

Quand je réfléchissois sur toutes ces choses, une joie secrète et calme s'emparoit de mon cœur; et j'étois ravi d'avoir été conduit par la Providence dans un lieu que j'avois si souvent regardé comme la source de mes plus cruels malheurs.

Dans cette agréable disposition de mon cœur, entretenue par les conversations de mon cher sauvage, je passai trois années entières parfaitement heureux, s'il est permis d'appeler bonheur parfait aucune situation de l'homme dans cette vie. Mon esclave étoit déjà aussi bon chrétien que moi, et peut-être meilleur; nous pouvions jouir ensemble de la lecture de la parole de Dieu, et son esprit n'étoit pas plus éloigné de nous que si nous nous étions trouvés en Angleterre.

Je m'appliquai sans relâche à cette lecture, et à lui en expliquer le sens selon mes foibles lumières;

et à son tour il aiguisoit mon esprit par ses demandes sensées , et me rendoit plus habile dans les vérités salutaires que je ne le serois devenu en lisant seul. L'expérience m'apprit alors que , par une bénédiction inexprimable , la connoissance de Dieu et la doctrine nécessaire au salut sont si clairement exposées dans la sainte Écriture , que la simple lecture en suffit pour nous faire comprendre nos devoirs , pour nous exciter à nous mettre en possession d'un sauveur , et à réformer entièrement notre vie , en nous soumettant avec obéissance à tous les commandements de Dieu. Tel étoit mon sort , je n'avois aucun secours , du moins aucun secours humain pour contribuer à mon instruction ; et les mêmes moyens se trouvèrent suffisants pour éclairer mon sauvage , et pour en faire un aussi bon chrétien que j'en aie jamais rencontré.

Pour la connoissance des disputes et des controverses qui sont si fréquentes dans le monde , et qui roulent sur le gouvernement ecclésiastique ou sur quelque subtilité en matière de doctrine , elle nous étoit parfaitement inutile , comme , à mon avis , elle l'est à tout le reste du genre humain (1). Nous avions un guide sûr pour le salut , savoir , la parole de Dieu , et , grâces au Seigneur , nous sentions d'une manière très-consolante les grâces de son saint esprit qui nous menoit en toute vé-

---

(1) Même observation qu'à la page. 115.

rité, et qui nous rendoit soumis aux ordres et aux préceptes de sa parole. A quoi nous auroit servi de démêler l'embarras des *points disputés*, qui ont produit tant de désordres dans le monde, quand même nous aurions eu assez d'habileté pour y parvenir? Mais il est temps de revenir aux suites de mon histoire.

Dès que *Vendredi* et moi fûmes en état de conférer ensemble, et qu'il commença à parler en mauvais anglais, je lui fis le récit de mes aventures, au moins de celles qui avoient quelque relation avec mon séjour dans cette île, et avec la manière dont j'y avois vécu; je le fis entrer dans le mystère de la poudre et canon et des balles, et je lui enseignai la manière de tirer; de plus je lui donnai un couteau dont il se faisoit un plaisir extraordinaire, et je lui fis un ceinturon avec une gaine suspendue, comme celle où l'on met en Angleterre les couteaux de chasse, mais appropriée pour y mettre une hache, dont l'utilité nous étoit beaucoup plus générale.

Je lui fis encore une description de l'Europe, et principalement de l'Angleterre, ma patrie; je lui dépeignis notre manière de vivre, notre culte religieux, le commerce que nous faisons par tout l'univers par le moyen de nos vaisseaux; je n'oubliai pas de lui donner une idée du vaisseau que j'avois été visiter, et l'endroit où il avoit échoué. Il est vrai que cette particularité étoit peu nécessaire, puisque, selon toutes les apparences, la

mer l'avoit si bien ruiné, qu'il n'en restoit pas la moindre trace.

Je lui fis remarquer aussi les restes de la chaloupe que nous perdîmes quand je m'échappai du naufrage : à peine y eut-il jeté les yeux, qu'il se mit à penser avec un air d'étonnement sans dire un seul mot. Je lui demandai quel étoit le sujet de sa méditation ; à quoi il ne répondit rien, « Moi voir telle chaloupe ainsi chez ma nation. »

Je ne savois pas ce qu'il vouloit dire pendant assez long-temps ; mais, après un plus mûr examen, je compris qu'il vouloit me faire entendre qu'une semblable chaloupe avoit été portée par un orage sur le rivage de sa nation. Je conclus de là que quelque vaisseau européen devoit avoir fait naufrage sur ces côtes, et que peut-être les vents ayant détaché la chaloupe, l'avoient poussée sur le sable ; mais je fus assez stupide pour ne pas me mettre dans l'esprit seulement que des hommes s'étoient sauvés du naufrage par ce moyen. La seule chose où je songeois, c'étoit de demander à mon sauvage une description de la chaloupe en question.

Il s'en acquitta assez bien ; mais il me fit entrer tout-à-fait dans sa pensée, en y ajoutant : « Nous sauver les blancs hommes de noyer. » Je lui demandai d'abord s'il y avoit donc quelques hommes blancs dans cette chaloupe. « Oui, dit-il, la chaloupe pleine d'hommes blancs. » Et en comptant par ses doigts, il me fit comprendre qu'il y en

avoit eu jusqu'à dix-sept , et qu'ils demeuroient chez sa nation

Ce discours remplit mon cerveau de nouvelles chimères ; je m'imaginois d'abord que c'étoient les gens du vaisseau échoué à la vue de mon ile , qui , d'abord que le bâtiment avoit donné contre des rochers , et qu'ils s'étoient crus perdus , s'étoient jetés dans la barque , et que par bonheur ils s'étoient sauvés sur les côtes des sauvages. Cette imagination m'excita à demander avec plus d'exactitude ce que ces gens étoient devenus. Il m'assura qu'ils étoient encore là ; qu'ils y avoient demeuré pendant quatre ans , subsistant par les vivres qui leur avoient été fournis par sa nation ; et lorsque je lui demandai pourquoi ils n'avoient pas été mangés , il me répondit : « Ils firent frères avec eux ; non manger hommes que quand la guerre faire battre. » C'est-à-dire que sa nation avoit fait la paix avec eux , et qu'elle ne mangeoit que les prisonniers de guerre.

Il arriva assez long-temps après , qu'étant au haut d'une colline , du côté de l'est , d'où , comme j'ai dit , on pouvoit découvrir dans un temps serein le continent de l'Afrique , après avoir attentivement regardé de ce côté-là , il parut tout extasié : il se mit à sauter et à gambader. Je lui en demandai le sujet , et il commença à crier de toutes ses forces : « O joie ! ô plaisant ! là voir mon pays , »  
« là ma nation. »

Le sentiment de sa joie étoit répandu sur tout

son visage, et je crus lire dans le feu de ses yeux un désir violent de retourner dans sa patrie. Cette découverte me rendit moins tranquille sur son chapitre, et je ne doutai point que, si jamais il trouvoit une occasion d'y venir, il n'oubliât et ce que je lui avois enseigné sur la religion, et toutes les obligations qu'il pouvoit m'avoir. Je craignois même qu'il ne fût capable de me découvrir à ses compatriotes, et d'en amener dans l'île quelques centaines pour les régaler de ma chair, avec la même gaité qui lui avoit été ordinaire autrefois en mangeant quelqu'un de ses ennemis.

Mais je faisois grand tort au pauvre garçon, ce dont je fus fort mortifié après. Cependant, durant quelques semaines que la jalousie me possédoit, je fus plus circonspect à son égard, et je lui fis moins de caresses, dans le temps que cet honnête sauvage fondoit toute sa conduite sur les plus excellents principes du christianisme, et d'une nature bien dirigée.

On croira facilement que je ne négligeois rien pour pénétrer les desseins dont je le soupçonnois; mais je trouvai dans toutes ses paroles tant de candeur, tant de probité, que mes soupçons devoient nécessairement tomber à la fin faute de nourriture. Il ne s'apercevoit pas seulement que mes manières étoient changées à son égard; preuve évidente qu'il ne songeoit à rien moins qu'à me tromper.

Un jour me promenant avec lui sur la colline dont j'ai déjà fait plusieurs fois mention, dans un

temps trop chargé pour découvrir le continent, je lui demandois s'il ne souhaitoit pas retourner dans son pays au milieu de sa nation. « Oui, répondit-il, moi fort joyeux voir ma nation. » Eh ! qu'y feriez-vous ? lui dis-je ; voudriez-vous redevenir sauvage, et manger encore de la chair humaine ? Il parut chagrin à cette question, et branla la tête : « Non, répliqua-t-il, *Vendredi* leur conter vivres bons, prier Dieu, manger pain de blé, chair de bêtes, lait, non plus manger hommes. » Mais ils vous mangeront, repartis-je. « Non, dit-il, eux non tuer moi, volontiers aimer apprendre ; » à quoi il ajouta qu'ils avoient appris beaucoup de choses des hommes barbus qui y étoient venus dans la chaloupe. Je lui demandai alors s'il avoit envie d'y retourner, et lorsqu'il m'eut répondu en souriant qu'il ne pouvoit pas nager jusque-là, je lui promis de lui faire un canot. Il me dit alors qu'il le vouloit bien, pourvu que je fusse de la partie ; et il m'assura que bien loin de me manger, ils feroient grand cas de moi, lorsqu'il leur auroit conté que j'avois sauvé sa vie et tué ses ennemis. Pour me tranquilliser là-dessus, il me fit un grand détail de toutes les bontés qu'ils avoient eues pour les hommes barbus que la tempête avoit jetés sur le rivage.

Depuis ce temps-là je pris la résolution de hâsser le passage, dans le dessein de joindre ces étrangers qui devoient être, selon moi, des Espagnols ou des Portugais, ne doutant point que



je ne regagnasse ma patrie , si j'avois une fois le bonheur de me trouver sur le continent avec une si nombreuse compagnie ; ce que je ne pouvois plus espérer , si je demeurois dans une île éloignée de la terre-ferme de plus de quarante lieues.

Dans cette vue , je résolus de mettre *Vendredi* au travail , et je le menai de l'autre côté de l'île pour lui montrer ma chaloupe ; et l'ayant tirée de l'eau sous laquelle je la conservois , je la mis à flot , nous y entrâmes tous deux. Voyant qu'il la manioit avec beaucoup d'adresse et de force , et qu'il la faisoit avancer le double de ce que j'étois capable de faire : Eh bien ! lui dis-je , *Vendredi* , nous en irons-nous chez votre nation ? Mais quand je le vis tout stupéfait par la crainte que la barque ne fût trop foible pour ce voyage , je lui fis voir l'autre que j'avois faite autrefois , et qui étant demeurée à sec pendant vingt-trois ans , étoit fendue partout et presque entièrement pourrie. Il me fit entendre que ce bâtiment étoit grand de reste pour passer la mer avec toutes les provisions qui nous étoient nécessaires.

Déterminé à exécuter mon dessein , je lui dis que nous devions aller nous en faire un de cette grandeur-là pour qu'il pût s'en retourner chez lui. A cette proposition il baissa la tête d'un air fort chagrin sans répondre un seul mot ; et quand je lui demandai la raison de son silence , il me dit d'un ton lamentable : « Pourquoi vous en colère , contre *Vendredi* ? quoi moi faire contre vous ? »

Je lui répondis qu'il se trompoit, et que je n'étois point du tout en colère. « Point colère ? » répliqua-t-il « en répétant plusieurs fois les mêmes paroles , « point colère ? Pourquoi donc envoyer *Vendredi* « auprès de ma nation ? » Quoi ! dis-je, ne m'avez-vous pas dit que vous souhaitiez y être ? « Oui , « repartit-il , souhaiter tous deux là , non *Vendredi* « là et point maître là. » En un mot il ne vouloit pas entendre par-là d'entreprendre le passage sans moi.

Après l'avoir questionné sur l'utilité qui reviendrait d'un pareil voyage, il me répondit avec vivacité : « Vous faire grand beaucoup bien, vous « enseigner hommes sauvages être bons hommes « apprivoisés, leur enseigner connoître Dieu , « prier Dieu, vivre nouvelle vie. » Hélas ! mon enfant, lui dis-je, vous ne savez pas ce que vous dites ; je ne suis moi-même qu'un ignorant. « Oui , « oui , répliqua-t-il , vous moi enseigner bonnes « choses, vous enseigner eux bonnes choses aussi. »

Nonobstant ces marques de son attachement pour moi, je fis semblant de continuer dans mon dessein de le renvoyer, ce qui le désespéra si fort, que, courant à une des haches qu'il portoit d'ordinaire, il me la présenta en me disant : « Vous « prendre, vous tuer *Vendredi*, non envoyer *Vendredi* chez ma nation. » Il prononça ces mots les yeux pleins de larmes, et d'une manière si touchante, que je fus convaincu de sa constante ten-

dresse pour moi , et que je lui promis de ne le renvoyer jamais contre son gré.

Tout ce qui portoit mon sauvage au désir de me mener avec lui dans sa patrie , c'étoit son amour pour ses compatriotes , auxquels il croyoit mes instructions utiles. Pour moi , mes vues étoient d'une autre nature : je ne songeois qu'à joindre les hommes barbus ; et , sans différer davantage , je me mis à choisir un grand arbre pour en faire un grand canot propre pour notre voyage. Il y en avoit assez dans l'île ; mais je souhaitois d'en trouver un assez près de la mer , pour pouvoir le lancer sans beaucoup de peine , dès qu'il seroit transformé en barque.

Mon sauvage en trouva bientôt un d'un bois qui m'étoit inconnu , mais qu'il connoissoit propre pour notre dessein. Il étoit d'avis de le creuser en brûlant le dedans ; mais après que je lui eus enseigné la manière de le faire par le moyen de *coins de fer* , il s'y prit fort adroitement ; et après un mois d'un rude travail , il perfectionna son ouvrage ; la barque étoit fort bien tournée , surtout quand , par le moyen de nos haches , nous lui eûmes donné en dehors la véritable tournure d'une chaloupe ; après quoi nous fûmes encore occupés une quinzaine de jours à la mettre à l'eau ; ce que nous fîmes ponce à ponce , par le moyen de quelques rouleaux.

J'étois surpris de voir avec quelle adresse mon

sauvage savoit la manier et la tourner, quelque grande qu'elle fût. Je lui demandai si elle étoit assez bonne pour y hasarder le passage, et il m'assura que nous le pouvions, même par un grand vent. J'avois pourtant encore un dessein qui lui étoit inconnu, c'étoit d'y ajouter un mât, une voile, une ancre et un câble. Pour cet effet je choisis un jeune cèdre fort droit, et j'employai *Vendredi* à l'abattre et à lui donner la figure nécessaire. Pour moi, je fis mon affaire de la voile; je savois qu'il me restoit un bon nombre de morceaux de vieilles voiles; mais, comme je n'avois été guère soigneux de les conserver pendant vingt-six ans, je craignois qu'elles ne fussent absolument pourries. J'en trouvai pourtant deux lambeaux passablement bons; je me mis à y travailler, et après la fatigue d'une couture longue et pénible, faute d'aiguilles, j'en fis enfin une mauvaise voile triangulaire, que nous appelons en Angleterre *une épaule de mouton*, et qu'on emploie d'ordinaire dans les chaloupes de nos vaisseaux; c'étoit celle dont la manœuvre m'étoit la plus familière, puisque avec une pareille voile je m'étois échappé autrefois de la Barbarie, comme le lecteur a vu ci-devant.

Je mis près de deux mois à funer et à dresser mon mât et mes voiles, et à mettre la dernière main à tout ce qui étoit nécessaire à la barque; j'y ajoutai un petit *étai* et une *mizaine*, pour aider le bâtiment en cas qu'il fût trop emporté par la

marée; et, qui plus est, j'attachai un gouvernail à la poupe, quoique je fusse un assez mauvais charpentier. Comme je savois l'utilité, et même la nécessité de cette pièce, je travaillai avec tant d'application, qu'enfin j'en vins à bout. Mais quand je considère toutes les inventions dont je me servis pour suppléer à ce qui me manquait, je suis persuadé que le gouvernail seul me coûta autant de peine que toute la barque.

Il s'agissoit alors d'enseigner la manœuvre à mon sauvage : car, quoiqu'il sût parfaitement comment faire aller un canot à force de rames, il étoit fort ignorant dans le maniement d'une voile et d'un gouvernail. Il étoit dans un étonnement inexprimable quand il me voyoit tourner et virer ma barque à ma fantaisie, et les voiles changer et s'enfler du côté où je voulois faire cours. Cependant un peu d'usage lui rendit toutes ces choses familières, et en peu de temps il devint un parfaitement bon matelot, excepté qu'il me fut impossible de lui faire comprendre la boussole. Ce n'étoit pas un grand malheur; car nous avions rarement un temps couvert, et jamais de brouillards; de manière que la *boussole* nous étoit assez inutile, puisque pendant la nuit nous pouvions voir les étoiles et découvrir le continent, hormis dans les saisons pluvieuses, pendant lesquelles personne ne s'avisait de mettre en mer.

J'étois alors entré dans la vingt-septième année de mon exil dans cette île, quoique je ne puisse

guère appeler exil les trois dernières , où j'ai joui de la compagnie de mon fidèle sauvage. Je continuoïis toujours à célébrer l'anniversaire de mon débarquement dans l'île , avec la même reconnoissance envers Dieu dont j'avois été animé dans le commencement. Il est certain même que , dans ma situation présente , cette reconnoissance devoit redoubler par les nouveaux bienfaits dont la Providence me combloit , et surtout par l'espérance prochaine qu'elle me faisoit concevoir de ma délivrance. J'étois persuadé que l'année ne se passeroit pas sans voir mes vœux accomplis ; mais cette persuasion ne me faisant rien négliger de mon économie ordinaire , je remuois la terre comme de coutume , je plantois , je faisois des enclos , je séchois mes raisins ; en un mot , j'agissois comme si je devois finir ma vie dans l'île.

La saison pluvieuse étant survenue , j'étois obligé de garder la maison plus qu'en d'autres temps ; j'avois déjà pris mes mesures pour mettre notre *bâtiment* en sûreté ; je l'avois fait entrer dans la petite baie dont j'ai fait plusieurs fois mention , je l'avois tiré sur le rivage pendant la haute marée , et *Vendredi* lui avoit creusé un petit chantier justement assez profond pour pouvoir lui donner autant d'eau qu'il falloit pour le mettre à flot , et pendant la basse marée , nous avions pris toutes les précautions nécessaires pour empêcher l'eau de la mer d'entrer malgré nous dans ce chantier. Pour le mettre à l'abri de la pluie , nous le cou-

vrimes d'un si grand nombre de branches d'arbres, qu'un toit de chaume n'est pas plus impénétrable. De cette manière nous attendîmes les mois de novembre et de décembre, dans l'un desquels je m'étois déterminé à hasarder le passage.

Mon désir d'exécuter mon entreprise s'affermir par le retour du temps stable, et j'étois continuellement occupé à préparer tout, principalement à assembler les provisions nécessaires pour le voyage, ayant dessein de mettre en mer dans une quinzaine de jours. Un matin, pendant que je travaillois de cette manière, j'ordonnai à *Vendredi* d'aller sur le bord de la mer pour chercher quelque tortue, dont la trouvaille nous étoit fort agréable, tant à cause des œufs que de la viande. Il n'y avoit qu'un moment qu'il étoit sorti, quand je le vis revenir à toutes jambes, et voler par-dessus mon retranchement extérieur, comme si ses pieds ne touchoient pas à terre. Sans me donner temps de faire des questions, il se mit à crier : « O maître, maître ! ô douleur ! ô mauvais ! » Qu'y a-t-il, *Vendredi* ? lui dis-je. « Oh ! répond-il, « là-bas, un, deux, trois canots ; un, deux, trois. » Je conclus de la manière de s'exprimer qu'il devoit y avoir six canots ; mais je trouvai dans la suite qu'il n'y en avoit que trois.

J'avois beau tâcher de le rassurer, le pauvre garçon continuoît à être dans des transes mortelles, se persuadant que les sauvages étoient venus exprès pour le mettre en pièces, pour le

dévoré. Courage, *Vendredi*, lui dis-je; je suis dans un aussi grand danger que toi; s'ils nous attrapent, ils n'épargneront pas plus ma chair que la tienne : c'est pourquoi il faut que nous nous hasardions à les combattre. Sais-tu te battre, mon enfant? « Moi tirer, répliqua-t-il; mais venir là « plusieurs grand nombre. » Ce n'est pas une affaire, lui dis-je; nos armes à feu effraieront ceux qu'elles ne tueront pas. Je suis résolu de hasarder ma vie pour toi, pourvu que tu m'en promettes autant, et que tu veuilles exactement suivre mes ordres. « Oui, répondit-il, moi mourir, quand « mon maître ordonne mourir. »

Là-dessus je lui fis boire un coup de mon *rum* pour lui fortifier le cœur. Je lui fis prendre mes deux fusils de chasse, que je chargeai de la plus grosse dragée; je pris encore quatre mousquets, sur chacun desquels je mis deux clous et cinq petites balles; je chargeai mes pistolets tout aussi bien à proportion; je mis à mon côté mon grand sabre tout nu, et j'ordonnai à *Vendredi* de prendre sa hache.

M'étant préparé de cette manière, je pris une de mes lunettes, et je montai au haut de la colline pour découvrir ce qui se passoit sur le rivage : j'aperçus bientôt que nos ennemis y étoient au nombre de vingt-un, avec trois prisonniers; qu'ils étoient venus en trois canots, et qu'ils avoient dessein de faire un festin de triomphe par le moyen de ces trois corps humains.



J'observai encore qu'ils étoient débarqués, non dans l'endroit où *Vendredi* leur étoit échappé, mais bien plus près de ma petite baie, où le rivage étoit bas, et où un bois épais s'étendoit presque jusqu'à la mer. Cette découverte m'anima d'un nouveau courage; et, retournant vers mon esclave, je lui dis que j'étois déterminé à les tuer tous, s'il vouloit m'assister avec vigueur. Sa peur étant alors passée, et le rhum ayant mis ses esprits en mouvement, il parut plein de feu, et répéta avec un air ferme : « Moi mourir, quand vous ordonne « mourir. »

Pour mettre à profit ce moment de noble fureur, je partage les armes entre nous deux; je lui donne un pistolet pour mettre à sa ceinture, je lui mets trois fusils sur l'épaule; j'en prends autant pour moi, nous nous mettons en marche. Outre mes armes, je m'étois pourvu d'une bouteille de rhum, et j'avois chargé mon esclave d'un sac plein de poudre et de balles. Le seul ordre qu'il avoit à suivre étoit de marcher sur mes pas, de ne faire aucun mouvement, de ne pas dire un mot sans que je le lui eusse commandé. Dans cette posture, je cherchai à main droite un détour pour venir de l'autre côté de la baie et pour gagner le bois, afin d'avoir les cannibales à la portée du fusil avant qu'ils m'eussent découvert. Je vins aisément à bout de trouver une telle route, par le moyen de mes lunettes d'approche.

Tout en marchant, je ralentis beaucoup, pas

mes réflexions, l'ardeur qui m'avoit porté à cette entreprise; ce n'étoit pas que le nombre des ennemis me fit peur : ils étoient nus, et certainement j'avois lieu de nous croire plus forts qu'eux; mais les mêmes raisons qui m'avoient donné autrefois de l'horreur pour un pareil massacre, faisoient encore de vives impressions sur mon esprit.

« Quelle nécessité, dis-je en moi-même, me porte  
« à tremper mes mains dans le sang d'un peuple  
« qui n'a jamais eu la moindre intention de m'of-  
« fenser? Leurs coutumes barbares font leur propre  
« malheur, et sont une preuve que Dieu les a li-  
« vrés, aussi-bien que tant de nations, à leur stu-  
« pide brutalité, sans m'établir juge de leurs ac-  
« tions et exécuter de sa justice; il l'exercera sur  
« eux lui-même quand il le voudra, et de la ma-  
« nière qu'il le trouvera bon. C'est une autre af-  
« faire par rapport à *Vendredi*, qui est leur ennemi  
« déclaré, et dans un état de guerre légitime avec  
« eux; mais il n'y a rien entre eux et moi. »

Ces pensées me jetèrent dans une grande incertitude, dont je sortis enfin en me déterminant d'approcher seulement du lieu de leur barbare festin, et d'agir selon que le ciel m'inspireroit, à moins que quelque chose ne se présentât à mes yeux comme une vocation particulière.

Dans cette vue, j'entrai par le bois avec toute la précaution et tout le silence possible, ayant *Vendredi* sur mes talons, et je m'avançai jusqu'à ce qu'il n'y eût qu'une petite pointe du bois entre

nous et les sauvages : apercevant alors un arbre fort élevé, j'appelle *Vendredi* tout doucement, et je lui ordonne de percer jusque-là pour découvrir à quoi les sauvages s'occupoient. Il le fit, et vint bientôt me rapporter qu'on les voyoit de là distinctement; qu'ils étoient tous autour de leur feu, se régaland de la chair d'un de leurs prisonniers, et qu'à quelques pas de là il y en avoit un autre garrotté et étendu sur le sable, qui auroit bientôt le même sort; que ce dernier n'étoit pas de leur nation, mais un des hommes barbus qui s'étoient sauvés dans son pays avec une chaloupe. Ce rapport, et surtout la particularité du *prisonnier barbu*, ranimèrent toute ma fureur. Je m'avançai vers l'arbre moi-même, et j'y vis clairement un homme blanc couché sur le sable, les mains et les pieds garrottés : les habits dont je le vis couvert ne me laissèrent pas douter que ce ne fût un Européen.

Il y avoit un autre arbre entouré d'un petit buisson, environ plus près de leur horrible festin de cinquante verges, où, si je pouvois parvenir sans être aperçu, je vis que je les aurois à demi-portée de fusil. Cette découverte me donna assez de prudence pour maîtriser ma passion pour quelques moments, quoique ma rage fût montée jusqu'au plus haut degré; et me glissant derrière quelques broussailles, je parvins à cet endroit où je trouvai une petite élévation d'où je découvris à quatre-vingts verges de moi tout ce qui se passoit.

Je vis qu'il n'y avoit pas un instant à perdre ; dix-neuf de ces barbares étoient assis à terre , serrés les uns contre les autres , ayant détaché deux bouchers , pour leur apporter apparemment le pauvre chrétien membre à membre. Ils étoient déjà occupés à lui délier les pieds , quand , me tournant vers mon esclave : Allons , *Vendredi* , lui dis-je , suis mes ordres exactement ; fais précisément ce que tu me verras faire , sans manquer dans le moindre point : il me le promît , et là-dessus , posant à terre un de mes mousquets et un de mes fusils de chasse , je le vis m'imiter avec exactitude. Avec mon autre mousquet je couchai les sauvages en joue , en lui ordonnant d'en faire autant : *Es-tu prêt ?* lui dis-je. *Oui* , répondit-il ; et en même temps nous fîmes feu l'un et l'autre.

*Vendredi* m'avoit tellement surpassé à viser juste , qu'il en tua deux et en blessa trois , au lieu que je n'en blessai que deux et n'en tuai qu'un seul. On peut juger si les autres étoient dans une terrible consternation ; tous ceux qui n'étoient pas blessés se levèrent précipitamment sans savoir de quel côté tourner leurs pas pour éviter le danger , dont la cause leur étoit inconnue. *Vendredi* cependant avoit toujours les yeux fixés sur moi pour observer et pour imiter mes mouvements. Après avoir vu l'effet de notre première décharge , je jetai mon mousquet pour prendre le fusil de chasse , et mon esclave en fit de même. Il toucha en joue comme moi. *Es-tu prêt ?* lui demandai-je

encore ; et dès qu'il m'eut dit que oui : *feu donc*, lui dis-je, *au nom de Dieu* ; et en même temps nous tirâmes encore parmi la troupe effrayée ; et, comme nos armes étoient chargées d'une dragée grosse comme de petites balles de pistolet, il n'en tomba que deux ; mais il y en avoit tant de blessés, que nous les vîmes courir çà et là couverts de sang, et qu'un moment après il en tomba encore trois à demi-morts,

Ayant jeté alors à terre les armes déchargées, je saisis mon second mousquet : j'ordonnai à *Vendredi* de me suivre, ce qu'il fit avec beaucoup d'intrépidité. Je sortis brusquement du bois avec *Vendredi* sur mes talons, et dès que je fus découvert, je poussai un grand cri, comme il fit de son côté ; ensuite je me mis à courir de toutes mes forces autant que me le permettoit le fardeau d'armes que je portois, vers la pauvre victime qui étoit étendue sur le sable, entre le lieu du festin et la mer. Les bouchers, qui alloient exercer leur art sur ce pauvre malheureux, l'avoient abandonné au bruit de notre première décharge, et, prenant la fuite avec une terrible frayeur du côté de la mer, s'étoient jetés dans un des canots, où ils furent suivis par trois autres. Je criai à *Vendredi* de courir de ce côté-là et de tirer dessus. Il m'entendit d'abord, et s'étant avancé sur eux d'une quarantaine de verges, il fit feu. Je m'imaginai au commencement qu'il les avoit tous tués, les voyant tomber les uns sur les autres ; mais j'en revins bientôt

deux sur pied : il en avoit pourtant tué deux et blessé un troisième d'une telle manière, qu'il resta comme mort au fond de la barque.

Pendant que mon sauvage s'attachoit ainsi à la destruction de ses ennemis, je tirai mon couteau pour couper les liens du prisonnier, et ayant mis en liberté ses pieds et ses mains, je le mis sur son séant, et je lui demandai en portugais qui il étoit. Il me répondit en latin, *christianus* ; mais le voyant si foible, qu'il avoit de la peine à se tenir debout et à parler, je lui donnai ma bouteille et lui fis signe de boire. Il le fit et mangea encore un morceau de pain que je lui avois donné pareillement. Après avoir un peu repris ses esprits, il me fit entendre qu'il étoit Espagnol, et qu'il m'avoit toutes les obligations imaginables pour l'important service que je venois de lui rendre : je me servis de tout l'espagnol que je pouvois rassembler, et je lui dis : *Signor*, nous parlerons une autre fois ; mais à présent il faut combattre : s'il vous reste quelque force, prenez ce pistolet et cette épée, et faites-en bon usage. Il le prit d'un air reconnoissant. Il sembloit que ces armes lui fissent revenir toute sa vigueur. Il tomba dans le moment sur ses ennemis comme une furie, et, dans un tour de main, il en dépêcha deux à coups de sabre. Il est vrai qu'ils ne se défendoient guère. Ces pauvres barbares étoient si effrayés du bruit de nos fusils, qu'ils étoient aussi peu en état de songer à leur conservation que leur chair avoit

été capable de résister à nos balles. Je m'en étois bien aperçu lorsque *Vendredi* avoit fait feu sur ceux qui étoient dans la barque, dont les uns avoient été terrassés par la peur, tout aussi-bien que les autres par les blessures.

Je tenois toujours mon dernier fusil dans la main sans le tirer, pour n'être pas pris au dépourvu. C'étoit tout ce que j'avois pour me défendre, ayant donné mon pistolet et mon sabre à l'Espagnol. J'ordonnai cependant à *Vendredi* de retourner à l'arbre où nous avions commencé le combat, et d'y chercher nos armes déchargées; ce qu'il fit avec une grande rapidité. Pendant que je m'étois mis à terre pour les charger de nouveau, je vis un combat très-vigoureux entre l'Espagnol et un des sauvages, qui étoit allé sur lui avec un de ces sabres de bois qui avoient été destinés à le priver de la vie si je ne l'eusse empêché. L'Espagnol qui, bien que foible, étoit aussi brave et aussi hardi qu'il est possible de l'être, avoit déjà combattu l'Indien pendant quelque temps, et lui avoit fait deux blessures à la tête, quand l'autre, l'ayant saisi par le milieu du corps, le jeta à terre, et fit tous ses efforts pour lui arracher son épée. L'Espagnol ne perdit pas son sang-froid dans cette extrémité; il quitta sagement le sabre, mit la main au pistolet, et tua son ennemi sur-le-champ. *Vendredi*, qui n'étoit plus à portée de recevoir mes ordres, se voyant en pleine liberté, poursuivit les autres sauvages avec sa hache, de laquelle

il dépêcha d'abord trois de ceux qui avoient été jetés à terre par nos décharges, et ensuite tous les autres qu'il put attraper. De l'autre côté, l'Espagnol ayant pris un de mes fusils, se mit à la poursuite de deux autres qu'il blessa tous deux; mais comme il n'avoit pas la force de courir, ils se sauvèrent dans le bois, où *Vendredi* en tua encore un : pour le second, qui étoit d'une agilité extrême, il lui échappa, se jeta à corps perdu dans la mer, et gagna à la nage le canot où il y avoit trois de ses camarades, dont l'un, comme j'ai déjà dit, étoit blessé. Ces quatre furent les seuls qui se sauvèrent de nos mains, de toute la troupe, comme il est aisé de voir par la liste suivante :

|                                                                                                            |   |
|------------------------------------------------------------------------------------------------------------|---|
| Trois tués par notre première décharge. . . .                                                              | 3 |
| Deux tués par la seconde. . . . .                                                                          | 2 |
| Deux tués par <i>Vendredi</i> dans le canot. . . . .                                                       | 2 |
| Deux tués par le même, de ceux qui avoient été d'abord blessés. . . . .                                    | 2 |
| Un tué par le même dans le bois. . . . .                                                                   | 1 |
| Trois tués par l'Espagnol. . . . .                                                                         | 3 |
| Quatre tués par <i>Vendredi</i> dans le bois, où leurs blessures les avoient fait tomber çà et là. . . . . | 4 |
| Quatre sauvés dans le canot, parmi lesquels un blessé. . . . .                                             | 4 |

**En tout. . . . . 21**



Ceux qui étoient dans le canot faisoient force de rames pour se mettre hors de la portée du fusil ; et quoique mon esclave leur tirât encore deux ou trois coups , je n'en vis pas un faire mine d'en être touché. Il souhaitoit fort que nous prissions un des canots pour leur donner la chasse : ce n'étoit pas sans raison. Il étoit fort à craindre , s'ils s'échappoient , qu'ils ne fissent le récit de leur triste aventure à leurs compatriotes , et qu'ils ne revinssent avec quelques centaines de barques , pour nous accabler par leur nombre. J'y consentis donc ; je me jetai dans un de leurs canots , en commandant à *Vendredi* de me suivre : mais je fus bien surpris en y voyant un troisième prisonnier garrotté de la même manière que l'avoit été l'Espagnol , et presque mort de peur , n'ayant pas su ce dont il s'agissoit ; car il étoit tellement lié , qu'il étoit incapable de lever la tête , et qu'il lui restoit à peine un souffle de vie.

Je me mis d'abord à couper les cordes qui l'incommodoient si fort , je m'efforçai à le lever , mais il n'avoit pas la force de se soutenir ou de parler. Il jeta seulement des cris sourds , mais lamentables , craignant sans doute qu'on ne le déliât que pour lui ôter la vie.

Dès que *Vendredi* fut entré dans la barque , je lui dis de l'assurer de sa délivrance , et de lui donner un coup de mon rhum ; ce qui , joint à la bonne nouvelle à laquelle il ne s'attendoit pas , le

fit revivre, et lui donna assez de force pour se mettre sur son séant.

Dès que *Vendredi* l'eut bien regardé et l'eut entendu parler, c'étoit une chose à tirer les larmes des yeux à l'homme le plus insensible, de le voir baisser, embrasser ce sauvage; de le voir pleurer, rire, sauter, danser à l'entour, ensuite se tordre les mains, se battre le visage, et puis sauter, danser de nouveau, enfin se comporter comme s'il étoit hors de sens. Pendant quelques moments il n'avoit pas la force de m'expliquer la cause de tant de mouvements opposés; mais, étant un peu revenu à lui, il me dit que ce sauvage étoit son père.

Il m'est impossible d'exprimer jusqu'à quel degré je fus touché des transports que l'amour filial produisit dans le cœur du pauvre garçon à la vue de son père délivré des mains de ses bourreaux. Il m'est tout aussi difficile de bien dépeindre toutes les tendres extravagances où ce spectacle le jetoit : tantôt il entroit dans le canot, tantôt il en sortoit, tantôt il y entroit de nouveau, il s'asseyoit auprès de son père, et pour le réchauffer il en tenoit la tête serrée contre sa poitrine pendant des demi-heures entières; il lui prenoit les mains et les pieds, roidis par la force dont ils avoient été liés, et tâchoit de les amollir en les frottant. Voyant quel étoit son dessein, je lui donnai de mon rhum, pour rendre ce frottement

plus utile; ce qui fit beaucoup de bien au pauvre vieillard.

Cet accident nous fit oublier de poursuivre le canot des sauvages qui étoit déjà hors de notre vue : ce fut un bonheur pour nous; car deux heures après, lorsqu'ils ne pouvoient pas encore avoir fait le quart du chemin, il s'éleva un vent terrible qui continua pendant toute la nuit, et comme il venoit du nord-ouest, et qu'il leur étoit contraire, il ne me parut guère possible alors qu'ils pussent gagner leurs côtes.

Pour *Vendredi*, il étoit tellement occupé autour de son père, que pendant assez long-temps je n'eus pas le cœur de le tirer de là; mais quand je crus qu'il avoit suffisamment satisfait ses transports, je l'appelai : il vint en sautant, en riant et en marquant la joie la plus vive. Je lui demandai s'il avoit donné du pain à son père. « Non, dit-il, « moi vilain chien manger tout moi-même. » Là-dessus je lui donnai un de mes gâteaux d'orge que j'avois dans ma poche, et j'y ajoutai un coup de *rum* pour lui-même. Il n'y goûta pas seulement, mais alla porter le tout à son père, avec une poignée de raisins secs que je lui avois donnés encore pour ce bonhomme.

Un moment après, je le vis sortir de la barque, et se mettre à courir vers mon habitation avec une telle rapidité, que je le perdais de vue dans un instant; car c'étoit le garçon le plus agile et le plus

léger que j'aie vu de mes jours. J'avois beau crier, il n'entendoit rien ; mais environ un quart d'heure après, je le vis revenir avec moins de vitesse, parce qu'il portoit quelque chose.

C'étoit un pot rempli d'eau fraîche et quelques morceaux de pain, qu'il me donna. Pour l'eau, il la porta à son père, après que j'en eus bu un petit coup pour me désaltérer. Elle ranima entièrement le pauvre vieillard, et lui fit plus de bien que toute la liqueur forte qu'il avoit prise ; car il mourroit de soif.

Quand il eut bu, et que je vis qu'il y avoit encore de l'eau de reste, j'ordonnai à *Vendredi* de la porter à l'Espagnol, avec un des gâteaux qu'il m'avoit été chercher. Celui-ci étoit extrêmement faible, et s'étoit couché sur l'herbe à l'ombre d'un arbre ; il se releva pourtant pour manger et pour boire, et je m'en approchai moi-même pour lui donner une poignée de raisins. Il me regarda d'un air tendre et plein de la plus vive reconnaissance ; mais il avoit si peu de forces, quoiqu'il eût marqué tant de vigueur dans le combat, qu'il ne pouvoit se soutenir sur ses jambes ; il l'essaya deux ou trois fois, mais en vain ; ses pieds, enflés prodigieusement à force d'avoir été garrottés, lui causoient trop de douleur. Pour le soulager, j'ordonnai à *Vendredi* de les lui frotter avec du *rum*, comme il avoit fait à l'égard de son père.

Quoique mon pauvre sauvage s'acquittât de ce devoir avec affection, il ne pouvoit pas s'empêcher,

de moment à autre, de tourner les yeux vers son père, pour voir s'il étoit toujours dans le même endroit et dans la même posture. Une fois entre autres, ne le voyant pas, il se leva avec précipitation, et courut de ce côté-là avec tant de vitesse, qu'il étoit difficile de voir si ses pieds touchoient à terre; mais, en entrant dans le canot, il vit qu'il n'y avoit rien à craindre, que son père s'étoit couché seulement pour se reposer. Dès que je le vis de retour, je priai l'Espagnol de souffrir que *Vendredi* l'aidât à se lever, et le conduisit vers la barque, pour le mener de là vers mon habitation, où j'aurois de lui tout le soin possible. Mon sauvage n'attendit pas que l'Espagnol fit le moindre effort; comme il étoit aussi robuste qu'agile, il le chargea sur ses épaules, le porta jusqu'à la barque, et le fit asseoir sur un des côtés du canot; ensuite il le plaça tout auprès de son père; puis sortant de la barque, il la lança à l'eau, et quoiqu'il fit un grand vent, il la fit suivre le rivage plus vite que je n'étois capable de marcher. Après l'avoir fait entrer dans la baie, il se mit de nouveau à courir pour chercher l'autre canot des sauvages qui nous étoit resté, et il y arriva avec cette barque aussi vite que j'y étois venu par terre. Il me fit passer la baie, et ensuite il alla aider nos nouveaux compagnons à sortir du canot où ils étoient; mais ils n'étoient ni l'un ni l'autre en état de marcher; de manière que *Vendredi* ne savoit comment faire.

Après avoir médité sur les moyens de remédier à cet inconvénient, je priai mon sauvage de s'asseoir et de se reposer; et pour moi, je me mis à travailler cependant à une espèce de brancard; nous les y posâmes tous deux, et les portâmes jusqu'à notre retranchement extérieur : mais nous voilà dans un plus grand embarras qu'auparavant. Je n'avois nulle envie d'abattre ce rempart, et je ne voyois pas comment on pourroit les faire passer par-dessus. Le seul parti qu'il y avoit à prendre, c'étoit de travailler de nouveau; et avec l'aide de *Vendredi* je dressai, en moins de deux heures, une jolie petite tente couverte de ramée et de vieilles voiles, entre mon retranchement extérieur et le bocage que j'avois eu soin de planter à quelques pas de là. Dans cette hutte, je leur fis deux lits de quelques bottes de paille, sur chacun desquels je mis une couverture pour les tenir chauds.

Voilà mon île peuplée; je me croyois riche en sujets, et c'étoit une idée fort avantageuse pour moi de me considérer comme un petit monarque; toute cette île étoit mon domaine par des titres incontestables. Mes sujets m'étoient parfaitement soumis; j'étois leur législateur et leur seigneur despotique : ils m'étoient tous redevables de la vie, et tous ils étoient prêts à la risquer pour mon service dès que l'occasion s'en présenteroit. Ce qui étoit le plus remarquable, c'est qu'il y avoit dans mes états trois religions différentes : *Vendredi* étoit protestant, son père étoit païen et

un cannibale; l'Espagnol étoit catholique romain; et moi, comme un prince sage et équitable, j'établissois la liberté de conscience dans tout mon royaume. Cela soit dit en passant.

Dès que j'eus logé mes deux nouveaux compagnons, je songeai à rétablir leurs forces par un bon repas : je commandai à *Vendredi* d'aller prendre, parmi mon troupeau apprivoisé, un chevreau d'un an; je le mis en petites pièces, je le fis bouillir et étuver; et je vous assure que je leur accommodai un fort bon plat de viande et de bouillon, où j'avois mis de l'orge et du riz. Je portai le tout dans la nouvelle tente, et ayant servi, je me mis à table avec mes nouveaux hôtes, que je régalai et encourageai de mon mieux, me servant de *Vendredi* comme de mon interprète, non-seulement auprès de son père, mais auprès de l'Espagnol, qui parloit fort facilement la langue des sauvages.

Après avoir dîné, ou, pour mieux dire, soupé, j'ordonnai à mon esclave de prendre un des canots, et d'aller chercher nos armes à feu que nous avions laissées sur le champ de bataille : et le jour d'après, je lui dis d'enterrer les morts, qui, étant exposés au soleil, nous auroient bientôt incommodés par leur mauvaise odeur, et d'ensevelir en même temps les restes affreux du festin qui étoient répandus sur le rivage en quantité. J'étois si fort éloigné de le faire moi-même, que je ne pouvois pas y penser sans horreur, et que je

n'avois pas pu reconnoître le lieu même , sans la pointe du bois qui s'avançoit de ce côté-là.

Je crus qu'il étoit temps alors d'entrer en conversation avec mes nouveaux sujets. Je commençai par le père de *Vendredi*, à qui je demandai ce qu'il pensoit des sauvages qui s'étoient échappés , et si nous devions craindre qu'ils ne revinssent à cette île avec des forces capables de nous accabler. Son sentiment étoit , qu'il n'y avoit aucune apparence qu'ils eussent pu résister à la tempête , et qu'ils devoient être tous périés , à moins d'avoir été portés du côté du sud , sur certaines côtes où ils seroient dévorés indubitablement. A l'égard de ce qui pourroit arriver , en cas qu'ils eussent été assez heureux pour regagner leur rivage , il me dit qu'il les croyoit si fort effrayés par la manière dont ils avoient été attaqués , si étourdis par le bruit de nos armes , qu'ils ne manqueroient pas de raconter à leur peuple que leurs compagnons avoient été tués par la foudre et par le tonnerre , et que les deux ennemis qui leur avoient apparu étoient sans doute des esprits descendus du ciel pour les détruire. Il étoit confirmé dans cette opinion , parce qu'il avoit entendu dire aux fuyards qu'ils ne pouvoient pas comprendre que des hommes pussent *souffler foudre , parler tonnerre* , et tuer à une grande distance sans lever seulement la main.

Ce vieux sauvage avoit raison : car j'ai appris ensuite que ceux qui s'étoient sauvés dans le canot



étoient revenus chez eux, et avoient donné une telle épouvante à leurs compagnons, qu'ils s'étoient mis dans l'esprit que quiconque approcheroit de cette *île enchantée* seroit détruit par le feu du ciel : on peut juger s'ils furent assez hardis pour s'y exposer. Mais comme alors ces circonstances m'étoient inconnues, je fus pendant quelque temps dans des appréhensions continuelles, qui m'obligèrent à être sur mes gardes et à tenir toutes mes troupes sous les armes. Nous étions quatre alors, et je n'aurois pas craint d'affronter une centaine de nos ennemis en rase campagne.

Cependant, ne voyant pas arriver un seul canot sur mon rivage pendant assez de temps, mes frayeurs s'apaisèrent, et je commençai à délibérer sur mon voyage vers le continent; où le père de *Vendredi* m'assuroit que je serois bien reçu par les sauvages, pour l'amour de lui.

L'exécution de mon dessein fut un peu suspendue par un entretien fort sérieux que j'eus avec l'Espagnol. Il m'apprit qu'il avoit laissé au continent seize autres chrétiens, tant Espagnols que Portugais, qui, ayant fait naufrage, et s'étant sauvés sur ces côtes, y vivoient, à la vérité, en paix avec les sauvages, mais avoient à peine assez de vivres pour ne pas mourir de faim. Je lui demandai toutes les particularités de leur voyage, et je découvris qu'ils avoient monté un vaisseau espagnol venant de *Rio de la Plata*, pour porter à la *Harave* des peaux et de l'argent, et pour s'y

charger de toutes les marchandises européennes qu'ils y pourroient trouver ; qu'ils avoient sauvé d'un autre vaisseau cinq matelots portugais ; qu'en récompense ils en avoient perdu cinq des leurs , et que les autres , à travers une infinité de dangers , étoient à demi-morts de faim sur le rivage des cannibales , saisis de la crainte d'être dévorés aussitôt qu'on les auroit aperçus.

Il me conta encore qu'ils avoient quelques armes avec eux , mais qu'elles leur étoient absolument inutiles , faute de balles et de poudre , dont ils n'avoient sauvé qu'une très-petite quantité , qu'ils avoient consumée les premiers jours de leur débarquement , en allant à la chasse.

« Mais , lui dis-je , que deviendront-ils à la fin ?  
« N'ont-ils jamais formé le dessein de se tirer  
« de là ? » Il me répondit qu'ils y avoient pensé plus d'une fois ; mais que , n'ayant ni vaisseau , ni instruments nécessaires pour en construire un , ni aucune provision , toutes leurs délibérations là-dessus avoient été terminées par des larmes et par le désespoir.

Je lui demandai de quelle manière il croyoit qu'ils pouvoient recevoir une proposition de ma part tendante à leur délivrance , et s'il ne jugeroit pas qu'elle seroit aisée à exécuter , si on pouvoit les faire venir tous dans mon île. « Mais , ajoutai-je ,  
« je vous avoue franchement que je crains fort  
« quelque coup de traître de leur façon. La gra-  
« titude n'est pas une vertu fort familière aux

« hommes, qui d'ordinaire conformément moins leur  
« conduite aux services qu'ils ont reçus, qu'aux  
« avantages qu'ils peuvent espérer. Ce seroit pour  
« moi une chose bien dure, continuai-je, si, pour  
« prix d'avoir été l'instrument de leur délivrance,  
« ils m'amétoient comme leur prisonnier dans la  
« Nouvelle Espagne, où tout Anglais, par quel-  
« que accident qu'il y puisse venir, ne doit s'at-  
« tendre qu'à la plus cruelle destinée. Je vous as-  
« sure que j'aimerois mieux être dévoré tout vi-  
« vant par les sauvages, que de tomber entre les  
« mains de l'Inquisition (1). Sans cette difficulté,  
« ajoutai-je, je croirois mon dessein fort aisé; et  
« s'ils se trouvoient tous ici, on pourroit facile-  
« ment construire un bâtiment assez grand pour  
« nous mener, ou du côté du sud dans le Brésil,  
« ou du côté du nord dans les îles espagnoles. »

Après avoir écouté mon discours avec atten-  
tion, il me répondit, avec un air de candeur, que  
ces gens-là sentoient avec tant de vivacité tout ce  
qu'il y avoit de misérable dans leur situation,  
qu'il étoit sûr qu'ils auroient horreur de la pensée  
seule de maltraiter un homme qui contribueroit à  
les en délivrer. « Si vous voulez, poursuivit-il,  
« j'irai les voir avec le vieux sauvage, je leur  
« communiquerai votre intention, et je vous ap-  
« porterai leur réponse. Je n'entrerais point en

---

(1) Tribunal établi pour rechercher et punir ceux qui  
sont des sentiments contraires à la foi.

« traité avec eux, sans qu'ils m'assurent de le  
« garder, par les serments les plus solennels. Je  
« veux stipuler qu'ils vous reconnoîtront pour  
« leur commandant, et je les ferai jurer, par les  
« sacrements et par l'évangile, de vous suivre  
« dans quelque pays chrétien que vous trouviez à  
« propos de les mener, et de vous obéir exacte-  
« ment, jusqu'à ce que nous y soyons arrivés; et  
« je prétends vous apporter sur tout cela un contrat  
« formel, signé par toute la troupe. »

Pour me donner plus de confiance en lui, il me proposa de me prêter serment lui-même avant son départ, et il me jura qu'il ne me quitteroit jamais sans mes ordres, et qu'il me défendrait jusqu'à la dernière goutte de son sang, si ses compatriotes étoient assez lâches pour manquer à leurs promesses dans le moindre point. Au reste, il m'assura que c'étoient de fort honnêtes gens; qu'ils étoient accablés de toute la misère imaginable, dénués d'armes et d'habits, et n'ayant d'autres vivres que ceux que leur fourrissoit la pitié des sauvages; qu'ils étoient privés de tout espoir de revenir dans leur patrie, et que si je voulois bien songer à finir leurs malheurs, ils étoient gens à vivre et à mourir avec moi.

Sur ces assurances, je résolus fermement de travailler à leur bonheur, et d'envoyer, pour traiter avec eux, l'Espagnol et le vieux sauvage; mais quand tout fut prêt pour leur départ, mon Espagnol lui-même me fit une difficulté où je

trouvai tant de prudence et tant de sincérité, que je fus très-satisfait de lui, et que je suivis le conseil qu'il me donna de différer cette affaire pour cinq ou six mois.

Il y avoit déjà un mois qu'il étoit avec nous, et je lui avois montré toutes les provisions rassemblées par les secours de la Providence. Il comprenoit parfaitement bien que ce que j'avois amassé de blé et de riz, quoique suffisant de reste pour moi-même, ne suffiroit pas pour ma nouvelle famille, à moins d'une économie exacte, bien loin de pouvoir fournir aux besoins de ses camarades, qui étoient encore au nombre de seize. D'ailleurs il en falloit une bonne quantité pour avitailler le vaisseau que je voulois faire, pour passer dans quelque colonie chrétienne; et son avis étoit de défricher d'autres champs, d'y semer tout le grain dont je pouvois me passer, et d'attendre une nouvelle moisson avant que de faire venir ses compatriotes. « La disette, me dit-il, pourroit les porter « à la révolte, en leur faisant voir qu'ils ne sont « sortis d'un malheur que pour tomber dans un « autre. Vous savez, poursuivit-il, que les enfants d'Israel, quoique ravis d'abord d'être délivrés de la servitude d'Égypte, se rebellèrent « contre Dieu, leur libérateur lui-même, quand « ils manquèrent de pain dans le désert. »

Son conseil me parut si raisonnable, et j'y trouvai tant de preuves de sa fidélité, que j'en fus charmé, et que je me déterminai à le suivre. Nous

nous mettons donc tous quatre à remuer la terre, autant que nos instruments de bois pouvoient nous le permettre; et, dans l'espace d'un mois, le temps d'ensemencer les terres étant venu, nous en avions défriché assez pour y semer vingt-deux boisseaux d'orge, et seize jarres de riz, qui étoient tout le grain que nous pouvions épargner. A peine nous en resta-t-il pour vivre pendant les six mois qui devoient s'écouler avant la dernière récolte; car le grain est six mois en terre dans ce pays-là.

Étant alors assez forts pour ne rien craindre des sauvages, à moins qu'ils ne vinssent en très-grand nombre, nous nous promenions par toute l'île sans aucune inquiétude; et, comme nous avions tous l'esprit plein de notre délivrance, il m'étoit impossible de ne pas songer aux moyens de l'opérer. Entre autres choses, je marquai plusieurs arbres, qui me paroissoient propres pour mes vues; j'employai *Vendredi* et son père à les couper, et je leur donnai l'Espagnol pour inspecteur. Je leur montrai avec quel travail infatigable j'avois fait des planches d'un arbre fort épais, et je leur ordonnai d'agir de même. Ils me firent une douzaine de bonnes planches de chêne, d'à peu près deux pieds de large, de trente-cinq de long, et épaisses depuis deux pouces jusqu'à quatre. On peut comprendre quelle peine il falloit pour en venir à bout.

Je songeois en même temps à augmenter mon troupeau : tantôt j'allois à la chasse moi-même

avec *Vendredi*, tantôt je l'envoyois avec l'*Espagnol*, et de cette manière nous attrapâmes vingt-deux chevreaux, que nous joignîmes à notre troupeau apprivoisé; car, quand il nous arrivoit de tuer une chèvre, nous ne manquions jamais d'en conserver les petits. Outre cela, la saison étant venue de cueillir le raisin, je fis sécher une si grande quantité de grappes, qu'il y en avoit de quoi remplir plus de soixante barils. Ce fruit faisoit, avec notre pain, une grande partie de nos aliments, et je puis assurer que c'est quelque chose d'extraordinairement nourrissant.

C'étoit alors le temps de la moisson, et notre grain étoit en fort bon état, quoique j'aie vu des années plus fertiles dans l'île. La récolte fut pourtant assez bonne pour répondre à nos fins; de vingt-deux boisseaux d'orge que nous avions semés, il nous en revint deux cent vingt, et notre riz s'étoit multiplié à proportion; ce qui étoit une provision suffisante pour nous et pour les hôtes que nous attendions, jusqu'à notre moisson prochaine; ou bien, s'il s'agissoit de faire le voyage projeté, il y en avoit assez pour avitailler notre vaisseau abondamment, de quelque côté de l'Amérique que nous voulussions diriger notre cours.

Après avoir recueilli ainsi nos grains, nous nous mîmes à travailler en osier et à faire quatre grands paniers pour les y conserver. L'*Espagnol* étoit extrêmement habile à ces sortes d'ouvrages, et il me blâmoit souvent de n'avoir pas employé

cet art à faire mes enclos et mes retranchements. Mais, par bonheur, la chose n'étoit plus nécessaire alors.

Tous ces préparatifs étant faits, je permis à mon Espagnol de passer en terre-ferme, pour voir s'il y avoit quelque chose à faire avec ses compatriotes; et je lui donnai un ordre par écrit de ne pas emmener un seul homme avec lui sans lui avoir fait jurer, devant lui et devant le vieux sauvage, que, bien loin d'attaquer le maître de l'île, et de causer le moindre chagrin à un homme qui avoit la bonté de songer à sa délivrance, il ne négligeroit rien pour le défendre contre toutes sortes d'attentats, et qu'il se soumettroit entièrement à son commandement, de quelque côté qu'il trouvât bon de le mener. J'ordonnai encore à l'Espagnol de m'en rapporter un traité formel par écrit, signé de toute la troupe, sans songer que, selon toutes les apparences, elle n'avoit ni papier, ni encre.

Muni de ces instructions, il partit avec le vieux sauvage dans le même canot qui avoit servi à les conduire dans l'île, pour y être dévorés par les cannibales, leurs ennemis. Je leur donnai chacun un mousquet à rouet (1) et environ huit charges de poudre et de balles, en leur enjoignant d'en

---

(1) Lors de l'invention des armes à feu, on appliquoit sur la platine de l'arquebuse une petite roue d'acier, montée avec une clef qui, en se débendant, faisoit du feu sur une pierre de mine.



être bons ménagers , et de ne les employer que dans les occasions pressantes.

Voilà les premières mesures que je pris pour ma délivrance , après vingt-sept ans et quelques jours de séjour dans cette île. Aussi ne négligeai-je aucune précaution nécessaire pour les rendre justes. Je donnai à mes voyageurs une provision de pain et de grappes sèches pour plusieurs jours , et une autre provision pour huit jours , destinée aux Espagnols. Je convins encore avec eux du signal qu'ils mettroient à leur canot à leur retour , pour pouvoir les reconnoître par-là avant qu'ils abordassent ; et là-dessus je leur souhaitai un heureux voyage.

Ils mirent en mer avec un vent frais pendant la pleine lune. C'étoit au mois d'octobre , selon mon calcul ; car , pour un compte exact des jours , je ne pus jamais m'assurer de l'avoir juste , depuis que je l'eus une fois perdu ; je n'étois pas tout-à-fait sûr même d'avoir compté exactement les années , quoique dans la suite je vis que mon calcul s'accordoit parfaitement avec la vérité.

J'avois déjà attendu pendant huit jours le retour de mes députés , quand il m'arriva à l'improviste une aventure , qui n'a peut-être pas sa semblable dans aucune histoire. C'étoit le matin , et j'étois encore profondément endormi , lorsque *Vendredi* approcha de mon lit avec précipitation , en criant : « Maître , maître , ils sont venus , ils sont venus ! »

Je me lève , et m'étant habillé , je me mets à traverser mon bois , qui étoit déjà devenu épais , songeant si peu au moindre danger , que j'étois sans armes , contre ma coutume ; mais je fus bien surpris , en tournant mes yeux vers la mer , de voir , à une lieue et demie de distance , une chaloupe avec une voile que nous appelons *épaule de mouton* , faisant cours du côté de mon rivage , et poussée par un vent favorable. Je vis d'abord qu'elle ne venoit pas du côté directement opposé à mon rivage , mais du côté du sud de l'île. Là-dessus je dis à *Vendredi* de ne pas se donner le moindre mouvement , puisque ce n'étoient pas là les gens que nous attendions , et que nous ne pouvions pas savoir encore s'ils étoient amis ou ennemis.

Pour en être mieux éclairci , je fus chercher ma lunette d'approche , et , par le moyen de mon échelle , je montai au haut du rocher , comme j'avois coutume de faire quand j'appréhendois quelque chose , et quand je voulois le découvrir sans être découvert moi-même.

A peine avois-je mis le pied sur le haut de la colline , que je vis clairement un vaisseau à l'ancre , à peu près deux lieues et demie au sud-ouest de moi , et je crus observer , par la structure du bâtiment , que le vaisseau étoit anglais , aussi-bien que la chaloupe.

Je ne saurois exprimer les impressions confuses que cette vue fit sur mon imagination. Quoique

ma joie de voir un navire , dont l'équipage devoit être sans doute de ma nation , fût extrême , je ne laissois pas de sentir quelques mouvements secrets , dont j'ignorois la cause , qui m'inspiroient de la circonspection. Je ne pouvois pas concevoir quelles affaires un vaisseau anglais pourroit avoir dans cette partie du monde , puisque ce n'étoit pas la route vers aucun des pays où ils ont établi leur commerce : de plus , je savois qu'il n'y avoit eu aucune tempête capable de les porter de ce côté-là malgré eux ; par conséquent , j'avois lieu de croire qu'ils n'avoient pas de bons desseins , et qu'il valoit mieux pour moi demeurer dans ma solitude , que de tomber entre les mains de voleurs et de meurtriers.

Je l'ai déjà dit : qu'aucun homme ne méprise ces avertissements secrets , qui seront inspirés quelquefois , quoiqu'il n'en voie pas la vraisemblance. Je crois que peu de gens , capables de réflexion , peuvent nier que ces sortes d'avertissemens ne nous soient donnés quelquefois ; je crois encore qu'il est incontestable que ce sont des marques de l'existence d'un monde invisible et du commerce de certains esprits avec nous , qui tend à nous détourner du danger. Il n'y a rien de plus naturel , à mon sens , que d'attribuer ces avertissements à quelque intelligence qui nous est favorable , soit suprême , soit inférieure et subordonnée à la Divinité.

Le cas dont je vais parler prouve évidemment

la vérité de mon opinion ; car , si je n'avois pas obéi à ces mouvements secrets , c'étoit fait de moi , et ma condition seroit devenue infiniment plus malheureuse.

Je ne m'étois pas tenu long-temps dans cette posture , sans que je visse la chaloupe approcher du rivage , comme si elle cherchoit une baie pour la commodité du débarquement ; mais ne déconvrant pas celle dont j'ai parlé souvent , ils poussèrent leur chaloupe sur le sable , environ à un demi-quart de lieue de moi : j'en étois ravi ; mais sans cela ils auroient débarqué précisément devant ma porte , ils m'auroient chassé sans doute de mon château , et auroient pillé tout mon bien.

Lorsqu'ils furent sur le rivage , je vis clairement qu'ils étoient Anglais , hormis un ou deux que je pris pour des Hollandais , mais qui pourtant ne l'étoient pas. Ils étoient onze en tout ; mais il y en avoit trois sans armes , et garrottés , comme je crus m'en apercevoir. Dès que cinq ou six d'entre eux eurent sauté sur le rivage , ils firent sortir les autres de la chaloupe , comme des prisonniers : je vis un des trois marquer par des gestes une affliction et un désespoir qui alloient jusqu'à l'extravagance ; les deux autres levoient quelquefois les mains vers le ciel , et paroïssoient être fort affligés ; mais leur douleur me sembloit pourtant plus modérée.

Dans le temps que j'étois dans une grande incertitude , sans concevoir ce que signifioit un

pareil spectacle, *Vendredi* s'écria dans son mauvais anglais : « O maître, vous voyez hommes anglais manger prisonniers aussi-bien qu'hommes sauvages : voyez eux les vouloir manger. Non, non, dis-je, *Vendredi*, je crains seulement qu'ils ne les massacrent ; mais sois sûr qu'ils ne les mangeront pas. » Je tremblois cependant à l'horreur de cette vue, et à chaque moment je m'attendois à les voir assassiner ; même je vis une fois un de ces scélérats lever déjà un grand sabre pour frapper un de ces malheureux, et je crus que je l'allois voir tomber à terre, ce qui glaça tout mon sang dans mes veines.

Dans ces circonstances, je regrettois extrêmement mon Espagnol et mon vieux sauvage, et je souhaitois fort de pouvoir attraper ces indignes Anglais sans être découvert, à la portée du fusil, pour délivrer les prisonniers de leurs cruelles mains ; car je ne leur vis point d'a mes à feu ; mais il plut à la Providence de me faire réussir dans mon dessein d'une autre manière.

Pendant que ces insolents matelots rôdoient par toute l'île, comme s'ils vouloient aller à la découverte du pays, j'observai que les trois prisonniers étoient en liberté d'aller où ils vouloient ; mais ils n'en eurent pas le cœur ; ils se mirent à terre d'un air pensif et désespéré.

Leur triste contenance me fit ressouvenir de celle que j'avois eue autrefois en abordant le même rivage, me croyant perdu, tournant mes yeux de

sous côtés, rempli de la crainte des bêtes sauvages, et réduit par mes frayeurs à passer une nuit entière sur un arbre.

Comme alors je ne m'étois attendu à rien moins qu'à voir notre vaisseau porté plus près du rivage par la tempête et par la marée, et de trouver par-là occasion d'en tirer les moyens de subsister, de même ces malheureux prisonniers n'avoient pas la moindre idée de la délivrance prochaine que le ciel préparoit pour eux, dans le temps qu'ils croyoient tout secours impossible.

Combien de fortes raisons n'avons-nous pas dans ce monde de nous reposer avec joie sur la bonté de notre Créateur, puisque nous sommes rarement dans d'assez malheureuses circonstances pour ne pas trouver quelque sujet de consolation, et puisque nous sommes fort souvent portés à notre délivrance par les mêmes moyens qui sembloient nous conduire à notre ruine !

La marée étoit justement au plus haut quand ces gens étoient venus à terre ; et en partie en parlant avec leurs prisonniers, en partie en rôdant par tous les coins de l'île, ils s'étoient amusés jusqu'à ce que la mer, s'étant retirée par le reflux, avoit laissé leur chaloupe à sec.

Ils y avoient laissé deux hommes qui, à force de boire de l'eau-de-vie, s'étoient endormis : cependant l'un, s'éveillant plus tôt que l'autre, et trouvant la chaloupe trop enfoncée dans le sable, pour l'en tirer tout seul, il fit approcher les autres

par ses cris ; mais ils n'eurent pas assez de force tous ensemble pour la tirer de là , parce qu'elle étoit extrêmement pesante , et que le rivage de ce côté-là étoit mou comme un sable mouvant.

Voyant cette difficulté , comme véritables gens de mer , les plus négligents de tous les hommes peut-être , ils résolurent de n'y plus songer , et ils se remirent à parcourir l'île. J'en entendis un qui , appelant un de ses camarades pour le faire venir à terre : « Hé ! Jean , lui cria-t-il , laisse-la en repos « si tu peux ; la marée prochaine la remettra bien « à flot. » Ce discours me confirma encore dans l'opinion qu'ils étoient mes compatriotes.

Pendant tout ce temps-là je me tins dans l'enceinte de mon château , sans aller plus loin que mon observatoire , et j'étois bien aise d'avoir eu la prudence de fortifier si bien mon habitation. Je savois que la chaloupe ne pouvoit pas être à flot avant dix heures du soir , qu'alors il feroit obscur , et que je pourrois en sûreté observer leurs discours.

En attendant , je me préparois pour le combat , mais avec plus de précaution que jamais , persuadé que j'aurois affaire à d'autres ennemis que par le passé. J'ordonnai à *Vendredi* d'en faire de même , et je m'en promettois de grands secours , puisqu'il tiroit avec une justesse étonnante ; je lui donnai trois mousquets , et je pris moi-même deux fusils. Ma figure étoit effroyable ; j'avois sur la tête mon terrible bonnet de peau de chèvre ; à

mon côté pendoit mon sabre tout nu , et j'avois deux pistolets à ma ceinture , et un fusil sur chaque épaule.

Mon dessein étoit de ne rien entreprendre avant la nuit ; mais , sur les deux heures , au plus chaud du jour , je trouvai que mes drôles étoient allés tous dans les bois , apparemment pour s'y reposer ; et quoique les prisonniers ne fussent pas en état de dormir , je les vis pourtant qui s'étoient couchés à l'ombre d'un grand arbre assez près de moi , et hors de la vue des autres.

Là-dessus je résolus de me découvrir à eux pour être instruit de leur situation ; et dans le moment je me mis en marche , *Vendredi* me suivant d'assez loin , armé aussi formidablement que moi , mais ne ressemblant pas pourtant à un spectre.

Après que je m'en fus approché sans être découvert , autant qu'il me fut possible , je leur dis , d'un ton élevé , en espagnol : « Qui êtes-vous , « messieurs ? » Ils ne répondirent rien , et je les vis sur le point de s'enfuir , quand je me mis à leur parler anglais. « Messieurs , leur dis-je , n'ayez « pas peur , peut-être avez-vous trouvé ici un ami « sans vous y attendre. — Il nous seroit donc en- « voyé du ciel , répondit un d'entre eux d'une « manière grave , et le chapeau à la main ; car nos « malheurs sont au-dessus de tout secours humain. « — Tout secours est au ciel , monsieur , lui dis-je ; « mais ne voudriez-vous pas enseigner à un étranger



« le moyen de vous secourir ? car vous paraissez  
« accablés d'une grande affliction : je vous ai vus  
« débarquer, et quand vous vous êtes entretenus  
« avec les brutaux qui vous ont conduits ici, j'en  
« ai vu un tirer le sabre et faire mine de vouloir  
« vous tuer. »

Le pauvre homme tremblant, et les yeux pleins de larmes, me repartit d'un air étonné : « Parlé-je  
« à un homme, à un Dieu, ou à un ange ? — Tant-  
« qu'il se verra là-dessus, monsieur, lui dis-je :  
« si Dieu avoit envoyé un ange à votre secours, il  
« paroitroit à vos yeux sous de meilleurs habits  
« et avec d'autres armes. Je suis réellement un  
« homme, je suis même un Anglais, et tout dis-  
« posé à vous rendre service. Je n'ai avec moi  
« qu'un seul esclave ; nous avons des armes et des  
« munitions ; dites librement si nous pouvons  
« vous rendre service, et expliquez-moi la nature  
« de vos malheurs. »

« Hélas, monsieur, dit-il, le récit en est trop  
« long pour vous être fait pendant que nos en-  
« nemis sont si proche ; il suffira de vous dire  
« que j'ai été commandant du vaisseau que vous  
« voyez ; mes gens se sont révoltés contre moi,  
« peu s'en faut qu'ils ne m'aient massacré ; mais,  
« ce qui vaut presque tout autant, ils veulent  
« m'abandonner dans ce désert avec ces deux  
« hommes, dont l'un est mon contre-maitre, et  
« l'autre un passager. Nous nous sommes attendus  
« à périr ici dans peu de jours, croyant l'île

« inhabitée , et nous ne sommes pas encore ras-  
« surés là-dessus. »

« Mais , lui dis-je , que sont devenus vos co-  
« quins de rebelles ? — Les voilà couchés , ré-  
« pondit-il en montrant du doigt une touffe  
« d'arbres fort épaisse ; je tremble de peur qu'ils  
« ne nous aient entendu parler ; si cela est , il est  
« certain qu'ils nous massacreront tous. »

Je lui demandai là-dessus si les mutins avoient  
des armes à feu , et j'appris qu'ils n'avoient avec  
eux que deux fusils , et qu'ils en avoient laissé un  
dans la chaloupe. « Laissez-moi donc faire , lui  
« répondis-je ; ils sont tous endormis ; rien n'est  
« plus aisé que de les tuer , à moins que vous n'ai-  
« miez mieux les faire prisonniers. » Il me conta  
alors qu'il y avoit parmi eux deux coquins dont il  
n'y avoit rien de bon à espérer , et que , si on  
mettoit ceux-là hors d'état de nuire , il croyoit  
que le reste retourneroit facilement à son devoir :  
il ajouta qu'il ne pouvoit pas me les indiquer de  
si loin , et qu'il étoit tout prêt à suivre mes ordres  
en tout. « Eh bien ! dis-je , commençons par nous  
« tirer d'ici , de peur qu'ils ne nous aperçoivent en  
« s'éveillant , et suivez-moi vers un lieu où nous  
« pourrons délibérer sur nos affaires à notre  
« aise. »

Après que nous nous fûmes mis à couvert dans  
le bois : « Écoutez donc , monsieur , lui dis-je , je  
« veux hasarder tout pour votre délivrance ,  
« pourvu que vous m'accordiez deux conditions. »

Il m'interrompit pour m'assurer que , si je lui rendois sa liberté et son vaisseau , il emploieroit l'un et l'autre à me témoigner sa reconnoissance , et que , si je ne pouvois lui rendre que la moitié de ce service , il étoit résolu de vivre et de mourir avec moi dans quelque partie du monde que je voulusse le conduire. Ses deux compagnons me donnèrent les mêmes assurances.

Écoutez mes conditions , leur dis-je , il n'y en a que deux. « 1<sup>o</sup> Pendant que vous serez dans « cette île avec moi , vous renoncerez à toute sorte « d'autorité , et si je vous mets les armes en main , « vous me les rendrez dès que je le trouverai bon : « vous serez entièrement soumis à mes ordres , « sans songer jamais à me causer le moindre pré-  
« judice. 2<sup>o</sup> Si nous réussissons à reprendre le « vaisseau , vous me menerez en Angleterre avec « mon esclave , sans rien demander pour le pas-  
« sage. »

Il me le promit avec les expressions les plus fortes qu'un cœur reconnoissant pût dicter.

Je leur donnai alors trois mousquets avec des balles et de la poudre , et je demandai au capitaine de quelle manière il jugeoit à propos de diriger cette entreprise. Il me témoigna toute la gratitude imaginable , et me dit qu'il se contenteroit de suivre exactement mes ordres , et qu'il me laisseroit avec plaisir toute la conduite de l'affaire. Je lui répondis qu'elle me paroissoit assez épineuse ; que cependant le meilleur parti étoit , selon moi ,

de faire feu sur eux tous en même temps pendant qu'ils étoient couchés, et que, si quelqu'un, échappant à notre première décharge, vouloit se rendre, nous pourrions lui sauver la vie.

Il me répliqua avec beaucoup de modération, qu'il seroit fâché de les tuer, s'il y avoit moyen de faire autrement : « Mais pour ces deux scélérats « incorrigibles dont je vous ai parlé, continua-t-il, « et qui ont été les auteurs de la révolte, s'ils nous « échappent, nous sommes perdus ; ils retourneront à bord du vaisseau, et ils ameneront tout « l'équipage pour nous détruire à coup sûr. »

Cela étant, repartis-je, il faut s'en tenir à mon premier avis ; une nécessité absolue rend l'action légitime. Cependant, lui voyant toujours de l'aversion pour le dessein de répandre tant de sang, je lui dis à lui et à ses compagnons, de prendre les devants, et d'agir selon que les circonstances les dirigeroient.

Au milieu de cet entretien, nous en vîmes deux se lever et se retirer de là : je demandai au capitaine si c'étoient les chefs de la rebellion, desquels il m'avoit parlé. Il me dit que non. Eh bien donc ! lui dis-je, laissons-les échapper, puisque la Providence semble les avoir éveillés exprès pour leur sauver la vie ; pour les autres, s'ils ne sont pas à vous, c'est votre faute.

Animé par ces paroles, il s'avance vers les mutins un mousquet sur les bras, et un de mes pistolets à la ceinture. Ses deux compagnons, le

devançant de quelques pas, font d'abord un peu de bruit qui réveille un des matelots. Celui-là se met à crier pour éveiller ses camarades; mais en même temps ils font feu tous deux; le capitaine gardant son coup avec beaucoup de prudence, et visant avec toute la justesse possible les chefs des mutins, ils en tuent un sur la place: l'autre, quoique dangereusement blessé, se lève avec précipitation, se met à crier au secours: mais le capitaine le joint, en lui disant qu'il n'étoit plus temps de demander du secours, et qu'il n'avoit qu'à prier Dieu de lui pardonner sa trahison: il l'assomme aussitôt d'un coup de crosse de fusil.

Il en restoit encore trois, dont l'un étoit légèrement blessé; mais, me voyant arriver encore, et qu'il leur étoit impossible de résister, ils demandèrent quartier. Le capitaine y consentit, à condition qu'ils lui marqueroient l'horreur qu'ils devoient avoir de leur crime, en l'aidant fidèlement à recouvrer le vaisseau et à le ramener à la Jamaïque, d'où il venoit. Ils lui donnèrent toutes les assurances de leur repentir et de leur bonne volonté qu'il pouvoit désirer, et il résolut de leur sauver la vie, ce que je ne désapprouvois pas; je l'obligeai seulement à les garder pieds et mains liés, tant qu'ils seroient dans l'île.

Sur ces entrefaites, j'envoyai *Vendredi* avec le contre-maître vers la chaloupe, avec ordre de la mettre en sûreté, et d'en ôter les rames et les voiles; ce qu'ils firent: en même temps trois

matelots, qui, pour leur bonheur, s'étoient écartés de la troupe, revinrent au bruit des mousquets, et, voyant leur capitaine de leur prisonnier devenu leur vainqueur, ils se soumirent à lui, et consentirent à se laisser gajrotter comme les autres.

Voyant alors tous nos ennemis hors de combat, j'eus le temps de faire au capitaine le récit de toutes mes aventures : il l'écouta avec une attention qui alloit jusqu'à l'extase, et surtout la manière miraculeuse dont j'avois été fourni de munitions et de vivres. Comme toute mon histoire est un tissu de prodiges, elle fit de fortes impressions sur lui ; mais quand de là il commençoit à réfléchir sur son propre sort, et à considérer que la Providence ne paroissoit m'avoir conservé que pour lui sauver la vie, il étoit si touché, qu'il répandoit un ruissseau de larmes, et qu'il étoit incapable de prononcer une seule parole.

Notre conversation étant finie, je le conduisis avec ses deux compagnons dans mon château ; je lui donnai tous les rafraichissemens que j'étois en état de lui fournir, et je lui montrai toutes les inventions dont je m'étois avisé pendant mon séjour dans l'île.

Tout ce que je disois au capitaine, tout ce que je lui montrois lui paroissoit surprenant : il admiroit surtout ma fortification, et la manière dont j'avois caché ma retraite par le moyen du bocage que j'avois planté il y avoit déjà vingt ans. Comme

les arbres croissent dans ce pays bien plus vite qu'en Angleterre, ce petit bois étoit devenu d'une épaisseur impénétrable de toutes parts, excepté d'un côté où je m'étois ménagé un petit passage tortueux. Je lui dis que ce qu'il voyoit étoit mon château, le lieu de ma résidence; mais que j'avois encore, à l'exemple des princes, une maison de campagne, que je lui montrerois une autre fois; mais qu'à présent il falloit songer aux moyens de nous rendre maîtres du vaisseau. Il en convint; mais il m'avoua qu'il ne voyoit pas quelles mesures prendre. Il y a encore, dit-il, vingt-six hommes à bord qui, sachant que par leur conspiration ils ont mérité de perdre la vie, s'y opiniâtreront par désespoir; car ils sont tous persuadés sans doute, qu'en cas qu'ils se rendent, ils seront pendus dès qu'ils arriveront en Angleterre ou dans quelque colonie de la nation : le moyen donc de songer à les attaquer avec un nombre si fort inférieur au leur?

Je ne trouvai ce raisonnement que trop juste, et je vis qu'il n'y avoit rien à faire, sinon de tendre quelque piège à l'équipage, et de l'empêcher au moins de débarquer et de nous détruire. J'étois sûr qu'en peu de temps les gens du vaisseau, étonnés du retardement de leurs camarades, mettoient leur autre chaloupe en mer, pour aller voir ce qu'ils étoient devenus; et je craignois fort qu'ils ne vinssent armés et en trop grand nombre pour que nous pussions leur résister.

Là-dessus je dis au capitaine que la première chose que nous avions à faire, c'étoit de couler la chaloupe à fond, afin qu'ils ne pussent pas l'emmenner; ce qu'il approuva. Nous mettons d'abord la main à l'œuvre; nous commençons à ôter de la chaloupe tout ce qu'il y avoit de reste, c'est-à-dire, une bouteille d'eau-de-vie et une autre pleine de *rum*, quelques biscuits, un cornet rempli de poudre, et un pain de sucre d'environ six livres, enveloppé d'une pièce de canevas. Toute cette trouvaille m'étoit fort agréable, et surtout l'eau-de-vie et le sucre, dont j'avois presque eu le temps d'oublier le goût.

Après avoir porté tout cela à terre, nous fîmes un grand trou au fond de la chaloupe, afin que, s'ils débarquoient en assez grand nombre pour nous être supérieurs, ils ne pussent pas néanmoins faire usage de cette barque et l'emmenner.

À dire la vérité, je ne pensois guère sérieusement à recouvrer le vaisseau; ma seule vue étoit, en cas qu'ils fissent cours en nous laissant la chaloupe, de la réparer et de la mettre en état de nous mener vers mes amis les Espagnols, dont je n'avois pas perdu l'idée.

Non contents d'avoir fait dans la chaloupe un trou assez grand pour n'être pas fort aisément bouché, nous mîmes toutes nos forces à la pousser assez haut sur le rivage pour que la mer même ne pût pas la mettre à flot. Mais au milieu de cette occupation pénible, nous entendîmes un coup de



canon, et nous vîmes en même temps sur le vaisseau le signal ordinaire pour faire venir la chaloupe à bord ; mais ils avoient beau faire des signaux et redoubler leurs coups de canon, la chaloupe n'avoit garde d'obéir.

Dans le même instant nous les vîmes, par le moyen de nos lunettes, mettre leur autre chaloupe en mer et aller vers le rivage à force de rames ; et quand ils furent à la portée de notre vue, nous aperçûmes distinctement qu'ils étoient au nombre de dix, et qu'ils avoient des armes à feu. Nous en pûmes distinguer jusqu'aux visages pendant assez long-temps, parce qu'ayant été délivrés par la marée, ils étoient obligés de suivre le rivage pour débarquer dans le même endroit où ils découvroient leur première chaloupe.

De cette manière le capitaine pouvoit les examiner à loisir ; il n'y manquoit pas, et il me dit qu'il voyoit parmi eux trois fort braves garçons, et qu'il étoit sûr que les autres les avoient entraînés par force dans la conspiration ; mais que pour le *bosseman* (1) qui commandoit la chaloupe, et pour les autres, c'étoient les plus grands scélérats de tout l'équipage, qui n'auroient garde de se désister de leur entreprise, et qu'il craignoit bien qu'ils ne fussent trop forts pour nous.

Je lui répondis, en souriant, que des gens

---

(1) Second capitaine d'un vaisseau. Il est particulièrement chargé de l'ancre et des cordages.

dans notre situation devoient être au-dessus de la peur ; que , voyant toutes les conditions presque meilleures que la nôtre , nous devions considérer la mort même comme une espèce de délivrance , et qu'une vie comme la mienne , qui avoit été sujette à tant de revers , méritoit bien que je hasardasse quelque chose pour la rendre plus heureuse.

« Qu'est devenue , continuai-je , votre persuasion  
« que la Providence ne m'avoit conservé ici que  
« pour vous sauver la vie ? Ayez bon courage ; je  
« ne vois pour nous dans toute cette affaire qu'une  
« seule circonstance embarrassante. » Laquelle  
donc ? me dit-il. « C'est , répondis-je , qu'il y a  
« parmi cette petite troupe trois ou quatre hon-  
« nêtes gens qu'il faut songer à conserver. S'ils  
« étoient tous les plus grands coquins de l'équi-  
« page , je croirois que la Providence les auroit sé-  
« parés du reste pour les livrer entre nos mains ;  
« car fiez-vous-en à moi , tout ce qui débarquera  
« sera à notre disposition , et nous serons les  
« maîtres de leur vie et de leur mort. »

Ces paroles , prononcées d'une voix ferme et d'une contenance gaie , lui donnèrent courage , et il se mit à m'aider vigoureusement à faire nos préparatifs. A la première apparence de la chaloupe qui venoit à nous , nous avions déjà songé à séparer nos prisonniers et à les mettre en lieu sûr.

Il y en avoit deux dont le capitaine étoit moins assuré que des autres ; je les avois fait conduire par Vendredi et par un des compagnons du capi-

tain , dans ma grotte , d'où ils n'avoient garde de se faire voir ou de se faire entendre , ni de trouver le chemin au travers des bois , quand même ils seroient assez industrieux pour se débarrasser de leurs liens. Je leur avois donné quelques provisions , en les assurant que , s'ils se tenoient en repos , je les remettrois dans quelques jours en pleine liberté ; mais que , s'ils faisoient la moindre tentative pour se sauver , il n'y auroit point de quartier pour eux. Ils me promirent de souffrir leur prison patiemment , et ils marquèrent une vive reconnoissance de la bonté que j'avois de leur donner des provisions et de la lumière ; car *Vendredi* leur avoit donné quelques chandelles : ils s'imaginoient qu'il devoit rester en sentinelle devant la grotte.

Nos autres prisonniers étoient plus heureux ; à la vérité , nous en avions garrotté deux qui étoient un peu suspects ; mais pour les trois autres je les avois pris à mon service à la recommandation du capitaine , et sur leur serment solennel de nous être fidèles jusqu'à la mort. De cette manière nous étions sept bien armés , et j'étois persuadé que nous étions en état de venir à bout de nos ennemis , surtout à cause des trois ou quatre honnêtes gens que le capitaine m'assuroit avoir découverts parmi eux.

Dès qu'ils furent parvenus à l'endroit où étoit leur première chaloupe , ils poussèrent sur le sable celle où ils étoient , et la quittant tous en

même temps , ils la tirèrent après eux sur le rivage ; ce qui me faisoit plaisir , car je craignois qu'ils ne la laissassent à l'ancre à quelque distance , avec quelques-uns d'entre eux pour la garder , et qu'ainsi il nous fût impossible de nous en saisir.

La première chose qu'ils firent , ce fut de courir vers leur autre chaloupe , et nous nous aperçûmes aisément de la surprise avec laquelle ils la voyoient percée par le fond et destituée de tous ses agrès. Un moment après ils poussèrent tous en même temps deux ou trois grands cris pour se faire entendre de leurs compagnons ; mais voyant que c'étoit peine perdue , ils se mirent dans un cercle et firent une décharge générale de leurs armes , dont le bruit fit retentir tout le bois : nous étions bien sûrs pourtant que les prisonniers de la grotte ne l'entendoient pas , et que ceux que nous gardions nous-mêmes n'avoient pas le courage d'y répondre.

Ceux de la chaloupe n'entendant pas le moindre signe de vie de la part de leurs compagnons , étoient dans une telle surprise , comme nous l'apprîmes d'eux dans la suite , qu'ils prirent la résolution de retourner tous à bord du vaisseau pour y aller raconter que l'esquif étoit coulé à fond , et que leurs camarades devoient être massacrés. Aussi les vîmes-nous lancer leur chaloupe en mer , et y entrer tous.

A peine avoient-ils quitté le rivage que nous les

vîmes revenir, après avoir délibéré apparemment sur quelques nouvelles mesures pour trouver leurs compagnons; et il en resta trois dans la chaloupe, et les autres entrèrent dans le pays pour aller à la découverte.

Je considérois le parti qu'ils venoient de prendre comme un grand inconvénient pour nous; en vain nous rendrions-nous maîtres des sept qui étoient à terre, si la chaloupe nous échappoit; car en ces cas-là ceux qui y étoient auroient regagné certainement leur navire, qui n'auroit pas manqué de faire voile, ce qui nous auroit ôté tout moyen possible de le recouvrer.

Cependant le mal étoit sans remède, d'autant plus que nous vîmes la barque s'éloigner du rivage et jeter l'ancre à quelque distance de là. Tout ce qui nous restoit à faire, c'étoit d'attendre l'événement.

Les sept qui étoient débarqués, se tenoient serrés ensemble en marchant du côté de la colline sous laquelle étoit mon habitation, et nous les pouvions voir clairement sans être aperçus. Nous souhaitions fort qu'ils approchassent davantage, afin de faire feu sur eux, ou bien qu'ils s'éloignassent pour que nous pussions sortir de notre retraite sans être déconcertés.

Quand ils furent au haut de la colline, d'où ils pouvoient découvrir une grande partie des bois et des vallées de l'île, surtout du côté du nord-est où le terroir est le plus bas, ils se mirent de

nouveau à crier jusqu'à n'en pouvoir plus ; et n'osant pas , ce semble , se hasarder à pénétrer dans le pays plus avant , ils s'assirent pour consulter ensemble. S'ils avoient trouvé bon de s'endormir , comme avoit fait le premier parti que nous avions défait , ils nous auroient rendu service ; mais ils étoient trop remplis de frayeur pour le risquer , quoique assurément ils n'eussent aucune idée du danger qu'ils craignoient.

Le capitaine , croyant deviner le sujet de leur délibération , et s'imaginant qu'ils alloient faire une seconde décharge pour se faire entendre de leurs camarades , me proposa de tomber sur eux tous à la fois , dès qu'ils auroient tiré , et de les forcer par-là à se rendre , sans que nous fussions obligés de répandre du sang. Je goûtai fort ce conseil , pourvu qu'il fût exécuté avec justesse , et que nous fussions assez près d'eux pour qu'ils n'eussent pas le temps de charger leurs armes.

Mais ce dessein s'évanouit faute d'occasion , et nous fûmes fort long-temps sans savoir quel parti prendre. Enfin je dis à mes gens qu'il n'y avoit rien à faire avant la nuit , et que , si alors ils n'étoient pas embarqués , nous pourrions trouver moyen de nous mettre entre eux et le rivage , et nous servir de quelque stratagème pour entrer avec eux dans la barque et pour les forcer à regagner la terre.

Après avoir attendu long-temps le résultat de leur délibération , nous les vîmes , à notre grand

regret, se lever et marcher vers la mer : ils avoient apparemment une idée si affreuse des dangers qui les attendoient dans cet endroit, qu'ils étoient résolus, comptant leurs compagnons perdus sans ressource, de retourner à bord du vaisseau et de poursuivre leur voyage.

Le capitaine, voyant qu'ils s'en retournoient tout de bon, en étoit au désespoir; mais je m'avisai d'un stratagème pour les faire revenir sur leurs pas, dont le succès répondit exactement à mes vœux.

J'ordonnai au contre-maitre et à *Vendredi* de passer la petite baie du côté de l'ouest, vers l'endroit où j'avois sauvé le dernier de la fureur de ses ennemis; qu'aussitôt qu'ils seroient parvenus à quelque colline ils se missent à crier de toutes leurs forces; qu'ils restassent là jusqu'à ce qu'ils fussent assurés d'avoir été entendus par les matelots, et qu'ils pussent un cri nouveau dès que les autres leur auroient répondu; qu'après cela, se tenant toujours hors de la vue de ces gens, ils tournassent en cercle, en continuant de pousser des cris de chaque colline qu'ils rencontreroient, afin de les attirer par-là bien avant dans ces bois; et qu'ensuite ils revinssent à moi par les chemins que je leur indiquois.

Ils mettoient justement le pied dans la chaloupe quand mes gens poussèrent le premier cri. Ils l'entendirent d'abord, et courant vers le rivage du côté de l'ouest, d'où ils avoient entendu la

voix, ils furent arrêtés par la baie, laquelle, les eaux étant hautes, il leur fut impossible de passer; ce qui les porta à faire venir la chaloupe, comme je l'avois prévu.

Quand elle les eut mis de l'autre côté, j'observai qu'on la faisoit monter plus haut dans la baie; comme dans une bonne rade, et qu'un des matelots en sortoit, n'y laissant que deux autres qui attachèrent la barque au tronc d'un arbre.

C'étoit justement ce que je souhaitois; et laissant *Vendredi* et le contre-maître exécuter tranquillement mes ordres, je pris les autres avec moi, et faisant un détour pour venir de l'autre côté de la baie, nous surprîmes ceux de la chaloupe à l'improviste. L'un y étoit resté, l'autre étoit couché sur le sable à moitié-endormi, et se réveilla en sursaut à notre approche. Le capitaine, qui étoit le plus avancé, sauta sur lui, lui cassa la tête d'un coup de crosse, et cria ensuite à celui qui étoit dans l'esquif, de se rendre où qu'il étoit mort.

Il ne falloit pas beaucoup de peine pour l'y résoudre : il se voyoit arrêté par cinq hommes; son camarade étoit assommé, et d'ailleurs c'étoit un de ceux dont le capitaine m'avoit dit du bien : aussi ne se rendit-il pas seulement, mais il s'engagea encore avec nous, et nous servit avec beaucoup de fidélité.

Sur ces entrefaites, *Vendredi* et le contre-maître ménagèrent si bien leurs affaires, qu'en criant



en répondant aux cris des mastelots, Ils les menèrent de colline en colline jusqu'à les avoir mis sur les dents. Ils ne les laissèrent en repos qu'après les avoir attirés assez avant dans les bois, pour ne pouvoir pas regagner leur chaloupe avant qu'il fit tout-à-fait obscur.

Ils étoient bien fatigués eux-mêmes en revenant à moi; il est vrai qu'ils avoient du temps pour se reposer, puisque le plus sûr pour nous étoit d'attaquer les ennemis pendant l'obscurité.

Ceux-là ne revinrent à leur chaloupe que quelques heures après le retour de *Vendredi*, et nous pouvions entendre distinctement les plus avancés crier aux autres de se presser; à quoi les autres répondoient qu'ils étoient à moitié morts de lassitude : nouvelle fort agréable pour nous.

Il n'est pas possible d'exprimer quel fut leur étonnement quand ils virent la marée écoulée. Nous les entendions crier les uns aux autres; de la manière la plus lamentable, qu'ils étoient dans une île enchantée, et que si elle étoit habitée par des hommes, ils seroient tous massacrés; et si c'étoit par des esprits, qu'ils seroient enlevés et dévorés.

Ils se mirent à crier de nouveau et à appeler leurs deux camarades par leurs noms; mais point de réponse. Nous les vîmes alors, par le peu de jour qui restoit encore, courir çà et là, et se tordre les mains comme des gens désespérés. Bientôt ils entroient dans la chaloupe pour s'y

reposer, tantôt ils en sortoient pour courir sur le rivage, et ils continuèrent ce manège sans relâche pendant assez de temps.

Mes gens avoient grande envie de donner dessus tous ensemble ; mais mon dessein étoit de les prendre à mon avantage, afin d'en tuer le moins qu'il me seroit possible, et de ne point hasarder la vie d'un seul d'entre nous. Je résolus donc d'attendre, dans l'espérance qu'ils se sépareroient ; et pour qu'ils ne m'échappassent pas, je fis approcher davantage mon embuscade, et j'ordonnai à *Vendredi* et au capitaine de se traîner à quatre pieds, pour se placer aussi près d'eux qu'il seroit possible sans se découvrir.

Ils n'avoient pas été long-temps dans cette posture, quand le *bosseman*, le chef principal de la mutinerie, et qui se montroit plus lâche et plus désespéré qu'aucun autre, tourna ses pas de ce côté-là avec deux autres. Le capitaine étoit si animé contre ce scélérat, qu'il avoit de la peine à le laisser approcher assez pour en être sûr : il se retint pourtant ; mais après s'être donné encore un peu de patience, il se lève tout d'un coup avec *Vendredi*, et fait feu dessus.

Le *bosseman* fut tué sur la place, un autre fut blessé dans le ventre, mais il n'en mourut que deux heures après, et le troisième gagna au pied.

Au bruit de ces coups j'avancai brusquement avec toute mon armée, qui consistoit en huit hommes ; j'étois moi-même généralissime, *Vendredi*

étoit mon lieutenant-général, et nous avions pour soldats le capitaine avec ses deux compagnons, et les trois prisonniers à qui j'avois confié des armes.

La nuit étoit fort obscure, de manière qu'il leur fut impossible de savoir notre nombre. C'est pourquoi j'ordonnai à celui que nous avions trouvé dans l'esquif, et qui étoit alors un de mes soldats, de les appeler par leur nom pour voir s'ils vouloient capituler; ce qui me réussit, comme il est aisé à croire.

Il se mit donc à crier si haut : « Eh ! Thomas Smith, Thomas Smith ? » Celui-là répondit d'abord : « Est-ce toi, Robinson ? car il le reconnut à la voix. — Oui, oui, repartit l'autre; au nom de Dieu, Thomas, mettez bas les armes et rendez-vous : sans cela vous êtes morts tous tant que vous êtes dans le moment.

« A qui faut-il nous rendre ? dit Smith ; où sont-ils ? — Ils sont ici, répondit Robinson ; c'est notre capitaine avec cinquante hommes, qui vous ont cherché déjà pendant deux heures. « Le *bosseman* est tué, Guillaume Frie est blessé dangereusement, moi je suis prisonnier de guerre ; et si vous ne voulez pas vous rendre, vous êtes tous perdus.

« Y aura-t-il quartier, répliqua Smith, si nous mettons les armes bas ? — Je m'en vais le demander au capitaine, dit Robinson. Le capitaine se mit alors à parler lui-même à Smith : Vous

« connoissez ma voix, Smith, lui cria-t-il; si vous  
« jetez vos armes, vous aurez tous la vie sauve,  
« excepté *Guillaume Atkins*. — Au nom de Dieu,  
« capitaine, s'écria là-dessus *Atkins*, donnez-moi  
« quartier ! qu'est-ce que j'ai fait plus que les  
« autres ? Ils sont tous aussi coupables que moi. »  
Il ne disoit pas la vérité ; car cet *Atkins* avoit été  
le premier à maltraiter le capitaine. Il lui avoit lié  
les mains en lui disant les injures les plus outrag-  
eantes.

Aussi le capitaine lui dit qu'il ne lui promet-  
toit rien, qu'il devoit se rendre à discrétion, et  
avoir recours à la bonté du gouverneur. C'étoit  
moi qu'il désignoit par ce beau titre.

En un mot, ils mirent tous les armes bas, de-  
mandant la vie, et j'envoyai *Vendredi* et deux  
autres pour les lier tous ; ensuite ma grande armée  
prétendue de cinquante hommes, qui réellement  
n'étoit que de huit, avec le détachement, s'avança  
et se saisit d'eux et de leur chaloupe. Pour moi je  
me tins à l'écart avec un seul de mes gens, pour  
des raisons d'État.

Le capitaine eut le loisir alors de parler avec  
tous les prisonniers. Il leur reprocha aigrement  
leur trahison, et les autres mauvaises actions  
dont elle auroit sans doute été suivie, et qui sû-  
rement les auroit entraînés dans les derniers mal-  
heurs, et peut-être conduits à la potence.

Ils parurent tous fort repentants, et demandant  
la vie d'un air très-soumis. Il leur répondit qu'ils

n'étoient pas ses prisonniers, mais du gouverneur de l'île. « Vous avez cru, continua-t-il, me reléguer dans une île déserte; mais il a plu à Dieu de vous diriger d'une telle manière que cet endroit se trouve habité, et même gouverné par un Anglais. Ce gouverneur est le maître de vous perdre tous; mais, vous ayant donné quartier, il pourroit bien vous envoyer en Angleterre pour être livrés entre les mains de la justice, excepté *Atkins*, à qui j'ai ordre de dire de sa part de se préparer à la mort; car il doit être pendu de main au matin. »

Cette fiction produisit tout l'effet imaginable; *Atkins* se jeta à genoux pour prier le capitaine d'intercéder pour lui auprès du gouverneur, et les autres le conjurèrent au nom de Dieu de faire en sorte qu'ils ne fussent pas envoyés en Angleterre.

Comme je m'étois mis dans l'esprit que le temps de ma délivrance alloit venir, je me persuadai que tous ces matelots pourroient être portés aisément à s'employer de tout leur cœur à recouvrer le vaisseau. Pour les duper davantage, je m'éloignai d'eux, afin de ne leur pas faire voir quel personnage ils avoient pour gouverneur. J'ordonnai alors qu'on fît venir le capitaine, et là-dessus un de mes gens, qui étoit à quelque distance de moi, se mit à crier : « Capitaine, le gouverneur veut vous parler. — Dites à son excellence, répondit d'abord le capitaine, que je m'en vais venir dans le moment. » Ils donnèrent dans ce panneau

à merveille, et ne doutèrent pas un moment que le gouverneur ne fût près de là avec ses cinquante soldats.

Quand le capitaine fut venu, je lui communiquai le dessein que j'avois formé pour nous emparer du vaisseau. Il l'approuva fort, et résolut de le mettre à exécution le lendemain. Pour nous y prendre d'une manière plus sûre, je crus qu'il falloit séparer nos prisonniers, et j'ordonnai au capitaine et à ses deux compagnons de prendre *Atkins* avec deux autres des plus criminels de la troupe, pour les mener dans la grotte, où il y en avoit déjà deux autres, et qui certainement n'étoit pas un lieu fort agréable, surtout pour des gens effrayés.

J'envoyai les autres à ma maison de campagne, qui étoit entourée d'un enclos; et comme ils étoient garrottés, et que leur sort dépendoit de leur conduite, je pouvois être sûr qu'ils ne m'échapperoient pas.

C'est à ceux-là que j'envoyai le lendemain le capitaine, pour tâcher d'approfondir leurs sentiments, pour voir s'il étoit de la prudence de les employer dans l'exécution de notre projet. Il leur parla et de leur mauvaise conduite et du triste sort où elle les avoit réduits, et leur répéta que, quoique le gouverneur leur eût donné quartier, ils ne laisseroient pas d'être certainement pendus si on les envoyoit en Angleterre. « Cependant, » ajouta-t-il, si vous voulez me promettre de

« m'aider fidèlement dans une entreprise aussi  
« juste que celle de m'emparer de mon vaisseau,  
« le gouverneur s'engagera formellement à obtenir  
« votre pardon. »

On peut juger quel effet une pareille proposition devoit produire sur ces malheureux. Ils se mirent à genoux devant le capitaine, et lui promirent, avec les plus horribles imprécations, qu'ils lui seroient fidèles jusqu'à la dernière goutte de leur sang, qu'ils le suivroient partout où il voudroit les mener, et qu'ils le considéreroient toujours comme leur père, puisqu'ils lui seroient redevables de la vie.

« Eh bien, dit le capitaine, je m'en vais communiquer vos promesses au gouverneur, et je  
« ferai tous mes efforts pour vous le rendre favorable. » Là-dessus il me vint rapporter leur réponse, et il me dit qu'il ne doutoit pas de leur sincérité.

Cependant, afin de ne rien négliger pour notre sûreté, je le priai d'y retourner, et de leur dire qu'il consentoit à en choisir cinq d'entre eux pour les employer dans son entreprise; mais que le gouverneur garderoit comme otages les deux autres, avec les trois prisonniers qu'il avoit dans son château, et qu'il feroit pendre sur le bord de la mer ces cinq otages, si les autres étoient assez perfides pour manquer à la foi de leurs serments.

Il y avoit là-dedans un air de sévérité qui faisoit voir que le gouverneur ne badinoit pas. Les

siinq dont j'avois parlé acceptèrent le parti avec joie, et c'étoit autant l'affaire des ôtages que du capitaine de les exhorter à faire leur devoir.

L'état des forces que nous avions étoit alors tel : 1<sup>o</sup> Le capitaine, son contre-maître et son passager. 2<sup>o</sup> Deux prisonniers faits dans la première rencontre, auxquels, à la recommandation du capitaine, j'avois donné la liberté et mis les armes à la main. 3<sup>o</sup> Les deux que j'avois tenus jusqu'alors garrottés dans ma maison de campagne, mais que je venois de relâcher à la prière du capitaine. 4<sup>o</sup> Les cinq que j'avois mis en liberté les derniers. Selon ce calcul ils étoient douze en tout, outre les cinq ôtages.

C'étoit-là tout ce que le capitaine pouvoit employer pour se rendre maître du vaisseau; car pour *Vendredi* et moi, nous ne pouvions pas abandonner l'île où nous avions sept prisonniers que nous devions tenir séparés, et pourvoir de vivres.

Pour les cinq ôtages qui étoient dans la grotte, je trouvai bon de les tenir garrottés, mais *Vendredi* avoit ordre de leur apporter à manger deux fois par jour. Quant aux deux autres, je m'en servis pour porter les provisions à une certaine distance, où *Vendredi* devoit les recevoir d'eux.

La première fois que je m'étois montré à ces derniers, c'étoit en présence du capitaine, qui leur dit que j'étois l'homme que le gouvernement avoit destiné pour avoir l'œil sur leur conduite, avec ordre de n'aller nulle part sans ma permis-



sion , sous peine d'être menés dans le château et mis aux fers.

Comme ils ne me connoissoient point en qualité de gouverneur , je pouvois jouer un autre personnage devant eux : ce que je fis à merveille , en parlant toujours avec beaucoup d'ostentation du château , du gouverneur et de la garnison.

La seule chose qui restoit encore à faire au capitaine , pour se mettre en état d'exécuter son dessein , c'étoit de gréer les deux chaloupes et de les équiper. Dans l'une il mit son passager pour capitaine , avec quatre autres hommes. Il monta lui-même dans l'autre avec son contre-maitre et cinq autres , et il menagea son entreprise dans la perfection.

Il étoit environ minuit quand il découvrit le vaisseau ; et dès qu'il le vit à la portée de la voix , il ordonna à *Robinson* de crier , et de dire à l'équipage qu'ils amenoient la première chaloupe avec les matelots , mais qu'ils avoient été long-temps avant que de les trouver. *Robinson* amusa les matelots de ses discours et d'autres semblables ; jusqu'à ce que l'esquif fût sous le navire. Le capitaine et le contre-maitre y montèrent les premiers avec leurs armes ; ils assommèrent d'abord à coups de grosse le second contre-maitre et le charpentier ; et , fidèlement secondés par les autres , ils se rendirent maîtres de tout ce qu'ils trouvèrent sur les ponts. Ils étoient déjà occupés à fermer les sentilles , afin d'empêcher ceux d'en-bas de venir

au secours de leurs camarades, lorsque les gens de la seconde chaloupe montèrent du côté de la proue, nettoyèrent tout le château d'avant, et s'emparèrent de l'écoutille qu'menoit à la chambre du cuisinier, où ils firent prisonniers trois des mutins.

Étant ainsi maîtres de tout le tillac, le capitaine commanda au contre-maitre de prendre trois hommes avec lui, et de forcer la chambre où étoit le nouveau commandant. Celui-là ayant pris l'alarme, s'étoit levé, et, assisté de deux matelots et d'une massue, s'étoit saisi d'armes à feu. Dès que le contre-maitre eut ouvert la porte par le moyen d'un levier, ces quatre mutins firent courageusement feu sur lui et ses compagnons sans en tuer un seul : mais ils en blessèrent deux légèrement, et cassèrent le bras au contre-maitre lui-même, qui ne laissa pas, tout blessé qu'il étoit, de casser la tête au nouveau capitaine d'un coup de pistolet. La balle lui entra dans la bouche et sortit derrière l'oreille ; et ses compagnons, le voyant roide mort, prirent le parti de se rendre. Le combat finit par-là, et le capitaine recourra son vaisseau sans être obligé de répandre plus de sang.

Il m'instruisit d'abord du succès de son entreprise en faisant tirer sept coups de canon, ce qui étoit le signal dont nous étions convenus ensemble. On peut juger si j'étois charmé de les entendre, puisque je m'étois tenu sur le rivage depuis le

départ des chaloupes jusqu'à deux heures après minuit.

Dès que je fus sûr de cette heureuse nouvelle, je me mis sur mon lit, et ayant extrêmement fatigué le jour précédent, je dormis profondément, jusqu'à ce que je fus réveillé par un coup de canon. A peine me fus-je levé pour en apprendre la cause, que je m'entendis appeler par mon nom de *gouverneur*; je reconnus d'abord la voix du capitaine, et dès que je fus monté au haut du rocher, où il m'attendoit, il me serra dans ses bras de la manière la plus tendre; et tendant la main vers le vaisseau: « Mon cher ami, me dit-il, mon cher « libérateur, voilà votre vaisseau; il vous appar-  
« tient aussi-bien que nous, et tout ce que nous  
« possédons. »

Là-dessus je tournai les yeux vers la mer, et je vis effectivement le vaisseau qui étoit à l'ancre, à un petit quart de lieue du rivage; car le capitaine avoit fait voile dès qu'il eut exécuté son entreprise; et comme le temps étoit beau, il avoit fait avancer le navire jusqu'à l'embouchure de ma petite baie; et la marée étant haute alors, il étoit venu avec sa *pinaco* (1), pour ainsi dire, jusqu'à ma porte.

Je considérois alors ma délivrance comme sûre; les moyens en étoient aisés: un bon vaisseau m'attendoit pour me conduire où je le trou-

---

(1) Petit bâtiment qui va à voiles et à rames.

verois bon. Mais j'étois si saisi de la joie que me donnoit un bonheur si inespéré, que je fus longtemps hors d'état de prononcer une parole, et que je serois tombé à terre, si les embrassements du capitaine ne m'avoient soutenu.

Me voyant prêt à tomber en foiblesse, il me fit prendre un verre d'une liqueur cordiale qu'il avoit exprès apportée pour moi. Après avoir bu, je me mis à terre; je revins à moi peu à peu; mais je fus encore assez long-temps avant que de pouvoir lui parler.

Le pauvre homme n'étoit pas moins ravi de joie que moi, quoiqu'il n'en sentit pas les mêmes effets: il me dit, pour me tranquilliser, une infinité de choses tendres et obligeantes, qui firent enfin cesser mon extase par un ruisseau de larmes, et peu après je repris l'usage de la parole.

Je l'embrassai alors à mon tour comme mon libérateur, en lui disant que je le regardois comme un homme envoyé du ciel à mon secours, et que je trouvois dans tout le cours de notre aventure un enchainement de merveilles qui me paroissoit une preuve évidente que l'univers est gouverné par une Providence, qui fait trouver, dans les coins les plus reculés du monde, des ressources inespérées au malheureux qu'elle veut honorer des marques de sa bonté infinie.

On peut bien croire que je n'oubliois pas aussi d'élever mon cœur reconnoissant vers le ciel: j'aurois dû être la dureté même, si je n'avois pas

béni le nom de Dieu, qui non-seulement avoit pourvu si long-temps à ma subsistance d'une manière miraculeuse, mais qui vouloit bien me tirer de ce triste désert d'une manière plus miraculeuse encore.

Après ces protestations mutuelles, le capitaine me dit qu'il m'avoit apporté quelques rafraichissements tels qu'un vaisseau en pouvoit fournir, et un vaisseau qui venoit encore d'être pillé par les mutins. Là-dessus il s'écria aux gens de la chaloupe de mettre à terre les présents destinés pour le gouverneur; et en vérité c'étoit un vrai présent pour un gouverneur, et pour un gouverneur qui devoit rester dans l'île, et non pas qui fût prêt à s'embarquer, comme c'étoit ma résolution.

Ce présent consistoit dans un petit cabaret rempli de quelques bouteilles d'eau cordiale, en six bouteilles de vin de Madère, contenant chacune deux bonnes pintes, deux livres d'excellent tabac, deux grandes pièces de bœuf, six pièces de cochon, un sac de pois, et environ cent livres de biscuits. Il y avoit ajouté une boîte pleine de sucre et une autre remplie de fleur de muscade, deux bouteilles de jus de limon, et un grand nombre d'autres choses utiles et agréables. Mais ce qui me fit infiniment plus de plaisir, c'étoient six chemises toutes neuves, autant de cravates fort bonnes, deux paires de gants, une paire de souliers, une paire de bas, un chapeau, et un habit complet tiré de sa propre garde-robe, mais qu'il

Il avoit guère porté. En un mot, il m'apporta tout ce qu'il me falloit pour m'équiper depuis les pieds jusqu'à la tête. On s'imaginera sans peine quel air je devois avoir dans ces habits, et quelle incommodité ils me causoient la première fois que je les mis, après m'en être passé pendant un si grand nombre d'années.

Je fis porter tous ces présents dans ma demeure, et je me mis à délibérer avec le capitaine sur ce que nous devions faire avec nos prisonniers ; la chose en valoit la peine, surtout à l'égard des deux chefs des mutins, dont nous connoissions la méchanceté opiniâtre et incorrigible. Le capitaine m'assuroit que les bienfaits étoient aussi peu capables de les réduire que les punitions, et que s'il s'en chargeoit, ce ne seroit que pour les conduire, les fers aux pieds, en Angleterre, ou à la première colonie anglaise, afin de les mettre entre les mains de la justice.

Comme je voyois le capitaine assez humain pour ne prendre ce parti qu'à regret, je lui dis que je savois un moyen de porter ces deux scélérats à lui demander comme une grâce la permission de demeurer dans l'île ; et il y consentit de tout son cœur.

J'envoyai là-dessus *Vendredi* et deux des otages (que je venois de mettre en liberté, parce que leurs compagnons avoient fait leur devoir) ; je les envoyai, dis-je, à la grotte pour amener les cinq

matelots garrottés à ma maison de campagne, et pour les y garder jusqu'à mon arrivée.

J'y vins quelque temps après, paré de mon habit neuf, en compagnie du capitaine; et c'est alors qu'on me traite de gouverneur ouvertement. Je me fis d'abord amener les prisonniers, et je leur dis que j'étois parfaitement instruit de leur conspiration contre le capitaine, et des mesures qu'ils avoient prises ensemble pour commettre des pirateries avec le vaisseau dont ils s'étoient emparés; mais que, par bonheur, ils étoient tombés eux-mêmes dans le puits qu'ils avoient creusé pour les autres, puisque le vaisseau venoit d'être recouvré par ma direction, et qu'ils verroient dans le moment leur nouveau capitaine, pour prix de sa trahison, pendu à la grande vergue; que quant à eux je voudrois bien savoir quelles raisons ils avoient à m'alléguer assez fortes pour m'empêcher de les punir, comme j'étois en droit de le faire, en qualité de pirates pris sur le fait.

Un d'eux me répondit qu'ils n'avoient rien à dire en leur faveur, sinon que le capitaine, en les prenant, leur avoit promis la vie, et qu'ils demandoient grâce. Je leur repartis que je ne savois pas trop bien quelle grâce j'étois en état de leur faire, puisque j'allois quitter l'île et m'embarquer pour l'Angleterre; et qu'à l'égard du capitaine, il ne pouvoit les emmener que garrottés, et dans le dessein de les livrer à la justice comme mutins et

homme pirates, ce qui les conduiroit tout droit à la potence; qu'ainsi je ne trouvois de meilleur parti pour eux que de rester dans l'île, que j'avois permission d'abandonner avec tous mes gens, et que j'étois assez porté à leur pardonner s'ils vouloient se contenter du sort qu'ils pouvoient s'y ménager.

Ils parurent recevoir ma proposition avec reconnaissance, en me disant qu'ils préféreroient infiniment ce séjour à la destinée qui les attendoit en Angleterre; mais le capitaine fit semblant de ne la point approuver, et de n'oser pas y consentir: sur quoi j'affectai de lui dire d'un air fâché qu'ils étoient mes prisonniers, et non pas les siens; que, leur ayant offert la grâce, je n'étois pas un homme à leur manquer de parole, et que s'il y trouvoit à redire, je les remettrois en liberté comme je les avois trouvés, permis à lui de courir après eux et de les attraper s'il pouvoit.

Je le fis, comme je l'avois dit; et leur ayant fait ôter les liens, je leur dis de gagner les bois, et je leur promis de leur laisser des armes à feu, des munitions, et les instructions nécessaires pour vivre à leur aise s'ils vouloient les suivre. Ensuite je communiquai au capitaine mon dessein de rester encore cette nuit dans l'île pour préparer tout pour mon voyage, et je le priai de retourner cependant au vaisseau pour y tenir tout en ordre, et d'envoyer le lendemain sa chaloupe. Je l'avertis aussi de ne pas manquer de faire pendre à la vergue



le nouveau capitaine qui avoit été tué, afin que nos prisonniers l'y pussent voir.

Dès que le capitaine fut parti, je les fis venir à mon habitation, et j'entrai dans une conversation très-sérieuse touchant leur situation. Je les louai du choix qu'ils avoient fait, puisque le capitaine, s'il les avoit fait conduire à bord du vaisseau, les auroit fait pendre certainement, aussi-bien que le nouveau capitaine que je leur montrai attaché à la grande vergue.

Quand je les vis déterminés à rester dans l'île, je leur donnai tout le détail de cet endroit, et la manière de faire du pain, d'ensemencer mes terres, et de sécher mes raisins; en un mot, je les instruisis de tout ce qui pouvoit rendre leur vie agréable et commode. Je leur parlai encore de seize Espagnols qu'ils avoient à attendre; je leur laissai une lettre pour eux, et je leur fis promettre de vivre avec eux en bonne amitié.

Je leur laissai mes armes, savoir, mes mousquets, trois fusils de chasse et trois sabres; j'avois encore, outre cela, un baril et demi de poudre; car j'en avois consumé fort peu. Je leur enseignai aussi ma manière d'élever mes chèvres, de les traire, de les engraisser, et de faire du beurre et du fromage. De plus, je leur promis de faire en sorte que le capitaine leur laissât une plus grande provision de poudre, et quelques graines pour les jardins potagers, dont j'aurois été ravi d'être fourni moi-même quand j'étois dans leur cas. Je

leur fis encore présent d'un sac plein de pois , que le capitaine m'avoit donné , et je les informai jusqu'à quel point ils se multiplieroient s'ils avoient soin de les semer.

Le jour d'après je les laissai là : je m'embarquai ; mais nous ne pûmes pas faire voile ce jour-là ni la nuit suivante. Il étoit environ cinq heures du matin quand nous vîmes deux de ceux que j'avois laissés venant à la nage , et priant au nom de Dieu qu'on les laissât encore dans le vaisseau , quand ils devroient être pendus un quart d'heure après , puisque certainement les trois autres scélérats les massacreroient s'ils restoient parmi eux.

Le capitaine fit quelque difficulté de les recevoir , sous prétexte qu'il n'en avoit pas le pouvoir sans moi ; mais il se laissa gagner à la fin par les promesses qu'ils lui firent de se bien conduire ; et effectivement , après avoir été fouettés d'importance , ils revinrent de fort braves garçons.

Quelque temps après , la chaloupe fut envoyée à terre avec les provisions que le capitaine avoit promises aux *exilés* , auxquelles il avoit fait ajouter , en ma faveur , leurs coffres et leurs habits , qu'ils reçurent avec beaucoup de gratitude. Je leur promis encore que , si je pouvois leur envoyer un vaisseau pour les prendre , je ne les oublierois pas.

En prenant congé de l'île , je pris avec moi , pour m'en souvenir , mon grand bonnet de peau de chèvre , mon parasol et mon perroquet : je

n'oubliai pas non plus l'argent dont j'ai fait mention , et qui étoit resté inutile pendant si longtemps , qu'il étoit tout rouillé , sans pouvoir être reconnu pour ce que c'étoit avant d'avoir été manié et frotté : je n'y laissai pas non plus la petite somme d'argent que j'avois tirée du vaisseau espagnol qui avoit fait naufrage.

C'est ainsi que j'abandonnai l'île le 19 décembre de l'an 1686 , selon le calcul du vaisseau , après y avoir demeuré vingt-huit ans deux mois et dix-neuf jours , étant délivré de cette triste vie , le même jour que je m'étois échappé autrefois , dans une barque longue , des Maures de Salé. Mon voyage fut heureux ; j'arrivai en Angleterre l'onzième de juin de l'an 1687 , ayant été hors de ma patrie trente-cinq ans.

Quand j'y arrivai , je m'y trouvai aussi étranger que si jamais je n'y avois mis les pieds. Ma fidèle gouvernante , à qui j'avois confié mon petit trésor , étoit encore en vie ; mais elle avoit eu de grands malheurs dans le monde , et étoit devenue veuve pour la seconde fois. Je la soulageai beaucoup par rapport à l'inquiétude qu'elle avoit sur ce dont elle m'étoit redevable , et non-seulement je lui protestai que je ne l'inquiéteroie pas là-dessus , mais encore , pour la récompenser de sa fidélité dans l'administration de mes affaires , je lui fis autant de bien que ma situation pouvoit me le permettre , en lui donnant ma parole que je n'oublierois pas ses bontés passées ; aussi lui en ai-je

marqué mon souvenir, quand j'en ai eu le moyen, comme on verra ci-après.

Je m'en fus ensuite dans la province d'York; mais mon père et ma mère étoient morts, et toute ma famille éteinte; excepté deux sœurs et deux enfants d'un de mes frères; et comme depuis longtemps je passois pour mort, on m'avoit oublié dans le partage des biens, de manière que je n'avois d'autres ressources que mon petit trésor, qui ne suffisoit pas pour me procurer un établissement.

A la vérité, je reçus un bienfait auquel je ne m'attendois pas. Le capitaine que j'avois si heureusement sauvé avec son vaisseau et sa cargaison, ayant donné aux propriétaires une information favorable de ma conduite à cet égard, ils me firent venir, m'honorèrent d'un compliment fort gracieux, et d'un présent d'à peu près deux cents livres sterling.

Cependant, en faisant réflexion sur les différentes circonstances de ma vie, et sur le peu de moyens que j'avois de m'établir dans le monde, je résolus de m'en aller à Lisbonne, pour voir si je ne pourrois pas m'y informer au juste de l'état de ma plantation dans le Brésil, et de ce que pouvoit être devenu mon associé, qui sans doute devoit me mettre au nombre des morts.

Dans cette vue, je m'embarquai pour Lisbonne, et j'y arrivai au mois de septembre suivant avec mon valet *Vendredi*, qui m'accompagnait dans

soutes mes courses, et qui me donnoit de plus en plus des marques de sa fidélité et de sa probité.

Arrivé dans cette ville, je trouvai, après plusieurs perquisitions, à mon grand contentement, mon vieux capitaine qui m'avoit fait entrer dans son vaisseau au milieu de la mer, quand je me sauvai des côtes de Barbarie.

Il étoit fort vieilli et avoit abandonné la mer, ayant mis à sa place son fils, qui, dès sa première jeunesse, l'avoit accompagné dans ses voyages, et qui continuoit pour lui son négoce du Brésil. Je le reconnus à peine, et c'en étoit de même à mon égard; mais en lui disant qui j'étois, je lui retraçai bientôt mon idée, et je me remis aussi bientôt la sienne.

Après avoir renouvelé la vieille connoissance, on peut croire que je m'informai de ma plantation et de mon associé. Le bonhomme me dit là-dessus, que depuis neuf ans il n'avoit pas été dans le Brésil, mais qu'il pouvoit m'assurer que, quand il y avoit été la dernière fois, mon associé étoit encore en vie; mais que mes facteurs, que j'avois joints à lui dans l'administration de mes affaires, étoient morts tous deux; qu'il croyoit pourtant que je pourrois avoir une information fort juste de mes affaires, puisque la nouvelle de sa mort s'étant répandue partout, mes facteurs avoient été obligés de donner le compte des revenus de ma portion au procureur fiscal, qui se l'étoit appropriée; en cas que je ne revinsse jamais pour le

réclamer, en ayant assigné un tiers au roi et deux tiers au monastère de Saint-Augustin, pour être employés au soulagement des pauvres et à la conversion des Indiens à la foi catholique; que cependant si moi ou quelqu'un de ma part réclamoit mon bien, il devoit être remis à son propriétaire, excepté seulement les revenus qui seroient réellement employés pour des usages charitables.

Il m'assura en même temps que l'intendant des revenus du roi, par rapport aux biens immeubles, et celui du monastère, avoient eu grand soin de tirer de mon associé, tous les ans, un compte fidèle du revenu total, dont ils recevoient toujours la juste moitié.

Je lui demandai s'il croyoit que ma plantation s'étoit accrue assez pour valoir la peine d'y jeter les yeux, et si je ne trouverois point de difficulté pour me remettre en possession de la juste moitié.

Il me répondit qu'il ne pouvoit pas me dire exactement jusqu'à quel point ma plantation s'étoit augmentée; ce qu'il savoit, c'est que mon associé étoit devenu extrêmement riche en jouissant de sa moitié, et que le tiers de ma portion, qui avoit été au roi, et ensuite donnée à quelque monastère, alloit au-delà de deux cents moidores; qu'au reste il n'y avoit point de doute qu'on ne me remit en possession de mon bien, puisque mon associé, vivant encore, pouvoit être témoin de mes droits, et que mon nom étoit placé dans la

catalogue de ceux qui avoient des plantations dans ce pays. Il m'assuroit de plus que les successeurs de mes facteurs étoient de fort honnêtes gens, et fort à leur aise, qui non-seulement pouvoient m'aider à entrer dans la possession de mes terres, mais qui devoient encore avoir en main pour mon compte une bonne somme, qui étoit le revenu de ma plantation pendant que leurs pères en avoient eu soin, et avant que, faute de ma présence, le roi et le monastère, dont j'ai parlé, se fussent approprié le susdit tiers; ce qui étoit arrivé il y avoit environ douze ans.

A ce récit je parus un peu mortifié, et je demandai à mon vieil ami comment il étoit possible que mes facteurs eussent ainsi disposé de mes effets dans le temps qu'ils savoient que j'avois fait un testament en faveur de lui, c'est-à-dire du vieux capitaine portugais, comme mon héritier universel.

Il me dit que cela étoit arrivé; mais que, n'ayant point de preuve de ma mort, il n'avoit pas été en état d'agir en qualité d'exécuteur testamentaire, et d'ailleurs il n'avoit pas trouvé à propos de se mêler d'une affaire si embarrassée; que cependant il avoit fait enregistrer ce testament, et qu'il s'en étoit mis en possession: que, s'il avoit pu donner quelque assurance de ma mort ou de ma vie, il auroit agi pour moi, comme par procuration, et se seroit emparé de l'*ingenio*, c'est-à-dire de l'endroit où l'on prépare le sucre, et que même il

avait donné ordre à son fils de le faire en son nom.

Mais, dit le bon vieillard, j'ai une autre nouvelle à vous donner qui ne vous sera peut-être pas si désagréable ; c'est que, tout le monde vous croyant mort, votre associé et vos facteurs m'ont offert de s'accommoder avec moi par rapport au revenu des sept ou huit premières années, lequel j'ai effectivement reçu. Mais, continua-t-il, ces revenus n'ont pas été grand'chose alors, à cause des grands déboursements qu'il a fallu faire pour augmenter la plantation, pour bâtir un *ingenio* et pour acheter des esclaves. Cependant je vous donnerai un compte fidèle de tout ce que j'ai reçu, et de la disposition que j'en ai faite.

Après avoir conféré encore pendant quelques jours avec mon vieil ami, il me donna le compte des six premières années de mes revenus, signé par mon associé et par mes deux facteurs. Le tout lui avait été délivré en marchandises ; savoir, du tabac en rouleau, du sucre en caisse, du *rum*, du *molossus*, et tout ce qui provient d'un moulin à sucre ; et je trouvai par-là que le revenu de ma plantation s'étoit augmenté toutes les années considérablement. Mais, comme il a été déjà dit, les déboursements ayant été très-grands, les sommes se trouvoient fort médiocres. Le bon homme me fit voir pourtant qu'il me devoit quatre cent soixante-dix *moidores* d'or, outre soixante caisses de sucre et quinze rouleaux de tabac qui avoient



avec lui jusqu'à ce qu'on m'eût rendu compte de l'état de mes affaires.

Ces mesures réussirent au-delà de mes espérances ; car en sept mois de temps il me vint un grand paquet de la part des héritiers de mes facteurs , qui contenoit les papiers suivants :

1° Il y avoit un *compte courant* du produit de ma plantation pendant six ans , depuis que leurs pères avoient fait leur balance avec le *vieux capitaine*. Par ledit compte il me revenoit une somme de onze cent soixante-quatorze *moidores*.

2° Il y avoit un autre compte des dernières années , avant que le gouvernement se fût saisi de l'administration de mes effets , comme appartenant à une personne qui n'étant pas à trouver , pouvoit être considérée comme civilement morte. Le revenu de ma plantation s'étoit alors considérablement accru ; il me revenoit , selon la balance de ce compte , la somme de trois mille deux cent quarante-un *moidores*.

3° Il y avoit un compte du prieur du monastère qui avoit joui de mon revenu pendant plus de quatorze ans , et qui , n'étant pas obligé de me restituer ce dont il avoit disposé en faveur de l'hôpital , déclara avec beaucoup de probité qu'il avoit encore entre les mains huit cent soixante-douze *moidores* , qu'il étoit prêt à me rendre. Mais pour le tiers que le roi s'étoit approprié , je n'en tirai rien du tout.

Ledit paquet contenoit , outre cela , une lettre

de félicitation de mon associé, sur ce que j'étois encore en vie, avec un détail de l'accroissement de ma plantation, de ses revenus annuels, du nombre d'acres de terre qui y étoient employés; il y avoit ajouté vingt-deux *croix* en guise de bénédictions, et il m'assuroit qu'il avoit dit autant d'*Ave Maria* pour remercier la sainte Vierge de ce qu'elle m'avoit conservé. Il me prioit en même temps d'une manière fort tendre de venir moi-même prendre possession de mes effets, ou du moins de l'informer à qui je souhaitois qu'il les remit.

Cette lettre, qui finissoit par des protestations pathétiques de son amitié et de celle de toute sa famille, étoit accompagnée d'un fort beau présent, qui consistoit en six belles peaux de léopard (qu'il avoit reçus apparemment d'Afrique par quelqu'un de ses vaisseaux, dont le voyage avoit été plus heureux que le mien), en six caisses d'excellentes confitures, et dans une centaine de pièces d'or non monnoyées, un peu plus petites que des *moidores*.

Je reçus dans le même temps de la part des héritiers de mes facteurs douze cents caisses de sucre, huit cents rouleaux de tabac, et le reste de ce qui me venoit en or.

J'avois grande raison de dire alors que la fin de Job étoit meilleure que le commencement, et j'ai de la peine à exprimer les différentes pensées qui m'agitèrent en me voyant environné de tant

de biens ; car comme les vaisseaux du Brésil viennent toujours en flotte, les mêmes navires qui m'avoient apporté mes lettres avoient aussi été chargés de mes effets, et ils avoient été en sûreté dans la rivière, avant que j'eusse entre les mains les nouvelles de leur départ. Cette joie subite me saisit d'une telle force, que le cœur me manqua ; et je serois peut-être mort sur-le-champ, si le bon vieillard ne s'étoit hâté de me donner un verre d'eau cordiale.

Je continuai pourtant à être assez mal pendant quelques heures, jusqu'à ce qu'on fit chercher un médecin, qui, instruit de mon indisposition, me fit saigner, ce qui me remit entièrement.

Je me voyois alors tout d'un coup maître de cinq cent mille liv. sterling en argent, et d'un bien dans le Brésil de plus de mille livres sterling de revenu, dont j'étois aussi sûr qu'aucun Anglais peut l'être d'un bien qu'il possède dans sa propre patrie. En un mot, je me voyois dans un bonheur que j'avois de la peine à comprendre moi-même, et je ne savois pas trop bien comment me conduire pour en jouir à mon aise.

La première chose à laquelle je songeai, c'étoit à récompenser mon bienfaiteur, le capitaine portugais, qui m'avoit donné tant de marques de sa charité dans mes malheurs, et tant de preuves de sa probité dans ma bonne fortune.

Je lui montrai tout ce que je venois de recevoir, en l'assurant qu'après la Providence divine, c'étoit

lui que je considérois comme la source de toute ma richesse, et que j'étois charmé de pouvoir le récompenser au centuple de toutes les bontés qu'il avoit eues pour moi. Je commençai d'abord par lui rendre les cent *moidores* qu'il m'avoit donnés, et ayant fait venir un notaire, je lui donnai une décharge dans les formes de quatre cent soixante-dix qu'il avoit reconnu me devoir; ensuite je lui donnai une procuration pour être le receveur des revenus annuels de ma plantation, avec ordre à mon associé de les lui envoyer par les flottes ordinaires. Je m'engageai encore à lui faire présent de cent *moidores* par an pendant toute sa vie, et cinquante par an après sa mort pour son fils; et c'est ainsi que je trouvai juste de témoigner à ce bon vieillard la reconnaissance que j'avois de tous les services qu'il m'avoit rendus.

Il ne me restoit plus qu'à délibérer sur ce que je ferois du bien dont la Providence m'avoit rendu possesseur; ce qui certainement me donnoit plus d'embarras que je n'en avois jamais eu dans la vie solitaire que j'avois menée autrefois dans mon île, où je n'avois besoin que de ce que j'avois; au lieu que, dans ma nouvelle situation, mon bonheur même m'étoit à charge, par l'inquiétude que me donnoit l'envie de mettre mes richesses en sûreté. Je n'avois plus cette grotte où je pouvois conserver mon trésor sans serrure et sans clé; et où il pouvoit se rouiller dans un long-repos sans être utile à personne. Il est vrai que le vieux capitaine

étoit un homme parfaitement intègre ; c'étoit là aussi mon unique ressource. Ce qui augmentoit mon embarras, c'est que mon intérêt m'appeloit dans le Brésil, et que je ne pouvois pas songer à entreprendre ce voyage avant que d'avoir mis mon argent comptant en mains sûres : je pensai d'abord à ma bonne veuve, dont l'intégrité m'étoit connue ; mais elle étoit déjà avancée en âge, mal dans ses affaires, et peut-être endettée. Ainsi il n'y avoit pas d'autre parti à prendre que de retourner en Angleterre et de prendre mes effets avec moi.

Plusieurs mois s'écoulèrent pourtant avant que de prendre une résolution fixe là-dessus, et pendant ce temps-là, après avoir satisfait pleinement aux obligations que j'avois au vieux capitaine portugais, je pensai aussi à témoigner ma reconnaissance à ma pauvre veuve, dont le mari avoit été mon premier bienfaiteur, et qui elle-même avoit été ma fidèle gouvernante et la sage directrice de mes affaires. Dans ce dessein, je trouvai un marchand à Lisbonne, à qui je donnai ordre d'écrire à son correspondant à Londres de chercher cette bonne femme pour lui donner de ma part cent livres sterling, et l'assurer que pendant ma vie elle ne manqueroit jamais de rien. En même temps j'envoyai cent livres sterling à chacune de mes sœurs, qui vivoient à la campagne, et qui, quoiqu'elles ne fussent pas dans une nécessité absolue, étoient bien éloignées pourtant d'être à

leur aïe, l'une étant veuve, et l'autre ayant son mari dont elle n'avoit pas lieu d'être contente. Mais parmi tous mes parents et toutes mes connoissances je ne trouvai personne à qui confier le gros de mes affaires, d'une manière à être tranquille là-dessus avant que de passer dans le Brésil ; ce qui me donna bien de l'inquiétude.

J'avois assez d'envie quelquefois de m'établir entièrement dans le Brésil, où j'étois comme naturalisé ; mais j'étois retenu par quelques scrupules de conscience. Il est bien vrai qu'autrefois j'avois eu assez peu de délicatesse pour professer extérieurement la religion dominante du pays, et que je ne voyois pas encore qu'il y avoit là un si grand crime ; mais pourtant, y pensant plus mûrement, je jugeois qu'il n'étoit pas sûr pour moi de mourir dans une pareille dissimulation, et je me repentois d'en avoir jamais été capable.

Cependant ce n'étoit pas là le plus grand obstacle qui s'opposoit à mon voyage ; c'étoit, comme j'ai déjà dit, la difficulté que je trouvois à disposer de mes effets d'une manière sûre. Je me déterminai donc à retourner en Angleterre avec mon argent, dans l'espérance d'y trouver une personne digne de toute ma confiance, et j'exécutai ce dessein peu de temps après.

Mais avant de partir, la flotte du Brésil étant prête à faire voile, je donnai les réponses convenables aux lettres obligeantes que j'avois reçues de ce pays. J'écrivis au prieur une lettre pleine de

reconnoissance pour le remercier de l'intégrité dont il avoit agi envers moi, et pour lui faire présent de huit cent soixante-douze *moidores* qu'il avoit à moi, avec prières d'en donner cinq cents au monastère, et d'en distribuer trois cent soixante-douze aux pauvres, selon qu'il le trouveroit bon. Au reste, je me recommandois à ses prières et à celles des autres religieux.

J'écrivis une lettre semblable à mes facteurs, sans l'accompagner d'aucun présent, sachant bien qu'ils n'avoient pas besoin des effets de ma libéralité. On peut bien croire que je n'oubliai pas non plus de remercier mon associé des soins qu'il avoit pris pour l'accroissement de notre plantation, et de lui donner mes instructions sur la manière dont je souhaitois qu'il dirigeât mes affaires. Je le priai d'envoyer régulièrement les revenus de ma moitié au vieux capitaine, et je l'assurai que non-seulement je viendrois le voir, mais que j'avois encore dessein de me fixer dans le Brésil pour tout le reste de ma vie : j'ajoutai à ces promesses un joli présent de quelques pièces d'étoffe de soie d'Italie, de deux pièces de drap d'Angleterre, de cinq pièces de baie noire, et de quelques pièces de ruban de Flandre d'un assez grand prix.

Ayant mis ainsi ordre à mes affaires, vendu ma cargaison, et réduit toutes mes marchandises en argent, je ne trouvai plus rien d'embarrassant que le choix de la route que je devois prendre pour passer en Angleterre. J'étois fort accoutumé à la

mier, et cependant je me sentois une aversion extraordinaire pour m'y hasarder, et quoique je fusse incapable d'en alléguer la moindre raison, cette aversion redoublaît de jour en jour d'une telle force, que je fis remettre à terre jusqu'à deux ou trois fois mon bagage, que j'avois déjà fait embarquer.

J'avoue que j'avois essayé assez de malheurs sur cet élément pour le craindre; mais cette raison faisoit des impressions moins fortes sur mon esprit que ces mouvements secrets dont je me sentais saisi, et que j'avois grande raison de ne pas négliger, comme il parut par l'événement. Deux de ces vaisseaux dans lesquels, à différents temps j'avois voulu m'embarquer, furent très-malheureux dans leur voyage : l'un fut pris par les Algériens, et l'autre fit naufrage près de Torbay (1) sans qu'il s'en sauvât au-delà de trois personnes; par conséquent dans lequel des deux que je me fusse embarqué, j'aurois été également malheureux.

Mon ancien ami, sachant l'embarras où je me trouvois par rapport à mon voyage, m'exhorta fort de n'aller point par mer; il me conseilla plutôt d'aller par terre jusqu'à la Corogne, et de passer par-là à la Rochelle par le golfe de Biscaye, d'où il étoit aisé de continuer mon chemin par terre jusqu'à Paris, et de venir de là par Calais à Douvres;

---

(1) Baie du comté de Devonshire en Angleterre.



ou bien d'aller à Madrid, et de traverser toute la France par terre.

Mon aversion prodigieuse pour la mer me fit suivre ce dernier parti, qui me la faisoit éviter partout, excepté le petit passage de Calais à Douvres. Je n'étois pas fort pressé, je craignois peu la dépense, la route étant agréable, et pour que je ne m'y ennuyasse pas, mon vieux capitaine me procura la compagnie d'un Anglais, fils d'un marchand de Lisbonne, qui me fit trouver deux autres compagnons de voyage de la même nation, auxquels se joignirent encore deux cavaliers portugais, qui devoient s'arrêter à Paris; de manière que nous étions six maîtres et cinq valets. Les deux marchands et les deux portugais se contentoient d'avoir deux valets à eux quatre; mais, pour moi, j'avois trouvé bon d'augmenter mon domestique d'un matelot anglais qui devoit me tenir lieu de laquais pendant le voyage, parce que *Vendredi* n'étoit guère capable de me servir comme il falloit dans des pays dont il avoit à peine une idée.

De cette manière nous quittâmes Lisbonne bien montés et bien armés, faisant une petite troupe assez lestée, qui me faisoit l'honneur de m'appeler son capitaine, non-seulement à cause de mon âge, mais encore parce que j'avois deux valets, et que j'étois l'entrepreneur de tout le voyage.

Comme je ne suis pas entré dans le détail d'aucun de mes voyages par mer, je ne ferai pas non plus un journal exact de mon voyage par terre.

Je m'arrêterai seulement à quelques aventures qui me paroissent dignes de l'attention du lecteur.

Quand nous vinmes à Madrid , nous résolûmes de nous y arrêter quelque temps pour voir la cour d'Espagne et tout ce qu'il y a de plus remarquable ; mais l'automne commençant à approcher , nous nous pressâmes de sortir de ce pays , et nous abandonnâmes Madrid environ au milieu d'octobre. En arrivant sur les frontières de la Navarre nous fûmes fort alarmés en apprenant qu'une si grande quantité de neige y étoit tombée du côté de la France , que plusieurs voyageurs avoient été obligés de retourner à Pampelune , après avoir tenté de passer les montagnes en s'exposant aux plus grands hasards.

Arrivés à Pampelune , nous trouvâmes que cette nouvelle n'étoit que trop fondée : nous y sentîmes un froid insupportable , surtout pour moi qui étois accoutumé à vivre dans des climats si chauds qu'à peine y peut-on souffrir des habits. J'y étois d'autant plus sensible , que dix jours auparavant nous avions passé par la Vieille-Castille dans un temps extrêmement chaud. On peut croire si c'étoit un grand plaisir pour moi d'être exposé aux vents qui venoient des Pyrénées , et qui causoient un froid assez rude pour engourdir nos doigts et nos oreilles , et pour nous les faire perdre.

Le pauvre *Vendredi* étoit encore le plus malheureux de nous tous , en voyant pour la première fois de sa vie les montagnes couvertes de neige.

et en sentant le froid, choses inconnues pour lui jusqu'alors.

La neige cependant continuoit toujours à tomber avec violence, et pendant si long-temps, que l'hiver étoit venu avant son temps, et les passages, qui jusqu'alors avoient été difficiles, en devinrent absolument impraticables. La neige étoit d'une épaisseur terrible, et n'ayant point acquis de la fermeté par une forte gelée, comme dans les pays septentrionaux, elle faisoit courir risque aux voyageurs, à chaque pas, d'y être enterrés tout vifs.

Nous nous arrêtâmes pour le moins une vingtaine de jours à Pampelune; mais, persuadés que l'approche de l'hiver ne mettroit pas nos affaires en meilleur état (aussi étoit-ce par toute l'Europe l'hiver le plus cruel qu'il y ait eu de mémoire d'hommes, je proposai à mes compagnons d'aller à Fontarabie, et de passer de là par mer à Bordeaux, ce qui n'étoit qu'un très-petit voyage.

Pendant que nous étions à délibérer là-dessus, nous vîmes entrer dans notre auberge quatre gentilshommes français, qui, ayant été arrêtés du côté de la France, comme nous du côté de l'Espagne, avoient eu le bonheur de trouver un guide qui, traversant le pays du côté du Languedoc, leur avoit fait passer les montagnes par des chemins où il y avoit peu de neige, et où du moins elle étoit assez endurcie par le froid pour soutenir les hommes et les chevaux.

Nous fîmes chercher ce guide , qui nous assura qu'il nous mèneroit par le même chemin sans avoir rien à craindre de la neige ; mais que nous devions être assez bien armés pour pouvoir nous défendre contre les bêtes féroces , et surtout contre les loups , qui , devenus enragés faute de nourriture , se faisoient voir par troupes aux pieds des montagnes. Nous lui dîmes que nous ne craignons rien de ces animaux , pourvu qu'il nous pût mettre l'esprit en repos sur certains loups à deux jambes que nous étions en grand danger de rencoûtrer , à ce qu'on nous avoit assuré , du côté des montagnes qui regardent la France.

Il nous répondit que nous ne serions point exposés à ce danger dans la route par laquelle il nous mèneroit ; et là-dessus nous nous déterminâmes à le suivre , et le même parti fut pris par douze cavaliers français avec leurs valets , qui avoient été obligés de revenir sur leurs pas.

Nous sortîmes de Pampelune le 15 de novembre , et nous fûmes d'abord bien surpris de voir notre guide , au lieu de nous mener en avant , nous faire retourner l'espace de vingt milles anglais , par le même chemin par lequel nous étions venus de Madrid ; mais ayant passé deux rivières , et traversé un climat fort chaud et fort agréable , où l'on ne découvroit pas la moindre neige , il tourna tout d'un coup du côté gauche , et nous fit rentrer dans les montagnes par un autre chemin. Nous y aperçûmes des précipices dont la vue nous

faisoit frissonner; mais il sut nous conduire par tant de détours et par tant de traverses, qu'il nous fit passer la hauteur des montagnes sans que nous en sussions rien, et sans être fort incommodés de la neige; et tout d'un coup il nous montra les agréables et fertiles provinces du Languedoc et de la Gascogne, qui frappaient nos yeux par une charmante verdure. Il est vrai que nous les voyions à une grande distance de nous, et qu'il falloit encore faire bien du chemin avant que d'y entrer.

- Nous fûmes pourtant bien mortifiés un jour en voyant tomber de la neige en une telle abondance, qu'il nous fut impossible d'avancer; mais notre guide nous donna courage, en nous assurant que toutes les difficultés de la route seroient bientôt surmontées. Nous trouvâmes effectivement que chaque jour nous descendions de plus en plus, et que nous avançons du côté du nord; ce qui nous donna assez de confiance en notre guide pour pousser hardiment notre voyage.

Voici une aventure assez remarquable, qui nous arriva un jour. Nous avions à peu près deux heures de jour, quand, nous hâtant vers notre gîte, nous vîmes sortir d'un chemin creux, à côté d'un bois épais, trois loups monstrueux, suivis d'un ours. Comme notre guide nous avoit assez devancés pour être hors de notre vue, si nous avions été seulement éloignés d'un demi-mille anglais, il auroit été certainement dévoré avant

que nous eussions été en état de lui porter aucun secours. L'un de ces animaux s'attacha au cheval, et l'autre attaqua l'homme avec tant de fureur, qu'il n'eut ni le temps, ni la présence d'esprit de se saisir de ses armes à feu : il se contenta de pousser des cris épouvantables. Comme *Vendredi* étoit le plus avancé de nous tous, je lui dis d'aller à toute bride voir ce que c'étoit. Dès qu'il découvrit de loin ce dont il s'agissoit, il se mit à crier de toutes ses forces : « O maître ! maître ! » Mais il ne laissa pas de continuer son chemin tout droit vers le pauvre guide, et comme un garçon plein de courage, il appuya son pistolet contre la tête du loup qui s'étoit attaché à l'homme, et le fit tomber roide mort.

C'étoit un grand bonheur pour le pauvre guidé que *Vendredi*, étant accoutumé dans sa patrie à ces sortes de bêtes, ne les craignoit guère ; ce qui l'avoit rendu assez hardi pour tirer son coup de près, au lieu que quelqu'un de nous, tirant de plus loin, auroit couru risque ou de manquer le loup, ou de tuer l'homme.

Aussitôt que le loup qui avoit attaqué le cheval vit son camarade à terre, il abandonna sa proie et s'enfuit. Il s'étoit heureusement attaché à la tête du cheval, où ses dents, rencontrant les bossettes de la bride, n'avoient pas pu porter des coups bien dangereux. Il n'en étoit pas ainsi de l'homme, qui avoit reçu deux morsures, l'une dans le bras et

point de tomber de son cheval qui se cabroit , dans le moment que *Vendredi* étoit venu si heureusement à son secours.

On pense facilement qu'au bruit du coup de pistolet de mon sauvage nous doublions tous le pas , autant qu'un chemin extrêmement raboteux pouvoit nous le permettre.

A peine nous étions-nous débarrassés des arbres qui nous barroient la vue , que nous vîmes distinctement ce qui venoit d'arriver , sans pourtant pouvoir distinguer d'abord quelle espèce d'animal *Vendredi* venoit de tuer.

Mais voici un autre combat bien plus surprenant : il se donna entre le même sauvage et l'ours dont je viens de parler , et nous divertit à merveilles , quoiqu'au commencement nous en fussions fort alarmés. Il sera bon , pour l'intelligence de cette aventure , de la faire précéder d'une courte description du caractère de messieurs les ours.

On sait que l'ours est un animal fort grossier et pesant , et fort éloigné de pouvoir galoper comme un loup , qui est fort léger et très-alerte ; mais on ignore peut-être qu'il a deux qualités essentielles , qui font la règle générale de la plupart de ses actions.

Premièrement , comme il ne considère pas l'homme comme sa proie , à moins qu'une faim excessive ne le fasse sortir de son naturel , il ne

vous le rencontrez dans un bois, et si vous ne vous mêlez pas de ses affaires, il ne se mêlera pas des vôtres : mais ayez bien soin de le traiter avec beaucoup de politesse, et de lui laisser le chemin libre; car c'est un cavalier fort pointilleux, qui ne feroit pas un seul pas hors de sa route pour un monarque. S'il vous fait peur, le meilleur parti que vous puissiez prendre, c'est de détourner les yeux et de continuer votre chemin; car si vous vouliez vous arrêter pour le regarder fixement, il pourroit bien s'en offenser; mais si vous étiez assez hardi pour lui jeter quelque chose, et qu'elle le touchât, ne fût-ce qu'un morceau grand comme le doigt, soyez sûr qu'il le prendroit pour un affront sanglant, et qu'il abandonneroit toutes ses autres affaires pour en tirer vengeance, car il est extrêmement délicat sur le point d'honneur : c'est là sa première qualité. Il en a encore une autre, qui est tout aussi remarquable; c'est que, s'il se met dans l'esprit que vous l'avez offensé, il ne vous abandonnera ni de nuit ni de jour, jusqu'à ce qu'il en ait satisfaction, et que l'affront soit lavé dans votre sang.

Je reviens au combat dont j'ai promis la relation. A peine *Vendredi* eut-il aidé à descendre de cheval notre guide, encore plus effrayé qu'il n'étoit blessé, que nous vîmes sortir l'ours du bois, et je puis protester que je n'en ai jamais vu d'une taille plus monstrueuse.



hormis *Vendredi*, qui, marquant dans toute sa contenance beaucoup de joie et de courage, s'écria : « O maître, maître, vous me donner congé, « moi lui toucher dans la main, moi vous faire « bon rire. » Que voulez-vous dire, grand fou que vous êtes ? lui dis-je ; il vous mangera. « Lui manger moi, lui manger moi ! répondit-il : moi « manger lui ; vous tous rester là, moi vous donner bon rire. » Aussitôt le voilà à bas de son cheval ; il ôte ses bottes dans le moment, chaussé une paire d'escarpins qu'il avoit dans sa poche, donne son cheval à garder à un autre laquais, se saisit d'un fusil ; et se met à courir comme le vent.

L'ours cependant se promenoit au petit pas, sans songer à malice, jusqu'à ce que *Vendredi* s'en étant approché, commença à lier conversation avec lui, comme si l'animal étoit capable de l'entendre : « Écoute donc, lui cria-t-il, moi te vouloir parler un peu. » Pour nous, nous le suivions à quelque distance. Nous étions déjà descendus des montagnes du côté de la Gascogne, et nous nous trouvions dans une vaste plaine, où pourtant il y avait une assez grande quantité d'arbres répandus par-ci par-là.

*Vendredi* étant, pour ainsi dire, sur les talons de l'ours, ramasse une grosse pierre, la jette à cet affreux animal, et l'attrape justement à la tête, sans néanmoins lui faire plus de mal que si le caillou avoit donné contre une muraille. Ainsi

mon drôle n'avoit d'autre but que de se faire suivre par l'ours , et de nous donner *bon rire* , selon sa manière de s'exprimer. L'ours , selon sa louable coutume , ne manqua pas d'aller droit à lui , en faisant des pas si terribles , que , pour les suivre , on auroit-dû mettre son cheval à un médiocre galop.

Il n'avoit garde cependant d'attraper *Vendredi* , que je vis , à mon grand étonnement , prendre sa course de notre côté , comme s'il avoit besoin de notre secours ; ce qui nous détermina à faire feu sur la bête tous en même temps , pour délivrer mon valet de ses griffes : j'étois pourtant dans une furieuse colère contre lui , pour avoir attiré l'ours contre nous , dans le temps qu'il ne songeoit qu'à aller droit son chemin. Cela s'appelle-t-il nous faire rire , maraud ? lui dis-je ; viens vite , et prends ton cheval , afin que nous puissions tuer ce diable d'animal que tu as mis à nos trousses. « Point , point , répondit-il tout en courant ; non tirer , « vous point bouger , vous avoir grand rire. » Comme mon drôle couroit deux fois plus vite que l'ours , et qu'il y avoit encore un assez grand espace entre l'un et l'autre , il prend tout d'un coup à côté de nous , où il voyoit un grand chêne très-propre à l'exécution de son projet , et nous faisant signe de le suivre , il met bas son fusil à quelque distance de l'arbre , et il y grimpe avec une adresse étonnante. Nous suivions , cependant à quelque distance , l'ours irrité , qui prenoit le même chemin.

Etant proche de l'arbre , il s'arrête auprès du fusil , le flaire , et le laissant là , il se met à grimper contre le tronc de l'arbre , à la manière des chats , quoiqu'il fût d'une pesanteur extraordinaire.

J'étois surpris de la folie de mon valet , et jusque-là je ne voyois pas le mot pour rire dans toute cette affaire. L'ours avoit déjà gagné les branches de l'arbre , et il avoit la moitié du chemin depuis le tronc jusqu'à l'endroit où *Vendredi* s'étoit mis sur l'extrémité foible d'une grosse branche. Dès que l'animal eut mis les pattes sur la même branche , et qu'il se fut mis en devoir d'aller jusqu'à mon valet , il nous cria qu'il alloit apprendre à danser à l'ours ; et en même temps il se met à sauter sur la branche et à la remuer de toutes ses forces ; ce qui fit chanceler l'ours , qui regardoit déjà en arrière pour voir de quelle manière il se tireroit de là : ce qui nous fit rire effectivement de tout notre cœur. Mais la farce n'étoit pas encore jouée jusqu'au bout : quand *Vendredi* vit l'animal s'arrêter , il lui parla de nouveau , comme s'il avoit été sûr de lui faire entendre son mauvais anglais. « Quoi ! lui dit-il , toi pas venir « plus loin ; toi prié encore un peu venir. » En même temps il cesse de remuer la branche , et l'ours , comme s'il étoit sensible à son invitation , fait effectivement quelques pas en avant ; et aussi souvent qu'il plaisoit à mon drôle de remuer la branche , l'ours trouvoit à propos d'arrêter tout court.

Je crus alors qu'il étoit temps de lui casser la tête, et pour cette raison je criai à *Vendredi* de se tenir en repos; mais il me pria de n'en rien faire, et de lui permettre de le tuer lui-même quand il le voudroit.

Pour abrégér l'histoire, mon sauvage dansoit si souvent sur la branche, et l'ours en s'arrêtant se mettoit dans une posture si grotesque, que nous en mourions de rire. Nous ne connoissons pourtant rien dans le dessein de *Vendredi*; nous avions cru d'abord qu'en remuant la branche il avoit envie de faire culbutter cette lourde bête du haut en bas : mais elle étoit trop fine pour s'y laisser attraper, et elle se cramponnoit à la branche avec ses quatre griffes d'une telle force, qu'il étoit impossible de la faire tomber, et par conséquent nous avions de la peine à comprendre par quelle plaisanterie l'aventure finiroit.

*Vendredi* nous tira bientôt d'embarras; car voyant que l'ours n'avoit pas envie d'approcher davantage : « Bon, bon, lui dit-il, toi ne pas « venir plus à moi, moi venir à toi : » et là-dessus il s'avance vers l'extrémité de la branche, et s'y pendant par les mains, il la fait plier assez pour se laisser tomber à terre sans risque.

L'ours voyant de cette manière son ennemi décamper; prend la résolution de le suivre; il se met à marcher sur la branche à reculons, mais avec beaucoup de lenteur et de précaution; ne

il fut arrivé au tronc, il en descendit avec la même circonspection, toujours à reculons, et ne remuant jamais un pied qu'il ne sentit l'autre bien fermement attaché à l'écorce. Il alloit justement appuyer une de ses jambes sur la terre, quand *Vendredi* s'avança sur lui, et lui mettant le bout du fusil dans l'oreille, le fit tomber roide mort.

Après cette expédition, mon gaillard s'arrêta pendant quelques moments d'un air grave, pour voir si nous n'étions pas à rire; et voyant qu'effectivement il nous avoit extrêmement divertis, il fit un terrible éclat de rire lui-même, en disant que c'étoit ainsi qu'on tuoit les ours dans son pays. Comment ! lui répondis-je, le moyen que vous les tuiez de cette manière, vous n'avez point de fusils ? « Oui, repartit-il, point fusils, mais « nous tirer beaucoup grands longs flèches. »

Il est certain qu'il avoit tenu parole, et que cette comédie nous avoit donné beaucoup de plaisir. Cependant j'en aurois encore ri de meilleur cœur si je ne m'étois pas trouvé dans un lieu sauvage, où les hurlements des loups me donnoient beaucoup d'inquiétude. Le bruit qu'ils faisoient étoit épouvantable, et je ne me souviens pas d'en avoir jamais entendu un pareil, qu'une seule fois sur le rivage d'Afrique, comme je crois l'avoir déjà dit ci-dessus.

Si ce bruit affreux et l'approche de la nuit ne nous avoient tirés de là, nous aurions suivi le conseil de *Vendredi*, en écorchant la bête, dont la

peau valoit bien la peine d'être conservée; mais nous avions encore trois lienes à faire avant que d'arriver au gîte, et notre guide nous pressoit de pousser notre voyage.

Toute cette route étoit couverte de neige, quoiqu'à une moindre épaisseur que dans les montagnes, et par conséquent elle étoit moins dangereuse. Mais en récompense les loups enragés par la faim étoient descendus par bandes entières dans les plaines et dans les forêts, et avoient fait des ravages affreux dans plusieurs villages, où ils avoient tué une grande quantité de bétail, et dévoré les hommes mêmes.

Nous apprîmes de notre guide qu'il nous restoit encore à traverser un endroit fort dangereux, et où nous ne manquerions pas de rencontrer des loups.

C'étoit une petite plaine environnée de bois de tous côtés, et suivie d'un défilé fort étroit par où nous devions passer absolument pour sortir des forêts, et pour gagner le bourg où nous devions coucher cette nuit.

Nous entrâmes dans le premier bois une demi-heure après. Dans ce bois nous ne rencontrâmes rien qui fût capable de nous effrayer, si ce n'est que dans une très-petite plaine, d'environ un demi-quart de mille, nous vîmes cinq grands loups traverser le chemin tous à la file les uns des autres comme s'ils couroient après une proie assésée. Ils ne furent pas seulement semblant de

nous apercevoir, et en moins de rien ils étoient hors de notre vue. Cependant notre guide, qui étoit un poltron achevé, nous pria de nous préparer à la défense, puisque apparemment ces loups seroient suivis d'une grande quantité d'autres.

Nous suivîmes son conseil sans cesser un moment de tourner les yeux de tous côtés; mais nous n'en découvrîmes pas un seul dans tout le bois, qui étoit long de plus d'une demi-lieue. Il n'en fut pas de même dans la plaine dont j'ai fait mention. Le premier objet qui nous y frappa étoit un cheval tué par ces animaux, sur le cadavre duquel ils étoient encore au nombre de quelques douzaines, occupés non-seulement à en dévorer la chair, mais à en ronger les os.

Nous ne trouvâmes point du tout à propos de troubler leur festin, et de leur côté ils ne songeoient pas à le quitter pour nous troubler dans notre voyage. *Vendredi* avoit pourtant grande envie de leur lâcher quelques coups de fusil; mais je l'en empêchai, prévoyant que bientôt nous aurions des affaires de reste. Nous n'avions pas encore traversé la moitié de la plaine, quand nous entendîmes à notre gauche des hurlemens terribles: un moment après nous vîmes une centaine de loups venir à nous, par rangs et par files, comme s'ils avoient été mis en bataille par un officier expérimenté.

Je crus que le seul moyen de les bien recevoir étoit de nous ranger tous sur une même ligne,

et de nous tenir bien serrés : ce que nous exécutâmes dans le moment. Je donnai encore ordre à mes gens de faire leur décharge, en sorte qu'il n'y eût que la moitié qui tirât à la fois, et que l'autre se tint prête à faire dans le moment une seconde décharge; et si, malgré tout cela, les loups ne laissoient pas de pousser leur pointe, qu'ils ne s'amussent pas à recharger leurs fusils, mais qu'ils missent promptement le pistolet à la main. Nous en avions chacun une paire, et ainsi nous étions en état de faire chacun six grandes décharges tout de suite. Mais pour lors toutes nos armes ne nous furent point nécessaires; car à nos premiers coups les ennemis s'arrêtèrent tout court. Il y en eut quatre de tués, et plusieurs autres de blessés, qui, en se tirant de la foule, laissoient sur la neige les traces de leur sang. Voyant pourtant que le reste ne se retiroit pas, je me ressouvins d'avoir entendu dire que les bêtes les plus féroces même étoient effrayées du cri des hommes, et conséquemment j'ordonnai à tous mes compagnons d'en pousser un de toutes leurs forces.

Je vis par-là que cette opinion n'étoit pas si mal fondée; car dans le moment ils commencèrent leur retraite, et après que j'eus fait faire une seconde décharge sur leur arrière-garde, ils prirent le galop pour s'enfuir dans les bois.

Leur fuite nous donna le loisir nécessaire pour recharger nos armes tout en chemin faisant; mais



nous entendîmes dans le même bois , du côté gauche , mais plus en avant que la première fois , des hurlements encore plus effroyables.

La nuit s'approchoit cependant : ce qui mettoit nos affaires en plus mauvais état , surtout quand nous vîmes paroître tout en même temps trois troupes de loups , l'une à gauche , l'autre derrière nous , et la troisième à notre front ; de manière que nous en étions presque environnés. Néanmoins , comme ils ne tomboient pas d'abord sur nous , nous jugeâmes à propos de gagner toujours pays , autant que nous pouvions faire avancer nos chevaux , ce qui n'étoit tout au plus qu'un bon trot , à cause des mauvais chemins.

De cette manière nous découvrîmes bientôt le défilé par lequel il falloit passer de nécessité , et qui étoit au bout de la plaine , comme j'ai déjà dit ; mais étant sur le point d'y entrer , nous fûmes surpris par la vue d'un nombre confus de loups qui faisoient mine de vouloir nous disputer le passage.

Tout d'un coup nous entendîmes d'un autre côté un coup de fusil , et dans le même instant nous vîmes un cheval sellé et bridé sortir du bois , et s'enfuir comme le vent , ayant à ses trousses seize ou dix-sept loups , qui devoient bientôt l'atteindre , puisqu'il étoit impossible qu'il soutint encore long-temps une course si vigoureuse.

En nous avançant du côté de l'ouverture dont ce cheval venoit de sortir , nous aperçûmes les

cadavres d'un autre cheval et de deux hommes fraîchement dévorés par ces bêtes enragées, l'un desquels devoit être nécessairement celui à qui nous avions entendu tirer un coup de fusil ; car nous en trouvâmes un déchargé à terre auprès de lui, et nous le vîmes lui-même tout défiguré, la tête et le haut de son corps ayant été déjà rongés jusqu'aux os.

Ce spectacle nous remplit d'horreur, et nous ne savions pas de quel côté nous tourner, quand ces abominables bêtes nous forcèrent à prendre une résolution, en avançant sur nous de tous côtés au nombre de trois cents tout au moins.

Par bonheur nous découvrîmes tout près du bois plusieurs grands arbres abattus, apparemment pendant l'été, pour servir à la charpente. Je plaçai ma petite troupe au beau milieu, après lui avoir fait mettre pied à terre, et je l'arrangeai en forme de triangle devant le plus grand de ces arbres qui pouvoit lui servir de rempart.

Cette précaution ne nous fut pas inutile : car ces loups endiablés nous chargèrent avec une fureur inexprimable et avec des hurlements capables de faire dresser les cheveux, comme s'ils tomboient sur une proie assurée ; et je crois que leur rage étoit surtout animée par la vue des chevaux que j'avois fait placer au milieu de nous. J'ordonnai à mes gens de tirer de la même manière qu'ils avoient fait dans la première rencontre, et ils l'exécutèrent si bien, qu'ils firent tomber un

bon nombre de nos ennemis par la première décharge; mais il étoit nécessaire de faire un feu continu, car ils venoient sur nous comme des diables, ceux de derrière poussant en avant les premiers.

Après notre seconde décharge nous les vîmes s'arrêter un peu, et j'espérois déjà que nous en serions bientôt quittes; mais j'étois bien trompé. Nous fûmes encore obligés de faire feu deux fois de nos pistolets, et je crois que dans ces quatre décharges nous en tuâmes bien dix-sept ou dix-huit, en blessant plus du double de ce nombre.

J'aurois été fort fâché de faire tirer notre dernier coup sans la dernière nécessité: je fis donc venir mon valet anglais (car *Vendredi* étoit occupé à charger mon fusil et le sien); je lui ordonnai de prendre un cornet à poudre, et de faire une large traînée sur l'arbre qui nous servait de rempart; et sur lequel les loups se jetaient à tous moments avec une rage épouvantable. Il le fit sur-le-champ, et dès que je vis nos ennemis montés sur l'arbre, j'eus justement le temps de mettre le feu à ma traînée, en lâchant dessus le chien d'un pistolet déchargé: tous ceux qui se trouvaient sur l'arbre furent grillés par le feu, dont la force en jeta sept ou huit parmi nous, que nous dépêchâmes en moins de rien; pour les autres, ils étoient si effrayés de cette lumière subite, augmentée par l'obscurité de la nuit, qu'ils commencèrent à se retirer un peu. Là-dessus je fis faire sur

aux la dernière décharge, que nous accompagnâmes d'un grand cri qui acheva de les mettre entièrement en fuite.

Ensuite nous fîmes une sortie l'épée à la main sur une vingtaine d'estropiés, et en les tailladant, nous fîmes en sorte que leurs hurlements plaintifs contribuassent à épouvanter les autres qui avoient regagné les bois.

Nous en avions tué tout au moins une soixantaine, et si ç'avoit été en plein jour, nous en aurions bien dépêché davantage : cependant le champ de bataille nous restoit, mais nous avions encore tout au moins une lieue à faire, et nous entendions encore de temps en temps un bruit affreux dans les bois. Nous crûmes même plus d'une fois en voir près de nous, sans en être bien sûrs, à cause de la neige qui nous éblouissoit les yeux.

Après avoir marché encore une heure dans de pareilles inquiétudes, nous arrivâmes au bourg où nous devions passer la nuit. Nous y trouvâmes tout le monde sous les armes, à cause que la nuit d'auparavant un grand nombre de loups et quelques ours y étoient entrés, et leur avoient donné une alarme bien chaude, qui les obligeoit à se tenir continuellement en sentinelle, et surtout pendant la nuit, afin de défendre leurs troupeaux et de se défendre eux-mêmes.

Le jour d'après notre guide étoit si mal, et les membres où il avoit été blessé étoient tellement enflés, qu'il lui fut impossible de nous servir

davantage : ainsi nous fûmes obligés d'en prendre un autre pour nous conduire jusqu'à Toulouse. C'est là que nous trouvâmes, au lieu de montagnes de neige et de loups, un climat chaud et une campagne riante et fertile.

Quand nous contâmes notre aventure, on nous dit que rien n'étoit plus ordinaire que d'en avoir de semblables au pied des montagnes, surtout quand il y a de la neige ; ils étoient fort surpris de ce que nous avions trouvé un guide assez hardi pour nous mener par cette route dans une saison si rigoureuse, et que nous avions été heureux de sauver notre vie de la fureur de tant de loups affamés. Quand je leur fis le récit de notre ordre, ils nous blâmèrent fort de nous y être pris de cette manière, et ils étoient convaincus que les loups avoient redoublé leur rage à cause des chevaux que nous avions placés derrière nous, et qu'ils avoient considérés comme une proie qui leur étoit due. A leur avis, il y avoit cinquante contre un que nous aurions été détruits, sans le stratagème de la trainée de poudre de laquelle je m'étois avisé, et sans le feu continuel que nous avions eu soin de faire ; ils ajoutoient encore que nous aurions couru moins de danger si nous étions restés à cheval, et si, de cette manière, nous avions tiré sur eux, parce que, voyant les chevaux montés, ces animaux n'ont pas coutume de les considérer si facilement comme leur proie ; qu'enfin si nous avions voulu mettre pied à terre, nous aurions

bien fait de sacrifier nos chevaux , à cause que , selon toutes les apparences , c'est sur eux qu'ils se seroient tous jetés , en nous laissant tous en repos , nous voyant en grand nombre et bien armés.

Le danger auquel nous venions d'échapper étoit véritablement terrible ; j'avoue que j'en étois plus frappé que d'aucun autre que j'eusse couru de ma vie , et que je m'étois cru perdu absolument en voyant deux ou trois cents de ces bêtes endiablées venir à nous la gueule béante , sans que je pusse trouver aucun lieu de refuge pour me mettre à l'abri de leur fureur.

Je ne crois pas que j'en perde jamais l'idée , et désormais j'aimerois mieux faire mille lieues par mer , quand je serois sûr d'essuyer une tempête toutes les semaines , que de traverser encore une seule fois les mêmes montagnes.

Je ne dirai rien de mon voyage par la France , puisque plusieurs autres ont infiniment mieux parlé de tout ce qui concerne ce pays que je ne saurois le faire. Je dirai seulement que , sans m'arrêter beaucoup , je passai de Toulon à Calais par Paris , et que j'arrivai à Douvres le 11 de janvier , après avoir essuyé un froid presque insupportable.

J'étois parvenu alors au comble de mes desirs , ayant avec moi tout mon bien , et voyant toutes mes lettres de change payées sans aucun délai.

Dans cette heureuse situation , je me servois de ma bonne veuve comme de mon conseiller privé ,

ses bontés pour moi étoient animées et redoublées par la reconnaissance, et elle ne trouvoit au un soin trop embarrassant, ni aucune peine trop fatigante quand il s'agissoit de me rendre service. Aussi avois-je une si parfaite confiance en elle, que je croyois tous mes effets en sûreté entre ses mains; et certainement pendant tout le temps que j'ai joui de son amitié, je me suis cru heureux d'avoir trouvé une personne d'une probité si inaltérable.

J'étois déjà résolu à lui laisser la direction de toutes mes affaires, et à partir pour Lisbonne, pour fixer ma demeure dans le Brésil, quand une délicatesse de conscience m'en vint détourner. J'avois réfléchi souvent, et surtout pendant ma vie solitaire, sur le peu de sûreté qu'il y a à vivre dans la religion catholique romaine (1), et je savois qu'il m'étoit impossible de m'établir dans le Brésil sans en faire profession, et que d'y manquer ne seroit autre chose que m'exposer à souffrir le martyre entre les cruelles mains de l'inquisition. Cette considération me fit changer de sentiment, et prendre le parti de rester dans ma patrie, surtout si j'étois assez heureux pour trouver le moyen de me défaire avantageusement de ma plantation.

Dans cette intention, j'écrivis à mon vieux ami de Lisbonne, qui me répondit qu'il trouveroit là aisément le moyen de vendre ma plantation; qu'il

---

(1) Même observation qu'à la page 115.

jugéoit à propos, si j'y consentois, de l'offrir en mon nom aux deux héritiers de mes facteurs, qui étoient riches, et qui, se trouvant sur les lieux, en connoissoient parfaitement la valeur; que pour lui il étoit sûr qu'ils seroient ravis d'en faire l'achat, et qu'ils m'en donneroient du moins quatre ou cinq mille pièces de huit au-delà de ce que j'en pourrois tirer de tout autre.

J'y consentis, et l'affaire fut bientôt réglée; car huit mois après, la flotte du Brésil étant revenue en Portugal, j'appris par une lettre du vieux capitaine que mon offre avoit été acceptée, et mes facteurs avoient envoyé à leur correspondant à Lisbonne 330,000 pièces de huit pour payer le prix dont on étoit convenu.

Je ne balançai pas un moment à signer les conditions de la vente telles qu'on les avoit dressées à Lisbonne, et en ayant renvoyé l'acte à mon vieux ami, il me fit tenir des lettres de change de la valeur de 328,000 pièces de huit, pour le prix de ma plantation, à condition qu'elle resteroit chargée du paiement de cent *moidores* par an, tant que le vieux capitaine vivroit, et de cinquante pendant la vie de son fils.

C'est par-là que je finis les deux premières parties de l'histoire d'une vie si pleine de révolutions, qu'on pourroit appeler une *marqueterie de la Providence*. On y voit une si grande variété d'aventures, que je doute fort qu'aucune autre histoire véritable en puisse fournir une pareille;



Ille commence par des extravagances qui ne préparent le lecteur à rien d'heureux ; et elle finit par un bonheur qu'aucun événement qu'on y trouve ne sauroit promettre.

On croira indubitablement que , satisfait d'une fortune si supérieure à mes espérances , je n'étois pas homme à vouloir m'exposer à de nouveaux hasards ; mais quelque raisonnable que puisse être ce sentiment , on se trompe. J'étois accoutumé à une vie ambulante , je n'avois point de famille ; et , quoique riche , je n'avois pas fait beaucoup de connoissances.

Il est vrai que je m'étois défait de ma plantation dans le Brésil ; mais ce pays m'étoit encore cher ; j'avois surtout un désir violent de revoir mon ile , et de savoir si les Espagnols y étoient arrivés , et comment les scélérats que j'y avois laissés étoient avec eux.

Je n'exécutai pas pourtant ce dessein d'abord , et les conseils de ma bonne veuve firent assez d'effet sur mon esprit pour me retenir encore sept ans dans ma patrie. Pendant ce temps-là je pris sous ma tutelle mes deux neveux , fils de mon frère : l'ainé avoit quelque bien , ce qui me détermina à l'élever comme un homme de famille , et à faire en sorte qu'après ma mort il eût de quoi soutenir la manière de vivre que je lui faisais prendre. Pour l'autre , je le confiai à un capitaine de vaisseau , et le trouvant , après cinq années de voyages , sensé , courageux et entreprenant , je lui confiai

un vaisseau à lui-même. On verra dans la suite que ce même jeune homme m'a engagé dans de nouvelles aventures, malgré mon âge qui devoit m'en détourner.

Je m'étois marié cependant d'une manière avantageuse et satisfaisante, et je me trouvois père de trois enfants, savoir, de deux garçons et une fille; mais ma femme étant morte, mon neveu, qui revenoit d'un voyage fort heureux en Espagne, excita par ses importunités mon inclination naturelle de courir, et me persuada de m'embarquer dans son vaisseau comme un marchand particulier pour aller négocier aux Indes orientales. J'entrepris ce voyage l'an 1694.

Dans cette course, je n'oubliai pas de rendre visite à ma chère île. J'y vis mes successeurs les Espagnols, qui me donnèrent l'histoire entière de leurs aventures et de celles des scélérats que j'y avois laissés. J'appris de quelle manière ils avoient insulté les Espagnols, et la nécessité où ces derniers avoient été de les soumettre par force, après avoir vu que c'étoit la seule manière de vivre en repos avec eux. Si on ajoute à ces circonstances les nouveaux ouvrages qu'ils avoient faits dans l'île, quelques batailles qu'ils avoient été forcés de donner aux sauvages du continent, qui avoient fait plusieurs descentes sur le rivage, et une entreprise qu'ils avoient exécutée à leur tour sur les terres de leurs ennemis, où ils avoient fait prison-

déjà, à mon arrivée, peuplé l'île d'une vingtaine d'enfants ; si on rassemble, dis-je, toutes ces particularités, on verra que si leur histoire étoit écrite, elle ne seroit pas moins curieuse que la mienne.

Je quittai l'île après y avoir séjourné une vingtaine de jours, et j'y laissai une bonne quantité de provisions nécessaires, qui consistoit surtout en armes, poudre, plomb, habits et outils ; j'y laissai encore un charpentier et un forgeron, que j'avois amenés d'Angleterre avec moi dans cette vue.

J'avois trouvé à propos encore de partager l'île à tous les habitants, et je l'avois fait à leur satisfaction, quoique je me fusse réservé la propriété et la souveraineté de tout, et que je les eusse engagés à ne pas abandonner ce nouvel établissement.

Je m'en fus dans le Brésil, d'où j'envoyai une barque vers l'île avec de nouveaux habitants, parmi lesquels il y avoit sept femmes propres pour le service, et pour le mariage, si quelqu'un en vouloit. Je promis en même temps aux Anglais de leur envoyer des femmes de leur patrie, une bonne cargaison de tout ce qui leur étoit nécessaire, pourvu qu'ils voulussent s'appliquer de tout leur cœur à faire des plantations, et dans la suite je leur ai tenu parole ; aussi devinrent-ils fort honnêtes gens après qu'on les eut mis sous le joug, et qu'on leur eut assigné leurs portions à part. Je

leur envoyai encore du Brésil cinq vaches, dont trois étoient pleines, avec quelques cochons, et je trouvai tout cela fort multiplié, retournant dans l'île une seconde fois.

Je pourrai bien entrer un jour dans un détail plus particulier de tout ce que je viens de toucher légèrement, et y ajouter l'histoire nouvelle qu'eurent les habitants de mon île avec les cannibales. On y verra de quelle manière ces sauvages entrèrent dans l'île au nombre de trois cents, et comme ils donnèrent deux batailles à ceux de ma colonie, qui, la première ayant eu du dessous, perdirent trois hommes, mais qui dans la suite, une tempête ayant abîmé les canots des ennemis, avoient trouvé le moyen de les détruire tous par le feu ou par la famine, et étoient rentrés de cette manière dans la possession tranquille de leurs plantations.

Tous ces événements, joints à mes propres aventures que j'ai eues pendant dix ans, pourroient faire plusieurs volumes dignes de l'attention du public.

FIN DU DEUXIÈME VOLUME.



V. *Hallar en la hora que se debe ser en el parage que se conduce el gran meridiano, el polo a la latitud que corresponde al mismo parage, poner la aguja a la hora que señale vuestro cualquiera otra que se hubiere*

tierra.  
quedará en igual posición que  
puntas de la aguja: entón-  
norte, del mismo modo que  
meridiano esté directamente  
local el globo de manera que  
y si hay una brújula sobre el  
segunda fijad el cuadrante en  
vad el polo según la latitud  
una superficie pla-  
car el globo. Es-  
distancia de que  
y se tendrá el  
dos que resulte p-

